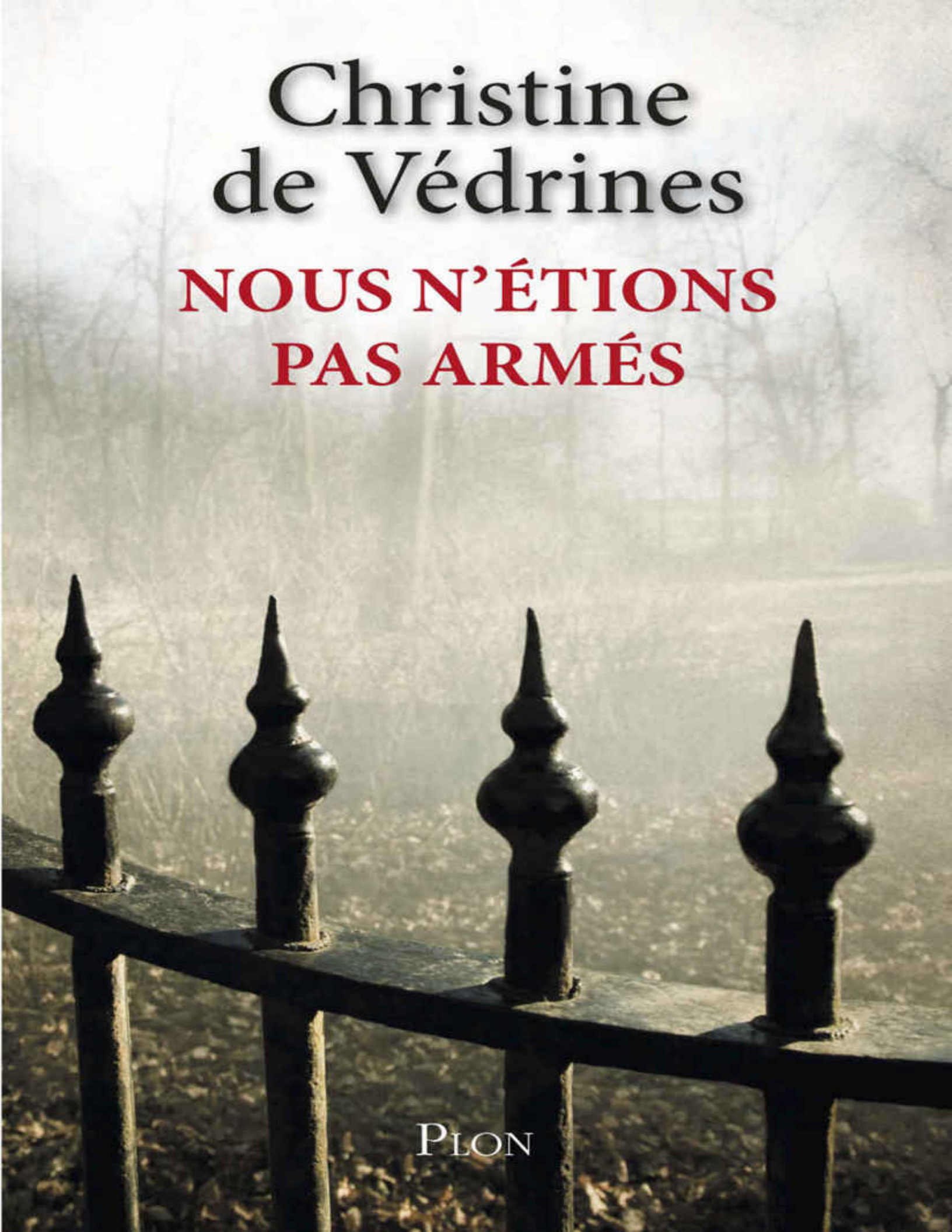
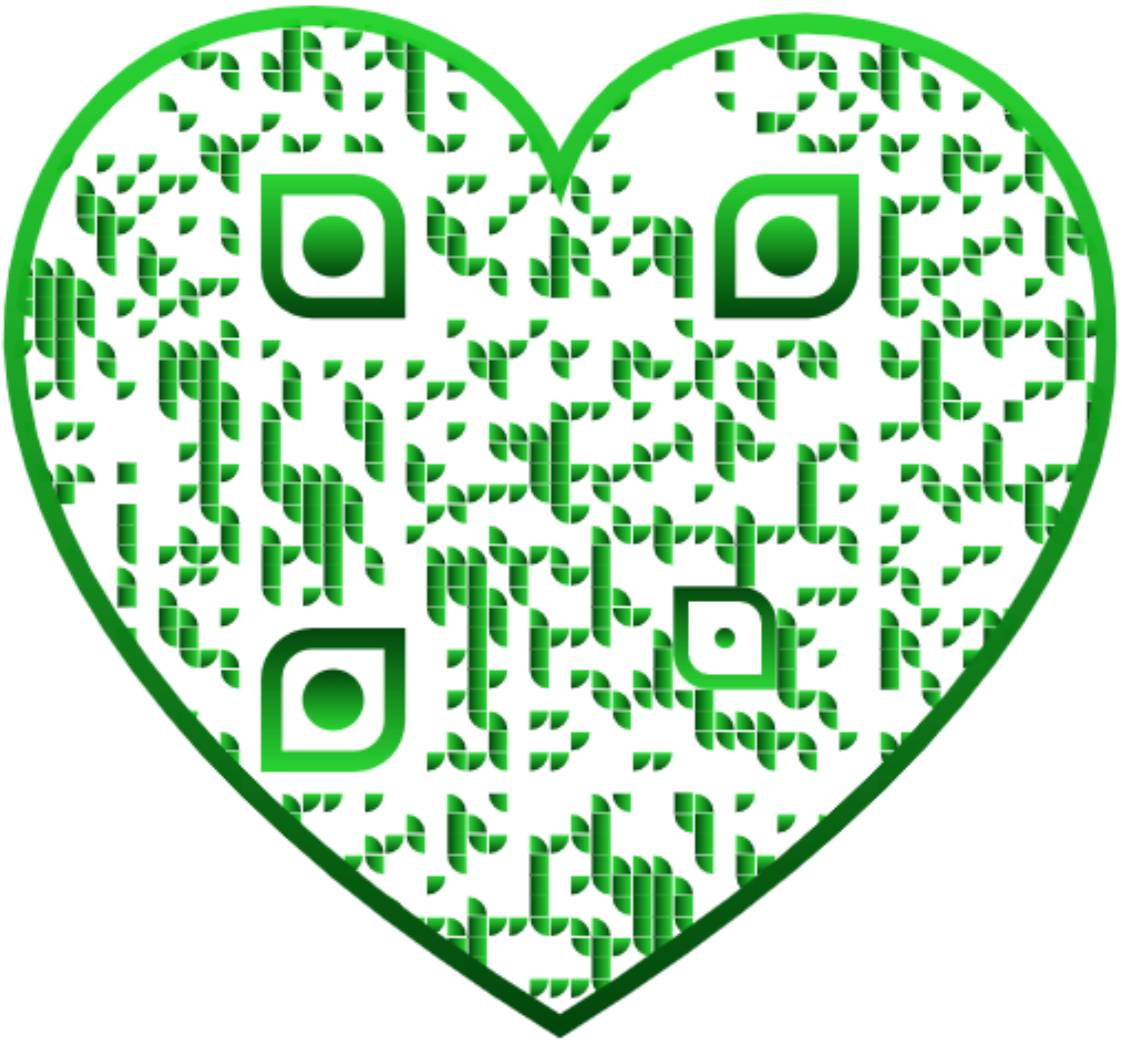
Christine de Védrines

NOUS N'ÉTIONS PAS ARMÉS



PLON



Christine de Védrines

Nous n'étions pas armés

Préface de Daniel Zagury

PLON

www.plon.fr

© Plon, 2013

Création graphique : V. Podevin
© Y. de Kort/Trevillion Images

EAN : 978-2-259-22178-8

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

A la mémoire de mes parents
A la mémoire de mon cousin Bernard

A mon mari et mes enfants
A ma famille
A ma belle-famille
A Bobby, à nos amis et à ceux de nos enfants
qui nous ont aidés
et nous soutiennent encore aujourd'hui
A nos avocats

« Regarde quelle est ta propre part au désordre
dont tu te plains. »

Sigmund FREUD

Note de l'éditeur

L'affaire a été largement médiatisée sous le titre : « Les reclus de Monflanquin ». Christine de Védrines était l'une des onze personnes qui ont vécu ces épreuves. Le récit qui suit est son témoignage personnel. Il n'engage personne d'autre.

Tout comme le récit de Christine de Védrines, la préface de Daniel Zagury ne reflète que ses propres réflexions en tant qu'expert ayant été chargé par le juge d'instruction d'établir une analyse de ce qui a été vécu par la famille de Védrines.

Thierry Tilly et Jacques Gonzalez ont été condamnés le 13 novembre 2012 par le tribunal correctionnel de Bordeaux respectivement à huit et quatre années de prison : Thierry Tilly pour arrestation, enlèvement, séquestration ou détention arbitraire d'otage pour faciliter un crime ou un délit, suivi de libération avant sept jours, violence sur une personne vulnérable sans incapacité, abus frauduleux de l'ignorance ou de la faiblesse d'une personne en état de sujétion psychologique ou physique résultant de pression ou technique de nature à altérer le jugement ; Jacques Gonzalez pour complicité d'abus frauduleux de l'ignorance ou de la faiblesse d'une personne en état de sujétion psychologique ou physique résultant de pression ou technique de nature à altérer le jugement, recel habituel de biens provenant d'un délit. Ils ont fait appel et cette affaire est revenue à l'audience de la cour d'appel de Bordeaux le 22 avril 2013. Jacques Gonzalez s'est désisté de son appel le 10 avril 2013. La cour d'appel rendra sa décision le 4 juin 2013.

Etaient parties civiles à ces procès : Philippe de Védrines, Brigitte Martin, Ghislaine Marchand, François Marchand, Guillemette Marchand-

Delfino, Charles-Henri de Védrines, Christine de Védrines, Guillaume de Védrines, Amaury de Védrines et Diane de Védrines.

Thierry Tilly est présumé innocent aussi longtemps que sa culpabilité n’a pas été légalement établie par une décision de justice définitive.

Préface

A la demande du juge d'instruction j'ai examiné les dix membres de la famille de Védrines, dont Christine de Védrines, alors victimes présumées de Thierry Tilly. Ma position d'expert m'interdit évidemment tout jugement de valeur, tout dévoilement d'intimité, toute appréciation sur le cours de la justice. Elle m'impose de n'évoquer que ce qui a été dit publiquement au procès. Dont acte. Un extrait de mon rapport, qui figure au dossier d'instruction, est d'ailleurs repris par Christine de Védrines.

Souvent venu de loin, parfois de l'étranger, chacun exprimait à sa manière son besoin d'être compris, mais aussi de comprendre, après dix ans d'une terrible expérience de descente aux enfers. Comme tout un chacun, avant d'être psychiatre, je suis un citoyen qui regarde la télévision, écoute la radio et lit les journaux. J'avais donc naturellement mes préjugés et j'imaginais une famille de vieille noblesse dégénérée, accrochée à ses mythes grandioses de gloire passée, roulée dans la farine par un escroc. Je les pensais donc naïfs, peu intelligents. A ma grande surprise, j'ai rencontré deux générations d'hommes et femmes plutôt unis, quels que soient les conflits et blessures qui traversent n'importe quelle famille. J'ai observé une diversité des organisations de personnalité au sein de la fratrie des parents et parmi les enfants, cousins et cousines les uns des autres. C'est ailleurs cette unité autour d'un mythe familial qui soulève la question du transfert familial. Mais avant de définir ce qu'est le transfert familial, il convient de s'interroger sur le transfert, ce phénomène qualifié de si étrange par Freud lui-même, l'inventeur de la psychanalyse.

Dans mon expérience, il y a quelque chose d'essentiel qui est commun à la relation du gourou à ses adeptes, du pseudo-thérapeute à ses patientes et

de l'escroc à ses victimes : c'est l'abus de transfert, ce dévoiement de la relation transférentielle, cette influence particulière qu'exerce un psychisme sur un autre psychisme. Il faut le dire avec force : ce dont a été victime Christine de Védrines, et ce dont sont victimes beaucoup d'autres, ne relève pas de phénomènes surnaturels ou magiques. Il n'y a pas d'abracadabra. Il ne s'agit pas d'envoûtement. La famille de Védrines n'a pas été hypnotisée pendant dix ans. Les formules habituellement employées sont singulièrement édulcorées. Il ne s'agit pas de sujets sous emprise, sous influence, objets de manipulation mentale, mais de victimes d'asservissement psychique, d'esclavage relationnel, d'emprise totalitaire, de déni d'autonomie…

Que faut-il entendre par abus de transfert ? Sigmund Freud avait noté l'existence du transfert, d'abord comme un obstacle à la cure, puis comme le principal levier de cette dernière. Francis Pasche avait ainsi défini le transfert en 1975 : « C'est la reviviscence de désirs, d'affects, de sentiments éprouvés envers les parents dans la prime enfance et adressés à une nouvelle personne. » Il s'agit de phénomènes normaux, mais qui sont exacerbés dans la cure psychanalytique. Ils existent dans la vie courante, par exemple dans la relation médecin-malade ou maître-élève. Le transfert fait réémerger les premiers temps de la vie, quand tout dépendait de l'amour des parents pour survivre. Le transfert est donc marqué du sceau de l'inconscient, de l'infantile et de l'irrationnel.

La relation d'emprise telle qu'exercée par Thierry Tilly sur l'ensemble de la famille peut donc être examinée sous l'angle d'un abus de transfert : un personnage s'introduit dans la famille. Très vite, il prend toute la place. Il est à la fois adoubé et coopté. Il est « supposé savoir », selon la formule de Lacan, dans une toute-puissance qu'on lui attribue et dont il fait tout pour maintenir l'illusion. Il en donne des preuves et des gages. Il est essentiel de comprendre que cet être tout-puisant est également le relais de puissances tutélaires qui le dépassent (Dieu, le destin, le sort…). Il est le sauveur, l'homme providentiel. Des personnages très importants, voire des institutions internationales, connaissent tout de votre intimité et veillent sur vous. Il devient donc essentiel, vital, d'être soumis pour exister.

Chacun se trouve en position de régression infantile, de sujétion. Ainsi disparaissent la rationalité, la logique, l'intelligence, la capacité critique ou tout simplement l'autonomie de pensée.

L'intelligence est toujours présente, mais comme en jachère. Elle est inhibée. C'est notamment ce qui explique qu'à la levée de l'emprise, très vite le sujet retrouve ses anciens repères et ses capacités critiques. Il a toujours su qu'il avait été victime d'illusions et de mirages, mais cette connaissance était indisponible à sa conscience parce que réprimée.

L'impression dominante sera alors celle de la fin d'une longue parenthèse pendant laquelle le sujet autonome avait disparu. Il en était de même des valeurs et des idéaux. L'intensité de la régression infantile est telle que la femme peut récuser le mari, les parents intenter un procès aux enfants, le père croire qu'il n'est pas le père biologique de l'enfant, la fille accuser la mère d'abus sexuels… Aussi énormes que soient les fabulations, si le gourou, le sauveur, l'homme providentiel l'a dit, c'est que c'est vrai, et d'ailleurs chaque événement viendra conforter cette hypothèse pour en faire une conviction. En occupant une place centrale, celui qui abuse du transfert familial destitue chacun de son rôle et de sa place, subvertissant les liens de parenté. Tout devient alors possible puisque, sans les interdits structurants, l'abuseur peut se livrer au jeu combinatoire de toutes les relations fantasmatiques possibles. Plus rien n'étonne.

Christine de Védrines, comme tous les membres de la famille, a signalé la très grande aptitude de Thierry Tilly à écouter ses interlocuteurs en leur donnant le sentiment de se mettre au service de leur bien. Il s'est en quelque sorte comporté en thérapeute complètement dévoyé. Il peut sembler choquant de comparer le transfert dans la cure psychanalytique à la relation d'emprise du gourou ou de l'escroc. En évoquant l'abus de transfert, on pointe les mêmes ressorts mais évidemment une divergence absolue des finalités. La cure analytique est destinée à restituer au sujet sa liberté et son autonomie de pensée. L'abus de transfert a pour objectif d'asservir et d'exploiter.

Relevons quelques-unes de ces oppositions :

– Dans la cure psychanalytique, il s'agit de régresser pour progresser ; dans l'abus de transfert, de régresser pour mieux être exploité.

– Dans la cure psychanalytique, ce qui est visé c'est la quête d'autonomie et de liberté du sujet ; dans l'abus de transfert, c'est une visée d'asservissement.

– Dans la cure psychanalytique, la règle qui consiste à tout dire et ne rien faire marque le respect de l'intimité du sujet ; dans l'abus de transfert,

il y a une instrumentalisation constante de l'intimité pour amplifier la dépendance.

– Dans la cure psychanalytique, il y a un effacement de la personnalité du psychanalyste, qui devient l'écran de toutes les projections de son analysant ; dans l'abus de transfert il y a, à l'inverse, l'hyperprésence du gourou, du sauveur, de l'homme providentiel. Il ne s'agit plus seulement de toute-puissance projetée sur lui : il est tout-puissant. Il s'infiltre dans tous les espaces de la vie du sujet.

– La cure psychanalytique, fondée sur l'analyse du transfert, est protégée par un cadre, des règles, une déontologie ; l'abus de transfert demeure secret, inanalysé. Il est pure exploitation éhontée de la sujétion instaurée dans la relation, sans cadre protecteur, sans regard extérieur, sans règles déontologiques. Ses finalités sont l'argent, le sexe ou le pouvoir, et parfois les trois à la fois.

Mais la tragédie de la famille de Védrines ne se réduit pas à la somme des abus de transferts individuels. On passerait sans doute à côté de l'essentiel si l'on ne prenait pas la mesure de l'importance du transfert familial lui-même. La faille de cette famille unie résidait sans doute dans sa croyance partagée en une descendance de haute lignée. Alberto Eiguer a défini en 1982 le transfert familial comme circonscrit aux manifestations régressives de la psyché familiale commune, ne tenant compte que des désirs primitifs archaïques et de ce qui se rattache aux représentations des ancêtres. Il concerne les secteurs de la psyché individuelle qui entrent en résonance chez tous les membres de la famille. C'est sans doute d'avoir perçu cette faille et cette part collective de l'inconscient familial que Thierry Tilly a tiré l'essentiel de son pouvoir. A partir de là, il a pu déployer l'ensemble des mécanismes manipulatoires auprès de chaque membre de la famille, de façon ajustée, « sur mesure ». Tout passait par lui, pour cette famille assiégée au milieu d'un monde hostile.

Mais laissons au lecteur le soin de comprendre par lui-même l'intimité de tous ces processus. Rien ne vaut le témoignage singulier, le détail qui permet de saisir tout d'un coup, sans le détour de l'intellectualisation, l'essence même des phénomènes en cause. Le récit de Christine de Védrines est éclairant parce qu'il fourmille de tels détails qui valent mieux qu'un long discours.

Tous ceux qui liront ces lignes pourront penser que cela ne pourrait pas leur arriver. Que c'est trop énorme. Peut-être. Mais avant d'en être certains, il faut lire le témoignage de Christine de Védrines.

Daniel ZAGURY

Introduction

Cet après-midi, dans le calme de la cuisine désertée après le coup de feu de midi : j'ai pris ma décision. Je sais comment cela a cheminé dans mon esprit. Le déclic décisif, cependant, restera la conversation que j'ai eue la veille avec Bobby, Robert Pouget de Saint-Victor, mon patron. Mais ensuite ? Après si longtemps, prendre une initiative de cette envergure, toute seule !

Charles-Henri me retrouve devant la porte. Chaque jour, il m'accompagne et vient me rechercher. Il y a des raisons à cela. L'affection en est une. Mais elle n'explique pas tout… Nous rentrons chez nous. Dans les rues commerçantes d'Oxford, les pubs s'éclairent, les étudiants à vélo passent en grappes bruyantes, nous longeons brièvement de vieilles maisons à colombages, puis nous traversons un quartier d'immeubles colorés rose, vert pâle, anciens, et biscornus. Ils laissent ensuite la place à de coquettes maisons agrémentées d'un jardin de poche où des bow-windows saillent sur les pelouses parfaitement entretenues. Autant d'images de la vraie vie.

Nous avançons lentement, parce que je boite bas et que ma jambe me fait souffrir. Les passants qui nous croisent ne remarquent pas ce couple qui progresse à pas comptés, l'air absent et silencieux. Ils ne nous jettent pas un regard, nous sommes des zombies. Chaque jour nous marchons près d'une heure pour aller et revenir à notre travail. Nous n'avons pas les moyens de prendre un bus, encore moins celui d'avoir une voiture. Notre salaire est amputé de 90 %.

Maintenant, de petits immeubles de briques ont remplacé les maisons, il n'y a presque plus de jardins. Le début de printemps anglais n'est pas tendre. Ce soir, une bise aigre nous fouette le visage jusqu'à ce que nous atteignions dans Cowley Road un immeuble de béton, décati. Reste à

grimper les soixante marches d'un escalier en échelle de meunier. Ensuite, je me jetterai sur le canapé, je fermerai les yeux. La fatigue m'écrasera, j'aurai envie de dormir. Charles-Henri proposera de grignoter quelque chose et réchauffera une boîte de soupe.

Mais ce soir, si épuisée que je sois, l'énervement et l'impatience vibrent dans tout mon corps. Je ne le sais pas encore mais c'est ma vie qui court à nouveau dans mes veines. Je ne dois rien dire à Charles-Henri, il ne doit rien deviner. Nous nous couchons tôt, il s'endort immédiatement et je reste de longues heures immobiles dans le noir à attendre le jour. Un instant, je me lève et je fourre dans mon sac tous les papiers dont j'ai besoin, tout ce que j'ai pu conserver. Des preuves. Des traces. Mon histoire. Puis je me recouche, tremblante à l'idée qu'il m'ait vue ou même entendue. Mais non. Il dort.

A 6 heures, je me lève, je me douche et je m'habille à toute vitesse. Rien ne doit changer dans mon attitude ni dans ma tenue : j'enfile ma vieille veste, ma jupe en jean, un pull usé aux coudes, mes chaussures plates qui demandent un ressemelage. De toute façon, je n'ai que ça à me mettre. Nous nous mettons en route, Charles-Henri et moi, refaisons le chemin de la veille en sens inverse. Il me dépose devant la cuisine de Bobby et s'en va à son travail de jardinier.

Je voudrais faire comme si de rien n'était. Je voudrais commencer à éplucher et tailler les légumes bio comme d'habitude. Il n'en est plus question. Bobby me donne en liquide le montant de mon salaire du mois. Une voiture avec chauffeur m'attend. Bobby me serre dans ses bras, me souhaite bonne chance. La portière claque. Durant tout le trajet jusqu'à la gare de St. Pancras, je suis incapable de prononcer un mot, l'angoisse me rend muette. Le chauffeur gare la voiture à proximité et nous nous dirigeons ensemble vers le quai.

Je sens une odeur de graillon, d'essence et de plastique mêlés, je baigne dans la lumière blanche qui tombe de la verrière du hall. L'odeur, la lumière de ma liberté retrouvée. La foule m'oppresse. Un vertige me saisit, mon sang cogne dans mes oreilles, mon cœur bat à m'étouffer. Mais je marche, je marche vers le train, vers ma cousine et ma meilleure amie qui m'attendent. Je marche vers mon identité, mon existence. Je suis prête pour le combat. Je m'appelle Christine de Védrines.

PREMIÈRE PARTIE
L'araignée tisse sa toile

1

« Evidemment ! J'étais certaine qu'il l'amènerait, celle-là ! »

La phrase m'a frappée comme une gifle alors que j'avançais sur la pelouse, Charles-Henri, mon mari, se trouve un peu en retrait, près de la voiture qu'il vient de verrouiller. Par la porte-fenêtre du salon entrouverte, j'aperçois la silhouette de ma belle-sœur Ghislaine, bras croisés, raide, qui nous observe sans se douter que je la vois et que je l'entends. En une seconde, j'ai été rappelée à son inimitié. Peut-être celle-ci a-t-elle grandi, avec le temps. Depuis quelques années, elle me manifeste clairement son antipathie. Mais j'ai appris à encaisser, à contenir mes colères et mes ressentiments depuis l'enfance. J'entre avec un sourire, comme si de rien n'était. Assis sur le canapé, ma belle-mère et Philippe, le frère aîné de Charles-Henri, nous attendent.

Ghislaine a aménagé Bordeneuve, une vieille ferme en Lot-et-Garonne à trois cents mètres de Martel, notre maison de famille, près de Monflanquin. Elle l'a restaurée avec beaucoup de goût. Le salon est vaste, une grande pièce cathédrale autour de laquelle court une mezzanine où donnent les chambres. Martel est revenu à Charles-Henri, le cadet de la famille, selon les volontés de son père, mort en 1995. C'est une propriété de cinquante hectares, terres agricoles et bois. Mon beau-père, un homme pragmatique qui se souciait de conserver le domaine dans la famille, l'a donnée à Charles-Henri parce qu'il savait que son cadet avait les moyens de l'entretenir. Il ne faudrait pas en déduire que cela fait de lui le chef de la tribu Védrines. Celle-ci vit sous le régime du matriarcat : Mamie, quatre-vingt-neuf ans, est la puissance régnante, très à l'écoute de Ghislaine, son « ministre ». Philippe, le frère aîné, et Charles-Henri, le dernier, adorent leur mère, la respectent infiniment et acceptent volontiers sa férule. Quant à moi, la pièce rapportée, je fais de mon mieux depuis mon mariage, voici

vingt-cinq ans, pour être acceptée… Ce qui, étrangement, devient de moins en moins évident depuis la mort de mon beau-père, puis celle d'Anne, l'aînée de la famille, en 1997.

Ce qui nous réunit en cette fin d'été 2000 est un conseil de famille. L'affaire est compliquée : ma belle-mère et ses sœurs ont vendu, voici une quinzaine d'années, Lacaze, une maison de famille située dans la région. Or l'acheteur semble avoir récemment découvert des vices de construction cachés, entre autres des problèmes d'adduction d'eau. Il intente un procès à Mamie et ses sœurs. Aussitôt, Ghislaine parle haut et beaucoup. Elle a l'autorité d'une directrice d'école. Ce qu'elle est. Voilà quatre ans, la « Femme Secrétaire », que l'on appelle la « Femme Sec », une école de secrétariat à Paris, rue de Lille dans le très chic septième arrondissement, se trouvait en difficulté. Les parents d'élèves, dont faisait partie ma belle-sœur – sa fille Guillemette y préparait un BTS –, se sont réunis pour la reprendre et lui donner un nouveau départ. Ils ont nommé Ghislaine directrice. Elle n'en avait peut-être pas toutes les qualifications nécessaires mais elle est parvenue à remplir sa tâche au mieux. Ghislaine est un personnage paradoxal : elle a la réputation d'avoir une forte personnalité. Dans un dîner, elle s'empare volontiers du dé de la conversation et peut ne plus le lâcher. Elle s'impose et dispose, surtout dans la famille. Jean, son époux, dira : « Ghislaine avait une véritable autorité naturelle qui lui donnait un ascendant sur ses parents et ses frères »… « Je pense que cet ascendant a permis à Tilly de pénétrer le reste de la famille »… « Embarquer Ghislaine permettait à Tilly d'avoir toutes les chances d'embarquer les autres »… Et pourtant ! Malgré son dynamisme et son énergie à renverser les montagnes, Ghislaine se sent souvent victime. Elle oppose notre vie aisée à Bordeaux à la sienne : un métier écrasant, deux enfants, un mari qu'elle décrit volontiers comme un chômeur, ce qui n'est pas tout à fait exact. Les ennuis qu'elle affronte ne sont jamais de son fait. Il y a toujours quelqu'un pour lui en vouloir. C'est une faille que Tilly va exploiter d'emblée.

Ma belle-sœur a des excuses. D'abord, elle a perdu son fiancé. Ensuite, elle s'est mariée, puis a divorcé. Ce qui lui a valu de tomber en dépression. Guérie, elle s'est remariée, mais, comme ses enfants le diront lors du procès, son couple traverse des difficultés. Ce qui explique l'absence de son mari ce jour-là. Ces déceptions accumulées l'ont rendue amère. Et la

réussite de son petit frère Charles-Henri, le couple uni que nous formons, exacerbe, peut-être, ses frustrations. Ajoutons à cela qu'elle supporte mal l'idée que je puisse un jour devenir la maîtresse de maison à Martel.

Martel est une gentilhommière XVIII^e^ qu'un arrière-grand-père a fait restaurer façon Viollet-le-Duc, avec tourelles et clochetons. Ce n'est pas forcément de mon goût, mais peu importe, c'est la maison familiale et j'y suis bien. Elle est située juste à côté de Monflanquin, au nord du Lot-et-Garonne, à moins de deux heures de voiture de Bordeaux. C'est une « bastide », comme il y en a beaucoup dans le Sud-Ouest, une sorte de gros bourg, d'environ deux mille habitants, perché sur son « pech » (sa colline). Il était jadis fortifié et l'édit de Nantes l'avait déclaré Place de Sécurité des Protestants. Il faut dire que nous sommes au cœur du pays réformé. Avec la Révocation, il a perdu ses murs mais conservé ses ruelles rectilignes, montant jusqu'à la place centrale, entourée d'arcades et de grosses maisons de pierres blanches. De la maison du Prince Noir, on aperçoit un horizon immense, de collines et de champs. On dit que c'est la « Toscane de la France ». Je suis prête à le croire, j'adore cette région et surtout Martel, avec ses champs et ses bois, ses pelouses qui entourent la maison et descendent jusqu'à l'étang.

Pendant que mon mari et son frère reprennent l'histoire de la vente depuis le début, je me remémore les récents étés passés à Martel. Ce mois de vacances familiales, j'y tiens : je veux que mes enfants connaissent leurs cousins qui ne vivent pas comme nous à Bordeaux, qu'ils nouent des liens entre eux. Je veux qu'ils soient proches de la seule grand-mère qui leur reste, qu'ils se fabriquent des souvenirs ensemble. Pendant longtemps, jusqu'à l'adolescence des enfants, Martel a été la maison du bonheur. Nous nous y retrouvions tous, organisions des fêtes pour un oui ou pour un non ; on dansait, il y avait des galopades et des rires d'enfants ; des balades à vélo dans la région, des baignades, des pique-niques, et des ribambelles d'amis. Des étés d'enfance comme on les aime. Des étés d'image d'Epinal.

Pour moi, en revanche, malgré les bonnes relations que j'ai réussi à tisser avec Mamie, c'est devenu une période compliquée depuis que Charles-Henri a hérité de la propriété de Martel : il ne se passe pas un jour sans que j'encoure des remarques sceptiques sur la qualité des améliorations que j'ai apportées, mes fautes de goût, la mauvaise organisation des repas… Que sais-je. Les critiques familiales sont

fréquentes. Récemment, le caractère de Ghislaine s'est durci. A l'école, l'atmosphère est pénible, se plaint-elle. On chuchote dans son dos. On lui tend des pièges. Elle vit ces relations comme une menace constante. Même son fils François a été attaqué dans le métro. Elle s'en prend à tout le monde sauf à sa mère.

Pourtant, c'est une femme dynamique, pleine d'idées, qui a de l'or entre les mains. Avec son mari, Jean, elle a créé à Monflanquin le festival « Musique en Guyenne », avec succès. Il y a des professionnels et des amateurs, et tous ensemble passent quinze jours, logés chez l'habitant, à créer une ou deux œuvres qui sont ensuite jouées à Monflanquin, dans des églises ou des propriétés des environs. C'est charmant. Le village s'éveille à une animation joyeuse, résonne des répétitions, des chants. Il y a foule. C'est l'œuvre de Ghislaine qui en est, à juste raison, très fière.

Cette affaire du « procès de Lacaze » nous occupe un bon moment ce soir-là, et nous sommes un peu désarmés. Philippe est alors cadre supérieur retraité de la Shell, Charles-Henri, gynécologue-obstétricien… Aucun d'entre nous n'est juriste. Il y a une règle dans nos familles : mieux vaut un mauvais arrangement qu'un bon procès.

Ghislaine mène les débats : « Je connais quelqu'un qui pourrait peut-être nous aider ! » Elle échange un bref regard avec Philippe et Mamie. Regard que je surprends et qui m'étonne : comme si tous deux étaient au courant de quelque chose que nous ne savions pas. Elle poursuit, précisant qu'il s'agit d'un ami de maître Vincent David, un avocat de l'avenue Montaigne à Paris, son associé à l'école : « C'est d'ailleurs lui qui me l'a présenté quand j'avais des problèmes d'informatique à la "Femme Sec", et il a été d'une efficacité surprenante ! Franchement, il a des relations assez haut placées, il est très intelligent… »

Philippe opine et ajoute : « C'est un type très bien, il a fait Saint-Cyr, il est chargé de mission à l'Onu. Je crois qu'il a fait partie des services secrets mais il est très discret là-dessus. Et puis il a l'air de s'y connaître en droit. Il possède plusieurs sociétés de gestion… »

Mamie intervient à son tour : « Mais oui, c'est une bonne idée ! Il est très bien élevé et compétent. Ça m'a frappée quand il est venu… »

Charles-Henri et moi sommes un peu surpris : tous les trois le connaissent, il a été invité ici, mais nous n'en avons absolument jamais entendu parler. C'est un homme discret, voilà l'explication. Mamie et

Philippe, toujours assis sur le canapé, offrent un front serein à toutes les questions que nous pouvons poser.

« Oui, très discret confirme Philippe. Il s'appelle Thierry Tilly. Mais je crois qu'en fait ce n'est pas son nom complet. Sa famille est très ancienne… »

Pour les Védrines, un militaire de bonne souche, bien élevé, recommandé par un avocat que nous connaissons, est qualifié pour ce genre de problème. Ghislaine saute sur ses pieds, impatiente de reprendre les choses en main : « Je l'appelle tout de suite ! » Elle décroche le téléphone et fait le numéro de mémoire. J'enregistre ce détail, presque inconsciemment : elle doit bien le connaître et l'appeler souvent si elle compose son numéro par cœur ! Thierry Tilly répond immédiatement, et Ghislaine lui passe Charles-Henri qui lui explique le problème. La communication dure assez longtemps. Mon mari l'écoute. A plusieurs reprises, je l'entends dire : « Ah, vous êtes au courant ! »… « Vous êtes très au fait !… Ah oui ? Bien. Très bien »… Charles-Henri raccroche et semble convaincu que Tilly est le bon interlocuteur, qu'il va intervenir en haut lieu et qu'il n'y a pas à s'inquiéter. Il a demandé qu'on le rappelle pour le tenir au courant.

Sur la route du retour, je demande à Charles-Henri quelle impression lui a laissée ce Tilly. Il me dit qu'il est remarquablement informé : ainsi, il lui a rappelé que, en 1995, sa présence sur la liste d'Alain Juppé aux municipales de Bordeaux avait provoqué une certaine opposition de la part de quelques proches. N'étant pas en position éligible, l'affaire s'était rapidement tassée. Tilly lui a aussi laissé entendre que, dans la région, certaines personnes jalousent la famille Védrines, et qu'une telle attaque (la menace de procès pour l'affaire de Lacaze), si elle n'est pas grave en soi, est révélatrice. Il faut se méfier. Mais il est resté vague, et Charles-Henri n'a pas cherché à en savoir davantage. Nous verrons bien le résultat. Si ce Tilly peut aider les Védrines, pourquoi refuser ? Charles-Henri, qui est débordé par son travail, n'a aucune envie de se mettre à courir les cabinets juridiques et monter un dossier pour une histoire qui ne mérite pas tant d'affolement.

Je me demande simplement pourquoi Tilly veut nous aider. Lui, un homme très occupé, n'a rien à gagner dans l'histoire. Charles-Henri a cru comprendre que Tilly était en contact avec des réseaux d'anciens résistants dans toute l'Europe grâce à ses missions qu'il effectue pour l'Onu. Or, pendant toute la guerre, alors que son mari était prisonnier en Poméranie,

ma belle-mère s'est trouvée seule à Martel avec ses deux aînés. Comme tout le monde, elle a vécu en autarcie, avec les produits de la propriété, aidé les gens du village. Elle a dirigé la maison entre sa belle-mère, son beau-frère malentendant et ses enfants en bas âge. Sa conduite pendant la guerre a été en tout point digne d'éloges. Dans la région, elle y a gagné un respect unanime. Aurait-elle participé discrètement à la Résistance ? Elle n'en a jamais parlé, mais Charles-Henri tire ces conclusions du discours de Tilly. Ce qui corroborerait une phrase sibylline que Mamie répète souvent, ces derniers temps, avec un petit sourire : « Je partirai avec mes secrets ! » Tilly serait mandaté pour aider et soutenir ces héros et héroïnes obscurs et courageux, lorsqu'ils se trouvent en difficulté. Cette reconnaissance en haut lieu des actes de courage accomplis par sa mère rencontre chez Charles-Henri un écho qui le rend plus fier encore de Mamie. L'amour et le respect qu'il lui porte en sont confortés. Il ne cherche pas plus loin. Et puis, Philippe et Ghislaine qui l'ont rencontré semblent très convaincus par Tilly, ce n'est qu'un élément de plus pour le rassurer. Nous rentrons à Bordeaux tranquillisés.

2

Charles-Henri et moi nous sommes rencontrés en 1969, devant la porte d'une de mes amies dont j'allais fêter l'anniversaire. Je me souviens de m'être trouvée devant un garçon très brun, aux yeux bleus, extrêmement drôle. Je me souviens aussi de lui avoir collé d'autorité dans les bras le gâteau que j'apportais, pour sonner à l'entrée. Nous sommes arrivés ensemble.

Ce ne fut pas un coup de foudre mais une lente séduction. J'avais presque vingt ans. Depuis deux ans je sortais avec un garçon dont, justement, je m'éloignais un peu. Ma rencontre avec Charles-Henri a précipité cette rupture. Il était en deuxième année de médecine, moi en fac de lettres. Ce soir-là, nous avons parlé un peu sans qu'il se passe rien. Puis nous nous sommes revus. Nous avions des amis communs et les occasions de vivre des moments ensemble ne manquaient pas. Nous nous croisions à des soirées, puis, peu à peu, nous y allions ensemble. Il m'a invitée au cinéma, nous nous sommes découvert des goûts communs comme les conférences sur les voyages ou la philosophie. Peu à peu, je me suis rendu compte qu'il me plaisait vraiment. Il avait de l'humour, et en même temps il prenait ses études, son avenir, la vie, au sérieux. Nous avions les mêmes codes.

Construire ma vie, être heureuse, passait inévitablement par le mariage. Je me voyais avec un homme aimant et aimé, des enfants, une activité professionnelle. Et, assez vite, Charles-Henri s'est imposé à mes yeux comme cet homme-là, le futur père de mes enfants, le chef de ma famille à venir. Lui aussi suivait exactement le même cheminement. Nous nous étions trouvés.

Les Védrines habitaient Bordeaux, ils possédaient une propriété à Monflanquin. Le père, ingénieur agronome, était fonctionnaire au ministère de l'Agriculture à Bordeaux et gérait leurs terres. Charles-Henri, le plus jeune, avait une sœur aînée, Anne, et un frère, Philippe, tous deux nés avant la guerre. Ghislaine et lui étaient nés après, en 1946 et 1948. Ils s'amusaient à dire « la paire d'avant-guerre » pour désigner les aînés et « la paire d'après-guerre » pour désigner les plus jeunes.

Vieille lignée de hobereaux protestants originaire d'Auvergne, les Védrines étaient venus s'enraciner dans la région plus de quatre cents ans auparavant. Je n'eus pas besoin de parler de la famille de Charles-Henri à mes parents. Ma mère et la sienne se connaissaient, du temps où ma mère, beaucoup plus jeune, avait vécu en Lot-et-Garonne, et elles savaient exactement qui était qui dans les deux familles. Tout était parfait, même éducation, mêmes idées, même origine. Mais lorsque notre relation s'est révélée vraiment sérieuse, au bout d'environ un an et demi, la question religieuse est devenue un objet de divergence : les Védrines étaient protestants et nous catholiques. Cela contrariait mes parents. Ils n'étaient ni bigots, ni fondamentalistes, mais catholiques pratiquants. Une conviction les animait : on doit se marier dans sa religion. Le mariage est une entreprise difficile, et si on n'est pas d'accord sur la religion, cela finit par poser des problèmes de tous ordres. En particulier pour l'éducation des enfants.

Dans les premiers temps, Maman s'est montrée assez malheureuse de la situation. Cette différence a donné lieu à d'interminables discussions. Entre mes parents et moi, mais aussi entre eux deux. Pour la première fois, je les voyais s'affronter gravement. En dépit de tout ce qu'elle pensait de la religion protestante, Maman voulait mon bonheur, mon père, lui, demeurait assez intransigeant. Heureusement, un cousin, prêtre et directeur du grand séminaire à Bordeaux, a su arrondir les angles.

Et les deux familles se sont rencontrées. Les deux mères s'entendirent très bien. Mon père eut plus de mal avec mon futur beau-père. Ils n'étaient pas seulement de religions différentes mais de caractères quasi opposés. Les protestants sont en général plus habitués aux mariages mixtes, cela ne posait pas autant de problèmes à mes beaux-parents qu'à mes parents.

En revanche, l'éducation des futurs enfants demeurait une question épineuse. Il y eut des conversations de plus en plus houleuses avec Charles-Henri, les positions se raidirent, des portes claquèrent. Nous en vînmes à

envisager une rupture au point de nous séparer un printemps pour nous retrouver à la fin de l'été suivant.

Je me souviens d'avoir vécu cette période avec difficulté : pour la première fois, je faisais réellement de la peine à mes parents. En leur tenant tête, cependant, je leur prouvais la force de l'amour que j'éprouvais pour mon fiancé. Et c'est cela qui, en fin de compte, les a amenés à céder. Peut-être aussi ont-ils compris que notre relation était réfléchie : nous ne voulions nous marier qu'à la fin de nos études, lorsque nous commencerions à gagner un peu d'argent, pour ne pas dépendre d'eux. Il n'y avait rien à redire à cela. Tout bien pesé, ils ont été heureux de cette union. Charles-Henri a très naturellement trouvé sa place dans ma famille.

3

Nous nous sommes mariés en 1975 à la campagne, en Lot-et-Garonne, chez ma grand-mère maternelle, dans une petite chapelle romane au bout de la propriété. Un mariage œcuménique avec un prêtre et un pasteur. A cette époque encore, l'Eglise m'a demandé de signer un document où je m'engageais à faire mon possible pour éduquer nos enfants selon l'éducation catholique. En fait, nous avons donné les deux enseignements afin qu'ils puissent faire leur choix plus tard.

Sachant que Charles-Henri poursuivrait des études plus longues que les miennes, j'ai passé un diplôme de documentaliste pour pouvoir gagner ma vie plus vite. Après le mariage, nous nous sommes installés dans une petite maison louée à mes beaux-parents. Charles-Henri était externe en médecine et moi je travaillais au centre de Bordeaux. J'étais documentaliste à l'IAE (Institut d'administration des entreprises). Je faisais des recherches pour des étudiants, des universitaires, et j'aimais beaucoup mon travail.

J'ai aménagé notre maison avec des meubles achetés grâce aux économies faites avant mon mariage. Et nous avons commencé une vie de jeunes mariés encore à moitié étudiants. Notre vie d'avant ne différait pas tellement de celle-ci : nous voyions beaucoup d'amis, sortions, allions passer des week-ends au bord de la mer ou à la campagne. Bref, nous étions heureux, insouciants et très actifs.

Puis, pour terminer ses études et se spécialiser en gynécologie-obstétrique, Charles-Henri décida de partir en Tunisie, en 1977, l'année de la naissance de notre fils aîné, Guillaume. Nous y avons vécu deux ans : quatre mois à Bizerte, vingt mois à Beja, au nord-ouest de Tunis dans les terres. Cet exil ne fut pas très facile pour moi, surtout au début. Il faut imaginer une jeune femme de vingt-sept ans avec un bébé nouveau-né,

ignorant presque tout de ce pays, s'installant dans un appartement sommairement meublé au milieu d'une petite ville, et laissée à elle-même toute la journée. Charles-Henri partait le matin, revenait le soir harassé. J'ai rencontré des familles de coopérants étrangers – des Allemands, des Polonais, des Tchèques, des Italiens – dont la majorité des épouses travaillaient. Dans mon souvenir, je suis passée par de grands moments de solitude : je n'avais aucun lien avec les gens du pays, en dehors de Sami, le patron tunisien de Charles-Henri, et Gaétane, sa femme. Les ressources de Beja en matière de loisirs et de culture étaient inexistantes.

Le point positif de tout cela, c'était que Charles-Henri était ravi de son travail et s'entendait très bien avec l'équipe de l'hôpital. Il avait beaucoup de respect et d'amitié pour son patron formé dans l'une des meilleures universités parisiennes.

J'avais été habituée à une vie sociale intense, et mes amis et ma famille me manquaient infiniment. Alors, j'ai décidé de faire de cette solitude une richesse, en recentrant mes priorités : mon bébé et ma vie intérieure. Je suis devenue ainsi moins tributaire des autres, je me suis prise en charge. J'ai beaucoup réfléchi, appris à découvrir des gens qui n'avaient pas du tout le même environnement que moi : les Allemands, les Tchèques, les Polonais, la communauté italienne dont les femmes avaient un côté « mama » très chaleureux. Elles m'ont prises en affection, m'ont fait des petits plats, donné des conseils. Les Allemandes m'ont appris à tenir ma maison, c'étaient des femmes d'intérieur extraordinaires. J'ai aussi peu à peu créé des liens d'amitié avec la communauté française. Des liens durables puisque nous nous voyons encore. Enfin, j'ai découvert la gentillesse des Tunisiens : avec le petit bébé qu'était Guillaume, avec moi aussi. Je me souviens, allant presque chaque jour au marché, être passée un matin devant une boutique qui vendait des jupes. L'une d'elles m'a plu, mais il n'y avait aucun endroit pour l'essayer. La vendeuse m'a dit : « Toi, je te connais, tu es la femme du médecin. Prends donc la jupe, rentre chez toi, essaie-la, si elle te plaît tu la paieras demain, ou bien tu me la rendras » – sans rien me demander d'autre. J'ai aimé ce monde où l'on pouvait se montrer généreux et confiant avec une inconnue. Cela me correspondait. Je n'avais jamais connu la méchanceté ou la vilenie, je ne l'imaginais même pas. Et les gens que je côtoyais en étaient dépourvus. Mieux, ils m'encourageaient à adopter la même attitude. Nous avions également des visites : les parents de

Charles-Henri venus pour quelques jours, mes parents à la suite, puis ma sœur et de la famille.

Une fois revenue à Bordeaux, certes bien heureuse de retrouver mon univers, je ne regrettais rien de mon séjour là-bas. Charles-Henri a commencé à faire des remplacements et à mieux gagner sa vie, nous avons pu emprunter et acheter une petite maison.

Amaury est né en 1980, puis Diane en 1985. Cette année-là, Charles-Henri devait s'associer à un confrère qu'il appréciait beaucoup, personnage complexe et attachant dont il avait eu le privilège de pouvoir se faire un ami. Le projet nous enthousiasmait. Charles-Henri passait le mois d'août à Bordeaux. La naissance de Diane n'étant prévue que pour septembre, j'étais allée au Pyla : mes parents possédaient un appartement là-bas, en première ligne au bord de l'eau. Je devais rentrer bientôt à Bordeaux. Une fin de journée – je me souviens que je regardais le soleil se coucher –, Charles-Henri m'a appelée, bouleversé : son ami, qu'il remplaçait pendant ses vacances, venait de mourir brutalement. Je suis rentrée pour le soutenir avant de partir directement pour la clinique, où Diane est arrivée avec quelques semaines d'avance. Parenthèse heureuse pour Charles-Henri qui eut la joie de mettre sa fille au monde.

Je me souviens de ces jours où le bonheur d'avoir une fille après deux garçons contrastait violemment avec le chagrin et le désarroi de mon mari qui perdait un ami et devait reconstruire son avenir professionnel. Charles-Henri n'est pas expansif, il est même réservé, et son apparente autorité masque en réalité une vraie timidité. Ces jours-là, peut-être pour la première fois, j'ai pensé qu'il était plus fragile qu'il ne le laissait paraître. Cette amitié perdue, ce projet avorté le blessaient, l'angoissaient si fortement que je me suis demandé si mon mari était fait pour avancer seul dans la vie. Travailler en équipe avec un ami signifiait plus une vie d'échange et de soutien mutuel qu'une simple association professionnelle. Et cela allait lui manquer. J'étais peut-être la seule à connaître cette faiblesse puisqu'il passait, bien au contraire, pour un homme sûr de lui, sachant résister aux attaques extérieures. Je me jurai que je demeurerais toujours solide à ses côtés.

Finalement, mon mari a installé son cabinet avec un autre associé. Nous n'avions plus besoin de mon salaire et j'ai quitté mon travail de

documentaliste avec un congé sans solde pour m'occuper des enfants et de mes parents.

Je n'aime pas le mot réussite appliquée à la vie matérielle. En même temps, c'est vrai, nous étions arrivés à un moment de notre vie où tout était devenu plus facile. Nous avons acheté à Caudéran, un quartier agréable de Bordeaux, une très jolie maison ancienne de pierres blanches avec un jardin à l'arrière. Elle donnait directement sur le Parc bordelais, le plus grand espace vert de la ville. En nous installant, j'avais la certitude d'entrer dans notre nid pour toujours. Ce serait la maison où grandiraient les enfants et où viendraient nos petits-enfants. Avec cette idée en tête, je l'ai aménagée avec soin. Je voulais un décor où chacun serait heureux, où chacun aurait son coin, où nous nous retrouverions chaque jour avec plaisir. Je suis finalement plutôt fleur bleue : c'était la maison du bonheur !

Mes parents venaient souvent. Ma mère était quelqu'un d'assez exceptionnel. Elle avait eu un cancer en 1977, lorsque nous étions en Tunisie, mais, faisant preuve d'un courage admirable, elle avait gagné la bataille. Alors qu'elle était encore sous chimio, elle n'avait pas voulu retarder sa visite. Charles-Henri s'était donc chargé de lui administrer son traitement. Notre appartement, le climat, rien n'était vraiment bon pour elle, si fatiguée. Mais elle donnait le change, heureuse de voir Guillaume et de passer des moments avec moi. Et il est vrai que sa présence fut une parenthèse lumineuse pendant tout notre séjour en Tunisie.

Elle fut rattrapée par la maladie après notre installation à Caudéran. J'avais trente-huit ans. J'adorais ma mère. Elle était un exemple, elle m'avait donné de la force et de l'énergie autant que son amour. Sa mort fut mon premier et écrasant chagrin. Il me restait le bonheur de l'avoir vue avec ses petits-enfants dans cette maison, rassurée sur mon avenir. Quant à mon père, qui n'avait jamais été expansif, il n'extériorisera pas sa peine. Ce qui aurait pu passer pour de l'indifférence n'était rien d'autre qu'un insurmontable chagrin. Sans ma mère, il perdit tout intérêt pour quoi que ce soit, prenant de plus en plus de distance avec la vie. Je l'entourai, le gardai aussi souvent que possible à la maison. Il tomba malade et me dit alors, à plusieurs reprises, qu'il préférait aller dans une maison de retraite. Je n'en avais aucune envie mais il insistait. Nous décidâmes qu'il irait pour une courte période, un mois au plus, pour voir, et que nous déciderions ensuite. Il entra dans un établissement que j'avais choisi et qui me paraissait tout à

fait adapté. Il mourut quelque mois après. Il se laissa tout simplement mourir pour rejoindre ma mère, deux ans après le départ de celle-ci. A quarante et un ans, je me suis sentie littéralement orpheline. Alors j'ai resserré mes liens avec ma sœur aînée, Françoise. La différence d'âge entre nous me donnait parfois l'impression qu'elle reprenait le rôle de ma mère. Avec la possibilité de parler plus librement, de me confier sans réserve, notre affection a grandi. Nous nous téléphonions souvent. L'été, elle venait au Pyla, ou bien nous nous retrouvions en Lot-et-Garonne où elle possédait une maison.

Mes beaux-parents venaient déjeuner chaque dimanche. Je souhaitais qu'ils voient leurs petits-enfants le plus souvent possible. A mes yeux, la famille élargie représentait le cœur de toutes les affections, la protection contre tous les malheurs de la vie et une source de bonheur. Surtout après la mort de mes parents. Peut-être étais-je naïve, je n'ai jamais mesuré alors que le reste de ma belle-famille pouvait souffrir de ce rapprochement organisé de bon cœur et en toute innocence. Mes beaux-parents se montraient sans doute trop enthousiastes à mon sujet. Ghislaine, sous l'ère Tilly, me dira : « Tu m'as volé ma mère, Thierry me l'a rendue… »

En 1992, mon beau-père fit la donation de Martel à Charles-Henri, bien que Philippe soit l'aîné de la famille. Depuis son enfance, Philippe avait entretenu des relations compliquées avec son père dont il avait été séparé pendant trois ans lorsque celui-ci avait été enfermé dans un camp d'officiers en Poméranie, pendant la guerre. Dans un tel contexte familial, cette donation le déçut et il en conçut un peu d'amertume. Mais comme il n'est pas dans sa nature de conserver des sentiments agressifs, il parvint à surmonter sa contrariété. Et lorsqu'il put acheter Talade, une ancienne possession Védrines tout près de Martel, l'affection qu'il éprouva bientôt pour cette maison effaça tous ses regrets. Mais il n'en alla pas de même pour tous. Avec mon mari, nous n'avions pas vraiment conscience de ce ressentiment. D'abord parce que la famille ne se réunissait que pour les fêtes et pendant l'été, et qu'en présence de Charles-Henri l'ambiance était différente. Lorsqu'en 1995 mon beau-père est mort, tout naturellement, j'ai épaulé ma belle-mère. Quand l'occasion s'en présentait, je l'emmenais avec mes amies au musée, au cinéma, à une conférence. Ravie, elle était toujours partante. Et mes amies l'appréciaient tout autant. Enfin, nous nous

retrouvions souvent à Martel, dont elle avait l'usufruit, car elle ne souhaitait pas y rester seule.

Depuis la mort de mes parents, je m'étais investie dans diverses activités. Pour oublier mon chagrin mais aussi parce que j'ai hérité de ma mère le goût des relations et des activités de groupe. Avec des amies, nous déjeunions tous les jeudis. Je faisais partie de l'association « Bordeaux Accueille » dont le but était de faire connaître la ville et ses habitants à ceux qui venaient s'y installer. Je participais à un cercle de lecture – j'adore lire – et je m'étais beaucoup impliquée dans l'école des enfants où j'étais parent déléguée de classe. Je n'arrêtais pas de courir en tout sens, ce qui était peut-être une erreur. De son côté, Charles-Henri, lui aussi, se trouvait complètement absorbé par son métier de gynécologue accoucheur. Il exerçait dans la plus grande clinique d'Aquitaine, son carnet de rendez-vous se surchargeait. Il avait aussi accepté des responsabilités syndicales. Il partait à l'aube, revenait tard le soir. J'assumais le quotidien, j'étais souvent seule pour élever les enfants, il ne pouvait prendre que très peu de vacances avec nous. Mais nous étions un couple heureux, nous nous comprenions. Il comptait sur moi pour tout ce qui n'était pas sa vie professionnelle, et sa confiance faisait ma fierté. Au fond, nous ressemblions à toutes les familles aisées où le mari pratique le métier qu'il a choisi en s'y donnant à fond et l'épouse accomplit avec plaisir les tâches qui lui reviennent. Classique, en somme. A ce détail près : n'étions-nous pas trop débordés ? N'avons-nous pas laissé passer des occasions de réfléchir sur nous-mêmes, sur ce que nous voulions être vraiment ? Nous ne nous sommes jamais interrogés sur notre famille, sur les dissensions latentes qui existaient en son sein. Pourtant, elles surgissaient de plus en plus fortes, chaque été. Mais nous ne prenions pas le temps…

4

Pourquoi un médecin surbooké de Bordeaux, tenu par des horaires débordants, trouverait-il le temps de faire un saut à Paris pour passer deux heures avec un homme de trente-huit ans dont il ne sait presque rien ? La question mérite d'être posée car c'est ainsi que s'est noué entre Thierry Tilly et mon mari un lien d'une solidité telle qu'il a duré neuf ans et a failli nous détruire.

A la fin de l'année 2000, quelques mois après leur premier contact pour le procès de Lacaze, Charles-Henri avait eu plusieurs entretiens téléphoniques avec Tilly. Brefs mais assez convaincants pour qu'à sa demande il saute dans un TGV et rejoigne la capitale. A la gare Montparnasse, un homme jeune, mince, à petites lunettes, l'air extrêmement sérieux et pondéré, l'attend au bout du quai. Tilly l'aborde tout de suite, il l'a reconnu alors qu'il ne l'a jamais vu. Aurait-il senti que cet homme pas très grand qui cherche du regard quelqu'un qu'il ne connaît pas est Charles-Henri de Védrines ? Peut-être se souvient-il de photos vues chez Ghislaine ? Tous deux font quelques pas sur la dalle devant la gare, échangeant les banalités d'usage, puis vont se réchauffer dans l'un des cafés qui bordent la place du 18-Juin.

Tilly s'assied dos à la lumière, à contre-jour, face à Charles-Henri qu'il observe sans qu'il s'en doute. D'emblée, il établit entre eux deux, Charles-Henri, cinquante-deux ans, Tilly, trente-huit, une relation d'égal à égal. Tilly se montre discret sur ses activités mais lâche au détour d'une phrase des noms, des lieux, des événements auxquels il a pu être mêlé, avec la discrétion qui s'impose, du moins qu'il impose, laissant entendre qu'il ne peut en dire plus. En revanche, il semble connaître la vie à Bordeaux, le travail accompli par Charles-Henri, le poids de ses responsabilités. Celui-ci

répond, livre encore plus d'éléments sur sa vie, heureux d'être écouté avec attention. Leur conversation prend vite le tour de la confidence. Entre hommes de même calibre, de même importance, ils parlent la même langue. De quoi exactement ? Du métier de Charles-Henri, de sa pratique quotidienne, du volume de sa clientèle, de la difficulté à maintenir un équilibre entre vie de famille et vie professionnelle. Tilly connaît ces moments où le temps vous manque pour voir grandir vos enfants. Il en a deux, il les voit peu, pas assez sans doute. « Nous en sommes tous au même point lorsqu'on a de vraies responsabilités. Heureusement, il y a les épouses. » Charles-Henri a une femme qui assure, comme on dit.

Cette parenthèse passée dans le café ressemble à une bulle hors de l'espace et du temps. Charles-Henri est face à un homme dont il sait très peu de chose et qui possède un rare talent d'écoute. Sans l'avoir voulu, sans évidemment s'en rendre compte, mon mari se trouve dans une situation analogue à celle d'un patient venu consulter un psychothérapeute. Rien de commun, penserait-on. Pourtant, il se livre aussi aisément. L'écoute crée la confidence. Charles-Henri ne s'en rend pas compte, et lui aurait-on fait cette réflexion ce jour-là qu'il aurait haussé les épaules ou levé les yeux au ciel avec peut-être même de l'agacement.

De manière subliminale, très inconsciemment, il laisse entendre un train de vie aisée, les vacances au Pyla, la grande maison à Bordeaux et la charge de Martel, la propriété et les terres qu'il a héritées de son père et pour laquelle il a engagé des travaux de modernisation assez lourds. Ils évoquent la vente problématique d'une maison appartenant à Mamie et à ses sœurs, les soucis de Ghislaine. L'autre l'écoute intensément. Et il pose alors la question – mais est-ce une question ? Plutôt une observation qui effleure le sujet – non d'un complot mais d'envies, de jalousies, voire de l'agressivité chez certains que peut provoquer une famille comme les Védrines, aisée, ancienne, respectée.

Lorsqu'ils se quittent, Charles-Henri a-t-il le sentiment d'avoir gagné un ami ? Un soutien ? Dans le train qui le ramène à Bordeaux, il réfléchit à ses paroles troublantes.

Dans l'histoire, dans les racines profondes de tout protestant repose intact, prêt à réagir, le sentiment de devoir faire front, fruit de toutes les persécutions endurées, toutes les guerres menées, toutes les batailles perdues et gagnées. Il y a encore une vingtaine d'années, Charles-Henri a dû se battre pour épouser la femme qu'il aimait. Et puis, il y a autre chose,

de plus subtil. Son père et lui ensuite aiment à dire qu'ils sont des terriens, que ce qu'ils ont de plus cher au cœur ce sont les champs, les bois, les pierres de Martel, les paysages vallonnés et doux aperçus depuis les fenêtres, les odeurs d'humus et de foin que l'on respire au petit matin. Et pour cela aussi, ils combattraient sans fin comme leurs ancêtres. Ils ont toujours eu le sentiment d'appartenir à une minorité discrète et fière : des aristocrates terriens protestants. Les Védrines, c'est une famille, un clan peut-être ? On ne le penserait jamais lorsque nous sommes à Bordeaux. Mais à Martel, oui. Ce que moi, sa femme, j'appellerais « le syndrome de la citadelle assiégée », mon mari le ressent parfois. Et il suffit qu'un inconnu le réveille avec suffisamment d'habileté pour qu'il reprenne vie. Vu sous cet angle, Tilly se révèle efficace.

Il demeure encore à ce moment-là, un homme énigmatique, mais ce mystère même représente une forme trouble de séduction que Charles-Henri ne mesure pas. Il soigne les corps, aide à donner la vie mais ne s'interroge pas suffisamment sur les âmes et la psychologie familiales. Il n'en a pas le temps, ce n'est ni son travail, ni sa forme de pensée.

De retour à la maison, le soir même, Charles-Henri me raconte sa rencontre en insistant sur le charisme et l'intelligence de ce personnage fin et actif. Il évoque son sentiment que notre famille est en butte à une attaque mal définie à laquelle elle doit faire face. Mais, grâce à lui, nous ne sommes plus seuls dans l'adversité.

Puis Charles-Henri lance un autre sujet, abordé semble-t-il au cours de ce premier entretien : nos placements financiers. Il me suggère de vérifier ce que fait mon conseiller ; les informations détenues par Tilly laissent à penser que l'on pourrait valoriser infiniment mieux notre capital. Je gère, il est vrai, en « bon père de famille » : assurances vie et bons du Trésor pour l'essentiel. Et là, je m'étonne que la conversation qui devait être consacrée à la meilleure manière de défendre les intérêts de la famille Védrines ait bifurqué sur la gestion de notre argent, du mien en particulier. Mais Charles-Henri pense à autre chose : que valent nos conseillers ?

« Tu as toujours confiance en eux ? me demande-t-il. Tu n'as jamais aucun doute ? »

Je me souviens de cette soirée. Nous sommes dans notre chambre. Je l'ai meublée pour qu'elle soit la plus douillette possible, j'ai acheté deux lampes de chevet qui diffusent une lumière suffisamment tamisée pour lire

au lit et en même temps assez douce pour créer une ambiance sereine de repos. J'aime ce que j'ai fait de notre chambre, elle est l'image de la vie paisible. Or, à ce moment précis, j'ai l'impression fugitive que Charles-Henri ouvre une fenêtre sur le chaos. Ça ne dure que l'espace d'un éclair, mais le malaise va demeurer au plus profond de ma mémoire. Maintenant, plus de dix ans après, je le retrouve intact en écrivant ces lignes.

Devant la suggestion de Tilly, je réagis comme tout un chacun : avant de prendre la moindre décision, ne devrions-nous pas nous renseigner sur lui ? Mon mari a des relations politiques à Bordeaux, il serait facile de leur passer un coup de téléphone. Nous pourrions certainement avoir quelques informations par les Renseignements généraux. Mais Charles-Henri ne m'entend pas. Il ne s'oppose pas à moi, il n'exige pas que j'agisse dans un sens ou dans un autre. Il dit simplement que, oui, nous pourrions nous renseigner si cela me rassure, ou me fait plaisir, mais laisse la question en suspens. Peut-être simplement parce qu'il est tard, qu'il est fatigué et que demain une lourde journée l'attend à la première heure. Peut-être aussi est-il convaincu que j'ai déjà décidé d'obtempérer. Je ne sais pas. Il ne sera plus jamais question de prendre des renseignements sur Tilly. J'aurais pu le faire moi-même et j'ai laissé filer. Peut-être parce que je voulais que ce soit lui qui s'en charge. Dans la mesure où il avait rencontré l'instigateur de cette démarche, c'était son choix et non le mien.

La vie a continué : les enfants, mon association, mes diverses activités, Charles-Henri, sa clientèle, les réunions du syndicat des médecins, les amis…

Et quinze jours plus tard, Charles-Henri rencontrait de nouveau Thierry Tilly, dans les mêmes conditions à Paris. Cette fois, on oublia le problème de Mamie pour se concentrer sur mes placements. Apparemment, les services d'informations du nouvel ami de mon mari avaient bien fonctionné : mes placements n'étaient pas sûrs, mon conseiller – qui s'en occupait depuis des années dans la banque de mes parents – n'était peut-être pas aussi compétent que je le croyais. Rien n'était dit aussi clairement, tout était sous-entendu…

Le soir même, Charles-Henri dînait chez sa sœur à Fontenay-sous-Bois. Bien entendu, toute la conversation tourna autour du rendez-vous de l'après-midi. Ghislaine enfonça le clou, n'hésita pas à raconter le rôle de Thierry pendant les deux ans écoulés. Alors que la Femme Sec fonctionnait

vraiment mal, Thierry était intervenu et l'avait aidée. De façon cocasse, expliqua Ghislaine : il avait une société de nettoyage, et c'est comme ça, appuyé par maître Vincent David, qu'il était entré dans la vie de Ghislaine. Pendant l'été, sa société avait tout remis à neuf, un vrai coup de jeune pour la Femme Sec. Puis comme il s'y connaissait très bien en informatique, il lui avait permis de renouveler et d'installer tout le parc d'ordinateurs à des prix défiant toute concurrence. Depuis, il faut bien le dire, tout allait mieux à l'école. Tellement mieux qu'elle l'avait engagé, il était son adjoint. Elle pouvait lui confier n'importe quel dossier à débrouiller, il s'en sortait. C'est bien simple, il était devenu in-dis-pen-sable !

Charles-Henri n'entend que ce qu'il peut entendre. Il ne s'étonne donc pas qu'un agent des services secrets – ancien ou pas, chargé de missions à l'Onu, à la tête de plusieurs sociétés – accepte de se mettre sous les ordres de sa sœur ! Et de lui consacrer une partie importante de ses journées ! Mais ce n'est qu'un dépannage temporaire au milieu de ses multiples responsabilités !

« En plus, dit-elle, Thierry est tellement intelligent, il a une telle intuition, une telle écoute ! Je le connais depuis dix ans. » Elle n'a pas peur de lui demander conseil pour tout. Ils se parlent chaque jour, et déjeunent ensemble plusieurs fois par semaine. Elle lui a parlé de la famille, bien entendu, de son histoire, lui a décrit ses frères, sa sœur, décédée depuis d'une tumeur au cerveau, et surtout de Charles-Henri, sa réussite professionnelle et sa femme si « précieuse »… Elle lui a même raconté comment Charles-Henri et moi nous sommes rencontrés, le séjour à Tunis, le décès de son ami associé, la maison de Caudéran, et l'appartement du Pyla. Elle lui a parlé de ma propre famille, de mon grand-père industriel… Elle l'a invité en Lot-et-Garonne, présenté à Philippe et à Mamie, qui l'ont tout de suite apprécié. Leur proximité pourrait faire croire à une banale liaison, il n'en est rien. Il lui a présenté sa femme Jessica, ravissante et très élégante, et la fille de celle-ci, Natacha.

D'après Ghislaine, il n'apporte que des solutions, et surtout une confiance extraordinaire s'est installée entre eux. « Tu verras, dit-elle, si tu lui fais confiance, il te le rend au centuple ! Fais les neuf premiers pas, il fera le dixième. » Charles-Henri est déjà convaincu. Il se flatte de bien connaître les gens, de pouvoir appréhender les situations – il lui faut ce talent pour être un bon accoucheur –, et là, il sent qu'un courant positif passe entre eux.

Comme l'exige l'exercice de son métier et le montre son caractère, il est prudent et pragmatique. Malgré cela, il donne progressivement toute sa confiance et ne perçoit pas l'asymétrie de la relation grâce au talent de caméléon de Thierry Tilly.

Le lendemain, de retour à Bordeaux, il m'entreprend immédiatement sur nos placements. Cette fois, c'est le Charles-Henri enthousiaste, spontané et un peu naïf qui rentre de Paris. Il essaie de me persuader qu'il faut abandonner notre gestionnaire de patrimoine. Seuls Tilly et sa société Presswell peuvent protéger efficacement nos avoirs.

Il est convaincant, semble n'avoir aucun doute. Moi, je reste sceptique, j'essaie de l'amener à réfléchir. Je lui dis qu'il faut prendre des renseignements sur cette personne et sa société. Il ne m'entend toujours pas, et aujourd'hui encore, il a du mal à se souvenir de mes mises en garde.

Le ton monte un peu entre nous, mais discrètement, nous n'avons pas l'habitude de nous affronter violemment. Par contre, il règne une certaine nervosité rampante, et commence à naître une angoisse du lendemain que nos enfants perçoivent plus ou moins, sans rien manifester.

Lors des week-ends à Martel, la famille Védrines s'en mêle, chacun à sa manière, convaincu et persuasif, sans entendre ni écouter ce que disent les autres.

Le portrait idyllique de Thierry Tilly que brossent en permanence Ghislaine et François son fils, renforce Mamie, Charles-Henri, Philippe et Brigitte, sa compagne, dans leurs certitudes. J'essaie d'apporter des nuances que personne n'entend ou ne veut entendre… Je me sens isolée face à une fratrie soudée qui sans m'exclure ne m'intègre pas totalement. Mamie s'est laissé totalement « enfumer » par Tilly. Elle a perdu tout sens critique, pis, elle l'a adoubé, lui laissant sa place de chef de famille. Le piège s'est refermé… !

Les échanges quotidiens entre le « fantôme » de Tilly et Ghislaine régissent désormais notre vie de tous les jours. J'essaie de garder du recul face aux envolées romanesques et quelque peu paranoïaques de ma belle-sœur, qui deviennent contagieuses. Cependant, coupée de tous mes amis et de ma famille proche, je finis par lâcher prise afin de ne pas rendre la situation encore plus difficile.

Devant une attitude aussi radicale et aussi nouvelle pour nous, je craque. Et je cède sur tout, sans même demander, ne serait-ce que ça, à ma banque ce qu'il en est de cette société Presswell à qui je signe des chèques d'un montant assez élevé. J'appose mon paraphe, la mort dans l'âme, avec le sentiment de faire une énorme bêtise. Mais avec cet argument déterminant : l'affection de ma famille n'a pas de prix. Désormais, il existe deux mondes : l'extérieur et nous, retranchés, solidaires. Tilly disait : « Nous sommes tous dans le même bateau et j'en suis le capitaine. »

J'ai donc remis mon argent à un parfait inconnu. En vérité, je l'avais déjà rencontré deux fois mais je l'ignorais. En mai, avant le premier rendez-vous de mon mari avec lui, je m'étais rendue pour trois jours à Paris avec Diane, ma fille, qui avait quinze ans à l'époque. Nous logions chez Ghislaine, à Fontenay-sous-bois, une grande maison au milieu de la verdure. A l'heure du déjeuner, son fils François était arrivé avec un homme nettement plus âgé que lui, à l'allure un peu déjantée en baskets et short informe, un sweat-shirt délavé. Pas très grand, mince, un peu voûté, des cheveux blonds filasse, l'air de rien. Ma belle-sœur ne me le présenta pas. Elle me jeta brièvement qu'il était professeur de BTS et aidait son fils, qui à l'époque préparait ce diplôme à la Femme Sec. L'individu me serra la main. Une poignée de main molle. Il me fit aussitôt un effet détestable, et je me demandai même comment ma belle-sœur pouvait laisser traîner François avec un individu pareil. C'était Tilly. Quand je me remémore cette rencontre, je ne sais toujours pas pourquoi Ghislaine n'a pas prononcé son nom. Je ne le lui ai jamais demandé mais je suis convaincue qu'il le lui avait ordonné pour des raisons qui n'appartenaient qu'à lui.

J'ai coutume de dire que Thierry Tilly a eu de la chance dans notre histoire. C'est le cas ici. Quand Tilly est venu nous voir à Bordeaux pour empocher nos premiers chèques, si j'avais pu faire le rapprochement avec l'individu rencontré à Fontenay-sous-Bois, jamais rien ne serait arrivé.

De même, au mois de juillet suivant, alors que le festival « Musique en Guyenne » battait son plein, Ghislaine était passée à Martel accompagnée d'un couple assez élégant. Lui, blond et mince à petites lunettes, un genre banal, passe-partout, et elle une grande brune d'allure sportive. Sans me les présenter, elle leur avait fait visiter Martel de fond en comble, pièce par pièce, y prenant manifestement plaisir. La maison était pleine d'amis et de

cousins, j'étais débordée. Je n'y ai pas prêté attention, je n'ai pas non plus reconnu le professeur de BTS croisé à Fontenay.

Lorsqu'il arrive à Bordeaux, chez nous, pour récupérer nos chèques, ce n'est pas la même personne : un homme d'affaires fringant, l'air sportif, en pleine forme. Petites lunettes, cheveux bien coiffés d'une raie sur le côté, il a tout du gendre idéal qui s'exprime bien et affiche, outre de la prestance, une confiance en lui impressionnante. Sa poignée de main du genre à vous broyer les phalanges me déplaît comme sa manifestation d'une volonté de pouvoir. Et cette nouvelle version du personnage ne me convainc pas plus que les premières.

A priori, il procède d'une manière qui devrait étouffer mes craintes : tout est enregistré au centre des impôts, il signe une reconnaissance de réception des chèques à l'ordre de la société Presswell. Je reste inquiète et je le lui dis : « Jusqu'à présent, j'ai confié mon argent à des organismes ayant pignon sur rue, alors que là, je ne sais rien de votre société. S'il vous arrive quelque chose, je ne saurai même pas où m'adresser pour savoir où est mon argent et éventuellement le récupérer ! J'aimerais plus de détails, pour avoir confiance. » Il redresse la tête avec un mouvement offensé, prend un air furieux et blessé. Il laisse passer un silence presque théâtral, un regard glacial fixé sur moi, et rétorque d'un ton cassant : « Ecoutez, Christine, on ne parle pas de confiance avec moi. Vous avez confiance ou pas. Tous les gens avec qui je collabore ne se posent pas de questions, ils me croient ! Je n'accepte pas que l'on me mette en doute, c'est une question de qualité de travail ! » Charles-Henri, déjà anesthésié, ne réagit pas, et moi je bats en retraite. Bêtement.

Etrangement, alors que nous avons fait la connaissance de Thierry Tilly et qu'il a commencé à s'immiscer dans notre famille, nous avons connu une série noire. Je garde la conviction qu'il ne s'agit que d'une coïncidence. Mais à l'époque, ce sont des éléments concrets qui crédibilisent et alimentent les mensonges de Tilly à propos du complot dont la famille ferait l'objet. Cela débute par une série de vols de voitures. Nous avons chacun une auto, on nous les vole à plusieurs reprises. Puis, ma voiture, sortant de la révision, prend feu au péage de Marmande alors que Charles-Henri est au volant en route pour Monflanquin. L'été suivant, deux vaches crèvent à la ferme, événement exceptionnel. Le vétérinaire explique

qu'elles auraient avalé du fil de fer barbelé – lui-même s'en montre surpris. Et puis on nous vole une remorque agricole et des semences sous un hangar. Je fais une déclaration à la gendarmerie. Et, réconfort dans cette série noire, la remorque réapparaît huit jours après comme Tilly nous l'avait annoncé, et mon compte d'exploitante agricole est crédité du remboursement des semences volées, en dehors de toute intervention de notre part. Charles-Henri qui, depuis le début de l'année, s'entretient très souvent par téléphone avec Thierry, lui raconte nos déboires. Celui-ci a des explications de plus en plus précises sur le fait que la famille Védrines est visée. Non, il ne peut pas encore dire exactement qui est derrière cette machination. Il commence à évoquer les francs-maçons – « On sait qu'ils sont nombreux dans le Sud-Ouest » –, mais pas seulement, ses services y travaillent. (Nous avons appris depuis que Tilly avait été exclu de la maçonnerie pour malversations.) Le remboursement du vol des semences ? Il est intervenu, c'étaient vraiment trop de difficultés à la fois !

De plus, lorsque toute notre propriété est menacée, à la même époque, d'un projet de lac artificiel destiné à l'irrigation qui recouvrirait les deux tiers de nos terres, il nous dit contrôler la situation et nous rassure : le projet n'aboutira pas. En effet, quelques mois plus tard, l'idée – vivement combattue dans la région – est abandonnée.

Devant ces incidents successifs, certains accuseraient les astres. Les Védrines y voient une machination ourdie à leur encontre et dont l'origine est expliquée par Thierry Tilly. Cela peut paraître dérisoire et stupide. Mais le hasard, lorsqu'il fait le jeu de la malfaisance, devient un outil puissant. Et si quelqu'un en qui vous avez placé votre confiance, non seulement ne vous détrompe pas mais au contraire confirme vos inquiétudes, ce qui n'était qu'une idée en l'air devient une certitude. Une certitude qui rend également les crédules, en l'occurrence nous, extrêmement méfiants vis-à-vis de tout étranger. Et tout ce qui n'est pas la famille proche devient suspect. Ainsi, en ce qui me concerne, tous ceux qui m'entourent ont besoin de réassurance afin d'être certains que je ne suis pas passée dans « le clan des ennemis ».

J'aime mon mari. Et mon mari est un Védrines. A l'époque, cela me suffit pour qu'assez vite je sois prête à tout accepter afin qu'il continue à m'aimer et que sa famille me garde en son sein. Je lui dis à quel point l'attitude de celle-ci m'inquiète. Je suis angoissée, mais dès que j'exprime cette angoisse, je dérange. Bientôt Tilly dit à Charles-Henri que je suis

dépressive, qu'il faut me prescrire du Tranxène, que cela ramènera ma sérénité. Avec un tel traitement, mes réactions sont atténuées et je suis bientôt marginalisée. Je me suis toujours interrogée sur ce qui, au plus profond de moi, a créé ce désir éperdu d'être aimée et acceptée. Cette faiblesse qui m'amenait invariablement à céder face à une démarche ou une décision que m'imposaient mes proches, même si elle était contraire à mes intérêts les plus vitaux. Je pouvais batailler longtemps mais cela s'achevait souvent par une acceptation de ma part.

5

Lorsqu'on me demande de décrire mon enfance, trois mots me viennent immédiatement à l'esprit : heureuse, aimante, solitaire.

Mes parents se sont connus en Lot-et-Garonne pendant la guerre. Mon père, démobilisé après 1940, avait repris son métier d'inspecteur d'assurances et l'exerçait dans cette région. Ma mère était repliée dans la propriété de ses parents avec ma sœur Françoise. Lorsque mes parents se sont mariés, mon père avait quarante ans, et un éclat d'obus l'avait rendu sourd d'une oreille. C'était un bel homme blond aux yeux gris-bleu dont l'allure et l'humour très british rappelaient sa mère anglaise. Il était réservé, peut-être à cause de sa demi-surdité, mais aussi par tempérament. Peu bavard, peu enclin aux mondanités, il lisait beaucoup et préférait à tout rester en famille. Au contraire, ma mère était très gaie, vive, aimant la vie sociale et très chaleureuse. Ils formaient un ménage uni et complice.

Mon grand-père paternel était administrateur colonial en Afrique. Il est mort très jeune, probablement du paludisme, à quarante ans à peine. Mon père avait donc été orphelin très tôt et s'était construit tout seul. Solitaire peut-être, très attaché à sa famille et à l'histoire de celle-ci. Il m'en parlait souvent, entre autres de mon ancêtre guillotiné sous la Révolution et enterré dans une fosse commune au cimetière du Picpus.

Il avait les convictions d'un homme de droite mais savait s'adapter à son époque. Il restait ouvert aux autres, comme il l'a montré dans son métier d'inspecteur d'assurances au sein duquel il avait acquis une réputation d'homme intègre et très humain.

Ma sœur avait seize ans quand je suis née. Notre différence d'âge ne nous a jamais éloignées l'une de l'autre, mais, de fait, j'ai grandi comme une fille unique. Ne pas appartenir à une famille plus nombreuse m'a toujours manqué. Toute petite, je guettais Françoise quand elle rentrait du

bureau. J'adorais la voir se préparer pour sortir le soir avec des amis. Je la trouvais ravissante et je l'admirais beaucoup. Quand elle a tout naturellement pris son indépendance et quitté la maison pour s'installer en collocation avec une cousine, son départ a créé un grand vide. Première sensation d'abandon ? J'avais sept ans.

Mes grands-parents maternels habitaient Bordeaux, dans la même rue que nous. Mon grand-père était cogérant d'une société familiale et régionale créée en 1783 dans le secteur de la métallurgie. L'appartement où mes parents s'étaient installés se situait au-dessus des bureaux de l'entreprise.

Pour son travail d'inspecteur d'assurances, mon père voyageait dans toute la région du Sud-Ouest, du lundi au vendredi. Est-ce parce qu'il évoquait parfois les accidents ou les drames pour lesquels il intervenait ? Est-ce parce qu'il se déplaçait toujours en voiture ? Restée seule avec ma mère, je tremblais à l'idée qu'il puisse avoir un accident. Un nuage d'anxiété flottait secrètement en moi pendant la semaine. Son retour ramenait le bonheur. Dès que j'ai été assez grande, mes parents sortaient avec moi le week-end. Ils étaient fous de cinéma et m'ont emmenée très tôt voir *Ben-Hur* ou *Michel Strogoff*. Je ne devais pas avoir plus de huit ou neuf ans. Je me souviens encore : sur les rideaux groseille de ma chambre d'enfant, tel un écran, se ruaient les chars des Romains, galopaient les Mongols à la poursuite de Strogoff, et j'appelais ma mère ! Ces cauchemars m'ont poursuivie longtemps.

Je devais être une petite fille hypersensible : toute l'année de CE2, Mademoiselle Charlotte, ma maîtresse, m'a terrorisée. J'imagine qu'elle se montrait particulièrement sévère. J'en étais si malheureuse que j'en rêvais la nuit, et chaque matin, j'allais à l'école comme à un supplice. Ma mère a envisagé de m'inscrire ailleurs. J'ai refusé, je voulais affronter et surmonter ma hantise. En juin, je n'avais plus peur (enfin presque plus peur) de Mademoiselle Charlotte mais j'avais passé une année d'enfer.

Mon grand-père venait nous voir presque tous les jours en allant à son bureau. Un matin, il fut terrassé par un AVC. Les employés ne sachant que faire le transportèrent chez nous. Il y resta plus de six mois, paralysé. Ma grand-mère venait le voir régulièrement. Maman s'occupa énormément de son père pendant tout ce temps et je me sentais délaissée, ne comprenant absolument pas pourquoi mon grand-père ne retournait pas chez lui avec

Bonne-maman. Finalement, il réintégra son appartement où il mourut peu de temps après.

Même solitaire, je ne voulais pas quitter la maison. Je refusais de m'inscrire aux Jeannettes. L'idée d'aller aux camps d'été et de Pâques, et de quitter ma mère, m'effarouchait. Je préférais passer mes journées à la maison, près d'elle ou seule dans ma chambre à lire. Je dévorais le *Club des Cinq*, la collection *Signe de Piste*, puis en grandissant les romans anglais… Nous aimions lire : mon père préférait les ouvrages historiques ayant trait à la guerre, les biographies d'hommes politiques ou de personnalités qu'il admirait : les rois de France, Churchill, de Gaulle… Il lisait régulièrement *Le Figaro* et *Sud-Ouest* et faisait les mots croisés après avoir étudié les pages littéraires et décidé quels livres acheter pour lui, ma mère et moi. Elle dévorait les romans et les biographies, plutôt de femmes, d'ailleurs. La cellule familiale formait un cocon douillet, où je pouvais trouver tout ce dont j'avais besoin : amour, intelligence, culture. Pourquoi en serais-je sortie ?

Evidemment en grandissant, j'ai changé… D'abord, à treize ans, j'ai rencontré Marie-Hélène. Les contraires s'attirent. Elle a déboulé dans mon collège en début d'année, sans connaître personne : sa famille arrivait d'Algérie où ils possédaient des vignes. Entre elle et moi, le courant passa tout de suite : une châtaine, une brune, une timide, une audacieuse, une secrète, une extravertie, une qui parlait doucement, une qui parlait très fort, une qui souriait, une qui riait… Nous étions faites pour nous entendre. Cinquante ans après, elle est toujours ma meilleure amie, elle fait partie des gens qui m'ont sauvé la vie.

Avec Marie-Hélène, ma vie s'est transformée : je passais mon temps chez elle ou elle chez moi. Ses parents, toute sa famille nombreuse, une vraie tribu, étaient, comme Marie-Hélène, follement généreux, bruyants et drôles. Son amitié m'a dépaysée et transformée. Avec elle, je suis sortie de ma gangue de petite fille timide pour devenir une adolescente qui faisait partie de l'équipe de volley-ball du collège, aimait le rock, la mode, et les interminables conversations sur tout et rien à la fois, mais surtout les garçons, je crois. Des conversations de filles, quoi ! J'ai aussi découvert qu'elle avait un petit frère trisomique. Jusque-là j'ignorais le handicap. Marie-Hélène et sa famille ont fait mon admiration en m'apprenant à accepter le handicap avec amour.

Depuis toujours, nous allions en vacances d'été d'abord à Guérande chez une tante puis chez mes grands-parents qui possédaient une propriété à Laugnac près d'Agen. C'était une jolie propriété XVIII^e traversée par une allée de tilleuls plus que centenaires dont le parfum m'est toujours resté. Enfant, je courais partout avec mes cousins. Nous faisions des cabanes, nous nous baignions dans la rivière, nous suivions la moisson du blé et les récoltes des prunes, puis, à la fin de l'été, la cueillette du chasselas. Maman n'imaginait pas que l'on puisse rester inactif. Après avoir été simple spectatrice, une fois adolescente, je suis devenue « ouvrière agricole saisonnière » : j'ai encore dans les narines les odeurs des prunes que l'on cueillait. Ensuite on les rangeait sur des claies, elles cuisaient doucement, nous les retournions une à une. Puis une fois cuites et froides, nous les emballions, allions les vendre dans les marchés de la région. Ça m'amusait follement, je jouais un peu à la marchande de pruneaux mais prenais cela très au sérieux. Venait ensuite la récolte du chasselas qu'il fallait ciseler délicatement, déposer dans du papier spécial. Je garde le souvenir de mes doigts poisseux du jus des raisins et de leur goût sucré… Plus tard, je me suis même occupée d'un troupeau de moutons ! Lorsque Charles-Henri a hérité de Martel, une propriété un peu semblable, tout m'était familier. Et j'ai pris en charge l'exploitation agricole sans hésiter.

A partir de quinze ou seize ans, je sortais dans les boums, dansais sur Procol Harum et les Shadows, flirtais en écoutant Françoise Hardy, portais des chemisiers Cacharel et des ballerines avec des minijupes ou des jeans : difficile de trouver plus normales, plus choyées, plus épargnées que mes copines et moi. Les vrais problèmes tenaient à quelle robe on porterait pour la soirée du samedi suivant, quel garçon m'avait ou pas remarquée et est-ce qu'il téléphonerait pour aller au cinéma ? Quand les vacances à Guérande ont cessé, ma tante étant décédée, nous avons loué une maison à Pontaillac et je faisais du bateau. Puis je poursuivais mon été en séjour linguistique. Une année, je suis allée en Irlande pour un échange avec une fille de mon âge. C'était un temps d'insouciance heureuse, l'époque où j'ai entendu dire qu'un éditorialiste du *Monde*, Pierre Viansson-Ponté, avait écrit : « La France s'ennuie. » Moi, je ne m'ennuyais pas une minute !

Bonne élève, j'ai passé mon bac de terminale avec mention assez bien. En philosophie, j'ai choisi la dissertation : « Amour et passion ». Quoi de plus intéressant pour une fille de dix-huit ans ? Impossible de me rappeler ma note. Ma plume a couru sur le papier, et j'avais suffisamment potassé le sujet pour disposer de citations bien placées !

Je me souviens des événements de Mai 68, à la télévision, et des manifestations à Bordeaux. Notre collège a fermé ses portes et nous avons refait le monde à notre façon, c'est-à-dire très sage. A la maison on parlait peu de ça ! A mon avis, les étudiants se mêlaient de ce qui n'était pas leurs affaires !… J'ai toujours été une enfant docile. Ma mère disait : « Tu grognes, tempêtes, mais tu obéis toujours ! » Du reste, il n'y avait jamais de réels conflits à la maison, il m'a manqué des frères et sœurs assez proches pour me disputer ! Je crois bien que je n'ai jamais appris à gérer les dissensions : je préfère les éviter. Ce qui peut paraître paradoxal de la part d'une personne soupe au lait, mais c'est ainsi, mon opposition n'a jamais été que de façade. Alors que je voulais faire mon droit et entrer à l'Ecole nationale de la magistrature, papa a décidé fac de lettres et mariage ! J'ai donc suivi une licence de lettres et d'anglais. La surprise, c'est qu'à la fac de lettres, les suites de Mai 68 étaient encore vivaces et je me suis sentie au début complètement déphasée, puis la vie reprit son cours…

A dix-huit ans, juste avant de démarrer la fac, je suis partie pour Bristol comme jeune fille au pair pendant un été. Je m'occupais de deux jeunes enfants tout en suivant des cours d'anglais. Nous avons sympathisé au point que, plus tard, toute la famille est venue à mon mariage. Puis, à mon retour, j'ai commencé ma licence, et au début de l'année suivante, j'ai rencontré Charles-Henri.

DEUXIÈME PARTIE
La capture

6

Le premier vrai coup que va porter Tilly à notre famille, c'est en novembre 2000, lorsqu'il organise le scénario rocambolesque de Bordeneuve, du nom de la résidence secondaire de Ghislaine et Jean Marchand. L'histoire mettra en scène Ghislaine, Jean, son mari, Mamie, Philippe et Charles-Henri. Par un bel après-midi d'automne, alors qu'il est à son cabinet, Charles-Henri reçoit un coup de téléphone de Ghislaine :

« Je suis très inquiète. Jean est en pleine dépression et risque de décompenser ! Il est à Bordeneuve. Maman et Philippe sont heureusement auprès de lui. Ils font tout pour l'empêcher de sortir et de commettre une bêtise ! Il faut absolument qu'il se soigne et soit hospitalisé.

— Pourquoi, c'est si grave que ça ? Tu en es sûre ?

— Oui, il faut absolument trouver un psychiatre. »

A peine a-t-il reposé le combiné que Charles-Henri reçoit un nouvel appel : c'est Tilly !

« Charles-Henri, c'est grave, c'est très important, insiste-t-il. Il faut que vous trouviez un psychiatre ! Ghislaine a besoin de vous. Elle a peur que Jean ne commette une bêtise ! Nous comptons sur vous ! »

Extrêmement inquiet, Charles-Henri appelle l'un de ses amis psychiatres qui accepte de venir sur-le-champ à Bordeneuve. Lui-même quitte son cabinet pour rejoindre son confrère. Mais Jean va très mal tolérer qu'on l'ait retenu contre son gré, tout comme cette intrusion de sa belle-mère et de ses beaux frères, Charles-Henri et Philippe. Isolé dans sa chambre, il refusera leur aide. Ce jour-là Tilly aura malheureusement trouvé le moyen d'opérer les premières dissensions entre les beaux-frères. Il aura également réussi à mettre le branle-bas dans la famille, franchissant un premier pas déterminant dans la captation de mon mari et de Philippe.

Un peu plus tard, un cousin dont la fille suivait les cours de la Femme Sec me téléphone. Il s'inquiète : il semblerait que l'école traverse des problèmes financiers, le personnel serait menacé de licenciement et il n'y aurait plus de chauffage. N'étant au courant de rien, je ne peux le rassurer. Le soir même, j'en parle à Charles-Henri. Il m'apprend qu'avec Mamie ils ont fait des chèques assez importants à Ghislaine pour l'aider. Mais ils sont l'un et l'autre persuadés qu'il ne s'agit que d'un coup de pouce passager…

C'est aussi à cette époque que Thierry Tilly nous amène à créer deux sociétés civiles immobilières avec nos enfants. Il fait de même avec Philippe, sa compagne Brigitte, Mamie et Ghislaine. Guillaume, notre aîné, achève Sup de Co à Marseille où il mène la vie étudiante studieuse, riche et insouciante d'un garçon de vingt-deux ans. Au mois d'août précédent, Guillaume a déjà croisé Tilly, lors d'un dîner chez Ghislaine et Jean Marchand, à Bordeneuve. Il en est d'ailleurs revenu impressionné par la précision de ses connaissances dans le domaine des cartes à puces, une activité que Guillaume connaît bien pour avoir travaillé chez Gemplus, un spécialiste du secteur. Pour lui, cette rencontre devait être sans lendemain. Mais lorsque Charles-Henri lui téléphone et lui demande de venir passer le week-end à Bordeaux pour parler de « choses importantes dont il ne peut rien dire au téléphone », Guillaume accourt. En fait, il s'agit de signer les avis de constitution des SCI avec ses frère et sœur Amaury et Diane. Ces créations seront enregistrées à la recette des impôts de Villeneuve-sur-Lot, sur instructions de Tilly qui sait que cette démarche officielle va nous rassurer et nous ôter toute méfiance.

L'engrenage infernal est en place et nous y entraînons nos enfants.

Un autre souci m'absorbe plus sérieusement : à dix-neuf ans, Amaury est censé suivre une seconde année d'école de commerce. Cela ne l'intéresse absolument pas. Il sèche les cours, traîne avec des copains dont je crains l'influence et fume de l'herbe. Nous discutons sans fin, nos relations se détériorent, nous n'arrivons pas à trouver les bons mots pour communiquer. J'en parle à Guillaume. J'ai tendance à voir dans mon fils aîné le second chef de famille. Il est plus disponible que son père et m'aide parfois dans mes décisions. Il prend son frère entre quatre yeux pour essayer de l'aider, sans aucun résultat. Charles-Henri et moi ne savons plus à quel saint nous vouer. Nous nous tournons vers des professionnels sans rencontrer une aide véritable. Ghislaine, la marraine d'Amaury, veut l'aider

et me transmet la solution toute prête de son mentor : il faut couper Amaury de son groupe d'amis, de son environnement, et l'envoyer à Londres. Le bons sens nous fait tout de suite adhérer à cette solution. L'OISE organise des séjours linguistiques d'excellente réputation. D'ailleurs, Tilly l'a déjà inscrit ! Pourquoi n'ai-je pas pris la chose en main alors que je connais l'OISE qui a des bureaux à Bordeaux et grâce à qui des enfants d'amis sont déjà partis en séjours linguistiques en Europe ? Là, tout est réglé avant même que je ne sois au courant. Amaury se retrouve donc à Oxford, et nous envoyons de l'argent à Tilly pour qu'il le lui donne.

C'est ainsi que Tilly s'empare d'Amaury et commence à gérer son quotidien dans les moindres détails. Peu à peu, il parvient à établir une réelle relation de confiance avec lui. Amaury a enfin trouvé un interlocuteur qui parle avec ses mots… Un véritable ami…

Amaury séjourne donc dans une famille et suit des cours. C'est l'immersion totale. Or, lorsque je demande le téléphone de mon fils et son adresse, je ne l'obtiens pas. Quand je pose la question, tout le monde me dit avec un aplomb de commissaire que, pour des raisons de sécurité mais aussi pour le bien d'Amaury, il vaut mieux qu'il reste isolé. On ne me donne pas de détails mais on invoque ce péril diffus qui plane sur nous avec une telle fermeté que je finis par y croire. Puis lorsque je me retrouve seule, la logique, la raison me reviennent avec une foule de questions : si nous sommes menacés, pourquoi rien n'est fait ici pour nous défendre ? Lorsqu'un citoyen est attaqué, il peut faire appel à la police, à un avocat… Là, rien de tel. Chaque fois que j'aborde le sujet, Charles-Henri n'a qu'un mot à la bouche : le secret. La chose est trop lourde, trop grave pour que nous en parlions à tort et à travers. Nous ne savons pas encore qui est impliqué. Il y aurait des risques à recourir à l'arsenal classique que j'évoque. Ghislaine insiste : est-ce que je ne vois pas que depuis deux ans les événements se succèdent, tous à notre détriment ? Tilly lui en a parlé longuement. Pour Thierry, la conduite d'Amaury est l'illustration parfaite de ce qui nous guette : s'il n'avait pas été envoyé en Grande-Bretagne, on lui aurait un jour ou l'autre fait prendre des drogues dures. Grâce à lui, l'opération menée contre Amaury et donc contre la famille a pu être déjouée. Mais nous devons rester aux aguets. Quelle mère n'a pas vu dans les fournisseurs en herbe et autres substances pour ses enfants, un ennemi ? Je dois être prudente, c'est ce qui ressort des propos familiaux.

Pour l'extérieur tout semble normal, nous donnons le change, Charles-Henri continue de travailler énormément, je poursuis mes activités, mais en vérité nous ne sommes déjà plus les mêmes.

Mon mari semble capable de mener une vie normale sous cette menace, moi pas. J'ai peur pour les miens, je me crois observée. Plutôt que de sortir, je préfère rester chez moi. Lorsque mes amies me téléphonent, j'abrège. Et puis, je me raisonne et je réagis. Il reste ma fille à la maison et je ne veux pas qu'elle souffre de cette situation. Elle suit une première S à l'Assomption où je suis toujours déléguée des parents d'élèves. Je m'occupe aussi d'un rallye où elle est inscrite. Un jour, on me propose de succéder à la présidente de Bordeaux Accueille. Je m'apprête à accepter quand je reçois un appel de Thierry Tilly. Il me démontre qu'il y a actuellement trop d'insécurité autour de ma famille pour que je me mette ainsi en avant. Après discussion avec Charles-Henri, je décline donc l'offre. J'ai l'impression que chaque fois que j'échappe au poids de cette menace, elle me rattrape. Je renonce donc à la présidence de Bordeaux Accueille, à l'étonnement de mes amies. Ma vie, cette année-là, se déroule ainsi, avec les hauts et les bas que je garde pour moi.

Cette menace qu'on ne cesse de brandir devant moi m'affecte cependant moins que la certitude que mon mari, sa mère, sa sœur et Philippe trament avec Tilly des projets dont je me sens écartée et dont je ne vois que l'aboutissement. Aucune décision n'est prise en accord avec moi. De tout ce qui peut concerner notre sécurité, celle de nos enfants ou nos biens. Il n'y a quasiment plus de vraies discussions entre Charles-Henri et moi. Je suis mise devant le fait accompli, contrainte d'accepter. Je sais que tout vient de Tilly, mais je ne le vois ni ne l'entends jamais. Absent, il pèse sur ma vie. Je le redoute bien plus que si je me trouvais constamment en sa présence. Du reste, à chacune de nos trois rencontres, il m'a offert un visage différent. Je ne me fais donc pas une idée très claire du personnage. Je ne sais qu'une chose : je ne l'aime pas.

Une impression de vide s'empare de moi. Je ressens une tristesse, un écrasant sentiment d'incapacité. Normalement, j'en aurais parlé avec Marie-Hélène ou avec ma sœur. Je leur aurais confié mes soucis, nous aurions discuté, elles m'auraient soutenue. Mais je me referme sur moi-même, j'annule en rafale mes déjeuners du jeudi, je vois moins mes amies qui toutes notent, lorsque je les croise, mon changement d'attitude. Elles ne

se l'expliquent pas. Imaginent peut-être des difficultés de couple que je tiendrais à garder pour moi…

Pourquoi ne vais-je pas demander de l'aide ? Pourquoi ce silence ?… A cause de mon mari ? Je lui voue une confiance irréductible. S'il n'y a, ne serait-ce qu'une infime part de vérité dans ce qu'il raconte, je ne me pardonnerai jamais de le trahir. Tout, chez lui, carrière, rectitude morale, honnêteté vis-à-vis de moi plaide jusqu'ici en sa faveur. Comment pourrais-je me désolidariser de lui ? A mes yeux, Ghislaine est cyclothymique, elle a besoin de tout régenter ; Philippe n'aime pas le conflit, il se laisse facilement dominer par sa mère et sa sœur ; mais j'ai toute confiance en Charles-Henri ! Il aime sa mère et sa sœur mais connaît leurs faiblesses et en particulier leur autoritarisme. J'ai beau tourner le problème dans tous les sens, je ne peux me détacher de l'attachement aveugle qui me lie à mon mari et mes enfants. J'accepte même cette relation étonnante, nouvelle pour moi, instaurée entre Tilly et lui. Mon mari semble avoir établi une relation amicale de confiance qui correspond à sa manière d'être. Comment pourrais-je le priver de cela ?

Si j'avais su ce qui se passait au cabinet de Charles-Henri, j'aurais peut-être adopté une tout autre ligne de conduite. A partir de cette année, le compte professionnel de Charles-Henri est régulièrement ponctionné de virements urgents pour Tilly dont les intitulés laissent rêveur : « Réorganisation du métier », « Installation d'une société pour récupération de déchets médicaux », « Aide aux enfants ». Quant aux sommes, elles varient de 2 000 à 10 000 euros, parfois plus. A chaque demande de Tilly, Charles-Henri est contraint de faire ces opérations lui-même : il quitte son cabinet, dont la salle d'attente est pleine, et traverse tout Bordeaux, quelle que soit l'heure, pour se rendre à la banque qui n'a aucune réaction devant le changement radical de comportement de leur client… Tout ça sans m'en parler.

L'été 2001, nous allons tous à Martel. Ghislaine arrive dans un état de stress épouvantable. Je le mets sur le compte de la préparation du mariage de sa fille Guillemette prévu en septembre, puis j'apprends par hasard que, en juin, la Femme Sec a effectivement licencié tout le personnel. Je comprends mieux l'état de ma belle-sœur. En juillet a lieu « Musique en Guyenne ». Ce sera le dernier festival. Il se passe d'ailleurs assez mal :

Ghislaine a un violent échange verbal avec le chef d'orchestre qu'elle juge nul. Le malheureux père d'un invité, atteint d'Alzheimer, s'est laissé aller à se soulager en public durant un dîner en plein air, et Ghislaine fait un scandale, clamant que l'on essaie de saborder son festival. Ensuite, c'est un stagiaire qui lui aurait rapporté une histoire de mœurs… L'ambiance est à la suspicion. Ma belle-sœur développe une paranoïa, mais ses frères feignent de ne pas s'en inquiéter et sa mère l'excuse : « Elle a beaucoup souffert. » Je dois donc être patiente et gentille, moi qui n'ai connu – c'est vrai – que du bonheur. Bref, nous l'entendons mais ne l'écoutons pas. Pourtant, ses propos nous imprègnent peu à peu. Le lavage de cerveau a commencé.

Pendant ce festival, l'atmosphère générale est loin de ce que nous avons connu les années précédentes. Outre les bisbilles entre les musiciens et Ghislaine, à Martel même les relations ne sont pas bonnes. Ma sœur et son mari, mes cousins Bertrand et Anne, tous des invités habitués de la manifestation, sont désagréablement surpris par l'accueil de Mamie qui, contrairement au passé, leur adresse à peine la parole, lorsqu'elle ne se montre pas franchement acariâtre.

« Que se passe-t-il avec ta belle-mère ? me demande Bertrand, qui a toujours vu Mamie charmante avec lui.

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais j'aimerais comprendre ! » réponds-je, ennuyée de cette ambiance, attristée de voir ma plus proche famille si mal traitée.

Françoise me console, elle met cela sur le compte de l'énervement de la vieille dame à la perspective du mariage de sa petite-fille. Mamie a toujours assumé les soucis de Ghislaine comme les siens. Voir sa fille se débattre au milieu de problèmes auxquels elle ne comprend rien doit l'angoisser. Même Charles-Henri a une altercation violente et lourde de conséquences avec mon beau-frère, Jean-Michel. Portant sur l'organisation du festival, elle est totalement téléguidée par Tilly. Mes cousins, ma sœur et son mari repartent assez vite, très mal à l'aise. Quant à moi, lorsque j'ai vent de l'incident, je demande à Charles-Henri les raisons de son attitude, il me répond que Thierry lui a demandé d'agir ainsi « pour que tout le monde se positionne ». Certains ne sont pas bienvenus pour des raisons qu'il ne peut encore expliquer. Ma sœur et son mari figureraient sur sa liste.

« Françoise et son mari ? Les personnes les plus proches de moi ? » Je manifeste plus que du scepticisme. « Que pourrait-on leur reprocher ?

— Nous ne savons pas tout, rétorque Charles-Henri.

— Alors explique-moi. »

Mais Charles-Henri se ferme : « Je ne veux pas t'alarmer. Du reste, moi-même, je ne suis pas complètement au courant. »

Essayant de masquer mon énervement devant ces mystères, je lui parle calmement : « Jusqu'ici nous n'avons pas eu de secret l'un pour l'autre. Il me semble que je suis assez grande pour encaisser les mauvaises nouvelles. Depuis que tu connais Tilly, je vois bien que tu me caches des choses.

— Je t'expliquerai plus tard. Je te le promets, répond simplement Charles-Henri. Tout va s'arranger ! »

Il dit cela avec une évidente sincérité. Je n'en demande pas plus. Mais mon anxiété ne se dissipe pas pour autant.

Le 1er septembre, le mariage de Guillemette, la fille de Ghislaine et de Jean Marchand, a lieu à Bordeneuve et à Martel. C'est une belle cérémonie : elle épouse un jeune pianiste de Nice, et tous les amis du marié sont venus chanter et nous offrir un concert. En voyant Guillemette au bras de son père monter la nef de l'église de Monflanquin magnifiquement fleurie, avec tous nos amis, qui pourrait croire que nous sommes une famille en perdition ? De l'église à Martel, les mariés traversent le village en calèche. Apéritif, cocktail, dîner, la fête se poursuit tard dans la nuit. Les jeunes font des farandoles dans le parc, Mamie trône au milieu de nous, dans son rôle de grand-mère, en maîtresse des lieux. Moment parfait ! Mais ce n'est qu'une image. La liste des invités a été contrôlée par Thierry Tilly et Ghislaine. A certains, elle leur fait sentir qu'ils ne sont pas bienvenus. Ainsi, les parents de Jean Marchand à qui on nous a demandé de ne pas adresser la parole, ce qui est pour le moins délicat… Par politesse, j'essaie quand même de leur faire bonne figure. Quant à Mamie, elle ne les salue même pas. Lors du déjeuner du lendemain qui rassemblait famille et amis proches, elle préférera rester dans son petit salon.

Il n'y aura plus jamais de fête Védrines à Martel. Lorsque Ghislaine repart pour Paris, Charles-Henri et moi restons deux jours pour ranger avant de rentrer à Bordeaux. Mamie décide de prolonger son séjour pour profiter de l'automne et Jean regagne Bordeneuve.

Mais une semaine plus tard, le 7 septembre, une étrange algarade, très semblable à celle de novembre 2000, éclate. Alors que je me trouve à Martel avec Philippe et Charles-Henri, Ghislaine fait irruption pour demander à ses frères de l'accompagner à Bordeneuve, où se trouve Jean.

Ils lui emboîtent le pas. Ghislaine est vêtue d'une robe de cocktail, un vêtement étrange pour la circonstance. Elle porte des gants de jardin, un bouquet de fleurs séchées qu'une fois sur place elle jette au visage de Jean médusé, en proférant d'un ton hystérique : « Voilà le signe de ton réseau maléfique. Je l'ai trouvé dans notre jardin de Fontenay. Tu as quarante maîtresses. Tu es un monstre. » Abasourdi, mon beau-frère discute pendant plus de trois heures avec sa femme sans pouvoir lui faire entendre raison. Philippe et Charles-Henri attendent au-dehors. Au téléphone, Tilly suit le déroulement de l'opération. Soudain, il donne l'ordre aux deux frères de mettre un terme à l'entretien et annonce précisément la manière dont les choses vont tourner : il faut dire à Jean de quitter les lieux. Il va s'apaiser et accepter de repartir pour Paris. Et, en effet, exactement comme Tilly l'a prédit, Jean fait sa valise et accepte de monter dans la voiture, escorté par ses deux beaux-frères et Ghislaine qui l'accompagnent jusqu'à la gare d'Agen. Jean rentre donc à Paris. Une fois revenu au domicile familial, à Fontenay, il découvre que les serrures ont été changées. Fouillant l'ordinateur de Ghislaine toute la nuit, il trouve les mails de Tilly dont l'un organise au mot près toute la mise en scène qu'il vient de vivre. Il essaie de contacter Ghislaine qui lui raccroche au nez et ne répond plus. Lorsqu'il découvre que leur compte joint est entièrement vide, il prend peur et décide de se désolidariser complètement de la famille Védrines tout en cherchant à sauver ses enfants, François et Guillemette. Il n'y parviendra pas.

Tilly avait persuadé Ghislaine qu'éloigner Jean était le seul moyen de sauver son couple.

Pourquoi Jean n'est-il pas venu m'en parler ? Que s'est-il passé exactement ce jour-là ? Pourquoi ne m'a-t-il pas aidée à percer à jour la puissance manipulatrice de Tilly qu'il côtoyait depuis longtemps ? Encore une chance de perdue…

En revanche, Jean va prendre contact avec mon amie Marie-Hélène qu'il connaît bien. Il lui raconte l'histoire depuis le début. Celle-ci s'alarme. Elle demande à me voir pour comprendre ce qui arrive. Dès le début de notre rencontre, elle me parle de Jean. Or, celui-ci est diabolisé depuis plusieurs mois par Ghislaine et ses enfants. Jean parlait déjà de divorce. Malgré mon amitié pour Marie-Hélène, cela bloque immédiatement nos échanges. Elle essaie de me faire parler. Je mets un terme à la conversation avec le sentiment désespérant de couper les ponts. J'en parle le soir même à Charles-Henri. Il demeure très calme mais prend un ton de gravité que je lui

ai rarement entendu : il a appris des choses épouvantables sur Jean, il ne veut pas entrer dans les détails pour ne pas me choquer, mais je dois lui faire confiance. Cet homme est indigne, indigne d'être le mari de Ghislaine. Mon mari fait preuve de suffisamment de conviction pour m'ébranler. D'autant plus que c'est Ghislaine elle-même et ses enfants qui lui ont expliqué les projets de Jean. Il envisageait de partir refaire sa vie aux USA avec une autre femme. Ils étaient tous les trois dévastés. Jean est désormais exclu de la famille Védrines.

Le 11 septembre, deux avions pilotés par des terroristes percutent les tours du World Trade Center à New York. Guillaume, qui travaillait aux Etats-Unis et qui avait un billet pour le 12, doit retarder son départ. Nous commentons évidemment l'événement. Non, il n'aurait jamais pu se trouver dans ces avions puisque sa réservation… mais Thierry savait que des événements graves se préparaient. Nous sommes tous alors persuadés que Tilly lui a recommandé de ne partir que le 12 !

L'automne s'étire. Diane est rentrée en classe, Amaury à Oxford, Guillaume aux Etats-Unis, dans la journée la maison me paraît vide. Sur une suggestion de Ghislaine, ma belle-mère a décidé de rester plus longtemps cette année à Martel : elle adore cette maison. Elle aime la saison des vendanges, et la fraîcheur d'octobre à la campagne lui fait du bien. Fin novembre elle est toujours là-bas.

Charles-Henri me propose d'aller la rejoindre. Je n'en vois pas la raison et je n'ai aucune envie de le laisser, d'abandonner Diane qui va au lycée tous les jours. Je ne les imagine pas vivre seuls. Mais il insiste. Je refuse d'autant plus fermement que je pressens l'influence de Tilly dans cette décision. Alors revient le couplet sur le danger que court la famille, la menace sur Martel. Et puis Diane qui, à seize ans, se voit bien prendre un peu d'indépendance dans le confort de la maison se met de la partie. Elle peut très bien se débrouiller alors que Mamie, à quatre-vingt-huit ans, ne devrait pas rester seule. Et d'ailleurs, pourquoi Mamie ne veut-elle pas revenir à Bordeaux, où elle serait tout aussi bien protégée ? Mystère. Elle-même veut rester à Martel, elle s'y sent « mieux et plus en sécurité », selon ses propres mots. Comme d'habitude, je bataille puis je cède, et, le 2 décembre, j'arrive à Monflanquin. Dans mon esprit, les choses sont

simples : je veux bien aller tenir compagnie à Mamie jusqu'à Noël. Ensuite, après les fêtes, nous reviendrons à Bordeaux.

Le lendemain, jour de son anniversaire, je téléphone à ma sœur et elle m'apprend qu'elle vend sa maison du Lot-et-Garonne. Pourquoi ? « Oh, tu sais, les Védrines, nous les verrons de moins en moins. Alors à quoi bon conserver une maison si proche de Martel ? » Je suis bouleversée par la nouvelle, et par la tristesse que je sens dans sa voix. Françoise s'est persuadée que nous sommes brouillées à cause du différend entre nos deux maris, lors du festival de musique. Mais elle ne me retire pas son affection. Je ne tente pas de la dissuader, je ne lui dis rien de mes problèmes. Lentement, le poison instillé par Tilly aux Védrines m'a infectée. Peut-être ma sœur fait-elle partie de mes ennemis ?

Les semaines qui nous séparent de Noël s'écoulent vite. Ma belle-mère, ravie de ne plus être seule, veut préparer un beau Noël. Elle trouve en moi une complice rodée à ce genre d'événement : nous aimons toutes les deux les fêtes. Les belles dimensions de Martel, avec son vaste salon où un grand sapin a toute sa place, sa cheminée monumentale, l'immense table de chêne de la salle à manger qui a vu tant de joyeux rassemblements familiaux, s'y prêtent bien. Le temps se passe à choisir et faire livrer les cadeaux, acheter les décorations de Noël, installer le sapin et le garnir, commander les victuailles, vérifier s'il y a bien le vin qu'il faut à la cave, et en rajouter. Je fais de grandes balades dans les bois, je cueille du gui et des branchages. Je téléphone régulièrement à Diane et à Charles-Henri pour m'assurer que tout va bien. Lorsque la vie, soudain, revient à la normale, lorsque je parviens à oublier les événements passés, j'ai l'impression de sortir d'un cauchemar et je me persuade que tout va rentrer dans l'ordre. J'en arrive même à me dire que si nous avons perdu de l'argent (je suis inquiète à propos des placements mirifiques de Tilly) nous sommes unis, et que c'est cela qui compte. Pour cette raison sans doute, je m'investis à fond dans la préparation de Noël, ce qui enchante ma belle-mère. Nos relations sont excellentes. Nous vivons de très bons moments. Le soir, elle évoque le passé, me raconte des anecdotes de l'époque où ses enfants étaient petits, le retour de son mari après la guerre, les étés à Martel… En cette veille de Noël, règne une bonne atmosphère entre nous deux.

Mais lorsque Ghislaine et son fils François ainsi que Philippe et sa compagne, Brigitte, nous rejoignent quelques jours avant le 24, la maison se

charge aussitôt d'électricité…

Philippe est un vrai Gascon : gourmand, convivial, très gai. Il aime la vie, et ses rondeurs de bon vivant le prouvent. Mon beau-frère est un homme courtois, gentil, qui redoute les conflits et les bisbilles. En général, il les évite, il pousse un coup de gueule, puis tout rentre dans l'ordre. Brigitte est très discrète. Avec eux, les relations sont simples. Et je m'étonne donc de voir Philippe nerveux, fermé, tout juste aimable avec moi. Sa bonne éducation et son naturel chaleureux l'empêchent d'être désagréable, mais je sens chez lui un changement. Il rentre de Paris où il a campé dans les locaux de la Femme Sec pour seconder Ghislaine.

La tension monte peu à peu. Ghislaine nous raconte son entrevue avec le patron de Tilly, un dénommé Jacques dont le nom de famille reste secret. Elle a fait l'aller et retour en Grande-Bretagne afin de le rencontrer. Elle semble subjuguée et nous le présente comme un homme d'un certain âge, d'une très grande bonté. Il lui a expliqué une chose incroyable : si elle veut sauver ses enfants, elle doit se séparer définitivement de Jean tant qu'il n'aura pas soigné ses tendances dépressives. Mais Tilly va l'aider. C'est évidemment très dur pour elle et ses enfants, mais il les a convaincus de la véracité des faits reprochés à Jean.

Guillemette, la fille de Ghislaine, nous rejoint pour les fêtes de fin d'année, laissant son mari à Nice. Elle non plus ne repartira pas. Tilly arrive à la persuader que son mari est comme son père et qu'elle doit divorcer…

Charles-Henri débarque avec Diane et Amaury qui a terminé ses cours à Oxford. Mon fils est très gai, en pleine forme, il a renoncé à fumer quoi que ce soit et fait des progrès en anglais. Je me réjouis que ce séjour soit un succès. Guillaume, lui, reste aux Etats-Unis. La Femme Sec est en dépôt de bilan, Ghislaine est séparée de Jean, Guillemette est aussi tendue que sa mère : elle est en train de divorcer de Sébastien son époux. Je suis médusée devant ce mariage qui aura duré à peine trois mois. Mais elle ne donne aucun détail, sinon qu'elle a fait « une erreur tragique ».

Le soir du 24 néanmoins, d'un commun effort nous décidons de passer une bonne soirée. Nous préparons le dîner tous ensemble, nous nous habillons. Ghislaine chipote sur les décorations du sapin, les retire, en remet, laisse tout en plan, revient. C'est énervant mais nous parvenons à demeurer dans le calme. A plusieurs reprises le téléphone sonne. On m'arrête dans mon élan lorsque je vais répondre : « On nous dérange bien assez. » Pour maintenir une bonne ambiance, je laisse sonner dans le vide.

Nous échangeons les cadeaux, buvons suffisamment de champagne pour voir la vie sous un angle meilleur et finissons par nous coucher assez tôt mais sans drame.

Le jour de Noël se passe un peu moins bien. Ghislaine monte ma belle-mère contre moi. Dans mon dos, elle distille des calomnies ahurissantes sur mon compte : je suis une menteuse, une voleuse, je trompe Charles-Henri. Dans l'ignorance, je ne comprends rien au changement d'attitude de Mamie, ses remarques désagréables, ses reproches voilés. Nous venons de vivre des journées si agréables ! Charles-Henri, auprès de qui je m'en plains, hausse les épaules : sa mère est d'humeur changeante, cela va s'arranger…

Dans l'après midi du 25, les gendarmes de Monflanquin sonnent à la porte. On les a appelés parce que nous ne répondons pas au téléphone. C'est ma sœur qui s'inquiète pour moi. Ils sont « bien ennuyés, les gendarmes, de déranger madame de Védrines, mais il faut bien qu'ils fassent leur travail ». Ghislaine leur répond d'un ton ulcéré que nous allons tous très bien, que nous décrochons le téléphone quand nous l'entendons et quand nous en avons envie. Ils savent bien, n'est-ce pas, que la maison est grande et qu'il faut du temps pour aller répondre. Ils sentent qu'ils ont commis une gaffe et s'excusent avant de quitter les lieux.

Ghislaine revient au salon et fond sur moi ! « Quand je te dis que certains de tes proches sont à éviter ! Les gendarmes à Martel ! Si ce n'est pas la preuve que nous sommes sous surveillance ! Cette visite des gendarmes est révélatrice et tu en es responsable ! »

Quand Ghislaine est dans cet état, inutile de discuter.

J'aimerais lui dire que, si nous avions répondu normalement au téléphone, rien de tout cela ne serait arrivé, mais elle ne veut pas entendre et nous en restons là. Sa réaction me met au bord des larmes et m'indigne en même temps.

Le dîner se passe dans une ambiance épouvantable. J'ai tout préparé, et suis encore la cible de réflexions désagréables de Ghislaine. Elle clame que Noël est un moment très douloureux pour elle, si seule, si abandonnée, traversant des moments très durs, etc. Je rétorque que Noël est la fête des enfants et que pour eux on peut faire un effort. Qu'est-ce qui à cette minute déclenche l'ire de ma belle-mère, trônant au bout de la table ? A quel point d'énervement est-elle arrivée pour se laisser aller ainsi ? Elle attrape son assiette, heureusement vide, et me la lance à la figure. Le projectile me frôle

et explose par terre. Pendant quelques secondes, un silence pétrifié règne dans la pièce. Les enfants échangent des regards ahuris. En temps normal, je me serais levée et j'aurais protesté, tempêté même. Mais là, alors que personne ne prend ma défense, que personne ne demande à ma belle-mère la raison d'un tel geste, je suis figée sur ma chaise, incapable de proférer une parole. Nous sommes entrés en enfer.

Bien plus tard, à mon retour en France, j'essaierai de comprendre, avec une thérapeute, comment j'ai pu rester incapable de réagir, ce qui n'est pas dans mon caractère. J'ai commencé à y voir plus clair quand elle m'a expliqué le syndrome de la femme battue. Arrivé à un certain stade, on se sent coupable et l'on pense que les efforts doivent venir de soi.

7

Après Noël, Charles-Henri et Diane rentrent à Bordeaux. Ghislaine, en revanche, s'installe à Martel avec ses enfants. La mère et la fille sont séparées de leurs maris respectifs. Cette double rupture les plonge dans un état dépressif indescriptible. Amaury demeure également à Martel, et j'avoue que sa présence et son affection me sont d'un grand soutien. Car il n'est plus question pour moi de revenir à Bordeaux. Je demeure incapable d'expliquer pourquoi et comment j'ai été convaincue de rester dans cette demeure vieillotte, charmante l'été, inconfortable l'hiver en dépit des aménagements que nous avons réalisés, et surtout dans une ambiance intenable. Sans doute la présence de Mamie, qui elle non plus ne veut pas revenir à Bordeaux. Philippe, jeune retraité, s'installe aussi à Martel avec Brigitte malgré leur désir de retrouver Talade. Pourquoi Philippe et Ghislaine qui possèdent chacun une maison toute proche ne réintègrent-ils pas leurs pénates ? Poser la question serait grossier de ma part qui suis leur hôtesse. Ils trouveraient sans doute une réponse adéquate : tenir compagnie à Mamie et moi, par exemple. Bref, la tribu reconstituée autour de la « matriarche » passe l'hiver à Monflanquin. Ce qui ne laisse pas d'étonner les gens du village, mais ils ne se risquent pas à chercher des informations « au château ».

Au bout de quelques semaines, Ghislaine et Guillemette décident d'aller à Nice pour mettre un terme au mariage de la jeune fille. Ma belle-sœur, sur le ton comminatoire qu'elle emploie désormais avec moi, m'ordonne, avant son départ, d'enregistrer un message d'absence sur le répondeur avec pour consigne de ne jamais répondre directement et ne de ne jamais rappeler. Personne ne pourra désormais me joindre au téléphone. La mère et la fille restent très peu de temps à Nice : il s'agit de détruire le couple de Guillemette. Thierry Tilly a donné ses ordres. Ghislaine obéit tel un

automate. Allant même jusqu'à déposer une main courante au commissariat : son gendre l'aurait menacée avec un couteau. « Cela rendra plus simple leur divorce. »

Pendant tout ce temps, Tilly est demeuré invisible mais très présent. Ghislaine finit par l'avouer : ce regroupement familial lui est imputable. Ils échangent tous deux des mails ou des coups de fil quotidiens, et il lui délivre ses recommandations : surtout ne pas communiquer avec l'extérieur, ne pas répondre au téléphone, ne pas laisser entrer qui que ce soit, facteur, gendarmes ou relations, filtrer mon courrier. De nombreuses lettres ne me parviendront jamais. De ce fait, nous n'avons pas de femme de ménage, aucune aide dans cette vaste baraque où je me charge de tout pour huit à dix personnes : cuisine, ménage, lessive. Je suis la bonne. Et pas bien traitée en plus. Ghislaine m'explique que nous restons tous ensemble pour faire face à une menace imprécise et pourtant prégnante. Pour l'instant, les informations manquent mais Tilly fera le point d'ici peu. Dans l'esprit de Ghislaine comme de Philippe, nous vivons une sorte de veillée d'armes. Philippe, qui aime à dire qu'il a une âme de soldat, est donc à son aise. Tilly a su le brosser dans le sens du poil : « Philippe ! Vous qui avez fait la guerre d'Algérie, vous êtes le seul à comprendre ce que je dis. »

Philippe occupe son temps avec des jeux électroniques. Brigitte entreprend des tricots interminables. Ghislaine tient compagnie dans le salon à Mamie qui brode une nappe pour Tilly ! Une faveur jusque-là réservée à ses enfants et un geste ô combien révélateur de la place qu'elle lui accorde désormais. Quant à Amaury, il m'aide et me tient compagnie. Avec lui, je me détends. Mais il est comme moi, ou presque, il ne sait pas grand-chose de ce qui se passe autour de nous. Alors que je vois bien qu'une sourde activité agite ma belle-sœur et son frère. Surtout Ghislaine, mais nous nous adressons à peine la parole. Parfois je tente une approche, je viens lire au salon au coin du feu. Ma belle-mère appartient à cette génération qui n'a jamais eu les mains inactives : elle brode, elle tricote, elle coud. La lecture à ses yeux relève de la paresse pure et elle me le fait savoir. Je déserte les pièces communes et m'isole dans ma chambre, ce qui est très mal vu. Qu'est-ce que je mijote ? Rien. Sinon que je remâche l'absurdité de ma situation et du comportement des Védrines.

Au fil des semaines, Mamie a de plus en plus de mal à broder. La cataracte fait son chemin. Elle se plaint de voir « des grillages » dans son champ de vision. Ghislaine lui répond qu'elle-même a vu des rayons lumineux dans les arbres la nuit. Thierry lui aurait expliqué que nos ennemis tentent de nous déstabiliser en utilisant des rayons laser. Comment adhérer à de telles balivernes ? Sa mère la croit et se lamente. Bientôt cela devient obsessionnel pour Mamie. Moi, je ne dis rien. Le week-end, j'en parle à Charles-Henri qui essaie vainement de calmer le jeu auprès de sa mère et sa sœur, sans succès.

« Vous n'allez quand même pas croire des choses pareilles ! Arrêtez de tourner en rond !

— Ce n'est pas si simple. Fais attention ! lui répondent-elles. Tu es trop insouciant ! Tu ne comprends rien ! »

Et là-dessus il me fait signer des papiers sur lesquels je stipule que je vends tous mes actifs financiers. Je ne suis pas d'accord mais Charles-Henri insiste. Et je sens qu'il est lui-même sous pression. Je le supplie de me dire ce qui ne va pas : seule ici avec Ghislaine et sa mère qui sont désagréables avec moi, je tourne en rond. Si en plus je le sens aussi tendu, rien ne va plus. Il m'assure que tout va bien, qu'il a un travail fou et quelques problèmes financiers au cabinet qui vont se régler. Que mon mari ait des problèmes d'argent, pour la première fois depuis des années, m'alarme beaucoup plus que les rayons laser dans le jardin ! Il prétend que son associé et lui doivent faire quelques investissements pour moderniser le cabinet et j'accepte l'explication. Pourquoi, malgré la confiance que je place dans mon mari, ai-je un doute, ressens-je un réel malaise ?

Le soir, après son départ, j'essaie de faire la part des choses entre les comportements erratiques de Ghislaine, sa fille et Mamie qui nous forcent maintenant à un quasi-enfermement, de Philippe et Brigitte dont l'anxiété est palpable et l'attitude de Charles-Henri que je trouve de plus en plus énigmatique et tendu : tout porte à croire qu'ils redoutent quelque chose de grave. Quelque chose dont j'ignore tout.

Les ordres de Thierry Tilly relèvent du harcèlement : un jour nous devons fermer tous les volets et vivre à la lumière électrique. Plusieurs jours s'écoulent. Un mail à Ghislaine : l'alerte est passée. Nous pouvons rouvrir les volets, sans sortir dans le jardin. Il faut cependant faire des provisions.

Philippe et Ghislaine s'en chargent. J'y suis autorisée de temps à autre mais jamais seule. Ghislaine décide quand et comment. Elle a aussi la haute main sur le téléphone auquel personne d'autre ne doit répondre. Il sonne peu, il est vrai. Les gens du village nous voient passer, toujours à deux, distants, peu aimables contrairement aux habitudes des Védrines, et ne comprennent rien. Quant au courrier, il est sous contrôle. J'écris souvent à Guillaume mais je n'ai pas son adresse, là aussi « pour des raisons de sécurité ». Ceux qui vont à Paris les remettent à un porteur. Mais je ne reçois jamais de réponse. Je m'en étonne. « Non, me dit-on, il n'est rien arrivé pour toi. »

Parfois je pique une bonne colère et déclare que tout ça est complètement fou, que l'on va directement à la ruine. Alors j'assiste à un revirement complet : on est gentil avec moi, on me parle doucement : « C'est normal que tu pètes les plombs ! C'est très dur, pauvre Christine ! » Amaury est mandaté pour une opération « Conversation et réconfort ». Un mail de Tilly à Diane et Guillaume leur ordonne de m'écrire quelques gentillesses pour me calmer. Je trouve donc dans ma boîte électronique des petits mots : « Maman, courage, on t'aime, on est fiers de toi. Nous allons venir te voir. Tout va bien pour nous. » Cela me réconforte, me met les larmes aux yeux. Et tout repart comme avant.

Enfin, pas tout à fait… Un jour, j'aperçois un mail concernant le prêt de mon appartement du Pyla aux parents de Tilly. Je manque de m'étrangler : qui a eu l'idée ? Maître Vincent David ? Ghislaine ? Non, Tilly sans aucun doute… Je suis furieuse, mais j'accepte de rendre service pour l'intérêt général. Mon mari minimise.

Quant à Ghislaine, elle hausse les épaules. Elle me fait sentir que, si je suis propriétaire de Martel, je n'y décide rien, même pour mes biens propres. Les parents Tilly passent à Martel pour me remercier. Ils ont l'air gentil et simple. Ne ressemblant en rien à une femme enfant et à un plongeur de combat, membre des services secrets, comme nous les a décrits Tilly. Mais je ne m'y attarde pas. Il me reste l'impression que la présence de Tilly devient de plus en plus envahissante. Et un mot me vient à l'esprit : cancer ! Je n'avais pas tort. Le travail de sape de Tilly s'est fait insidieusement, comme une tumeur infiltrante qui, lorsqu'elle est découverte, a déjà commis des dégâts irréparables.

Charles-Henri et Diane viennent tous les week-ends. Ma fille est affectueuse, gaie, drôle, elle me raconte sa vie au lycée et me rassure : elle

est très sage, se nourrit correctement, ne sort pas trop. Pour moi c'est une vraie bulle d'oxygène ! Charles-Henri me pose surtout des questions sur ma vie à Martel et confirme que tout se passe normalement à Bordeaux. Je lui parle du courrier. Il me dit que lui non plus ne reçoit rien à la maison. C'est normal. « Non, dis-je ce n'est pas normal. » Dorénavant les lettres importantes s'acheminent par d'autres voies.

En juin, Diane passe son bac français avec des points d'avance. Très fière et rassurée, je pense qu'avec ce petit capital elle affrontera le bac de terminale en toute tranquillité. Et puis, surprise : Tilly nous invite à Londres. Je presse Charles-Henri d'accepter : non seulement j'ai envie de quitter Martel mais je veux en savoir un peu plus sur nos placements. Et puis j'ai aussi une autre idée en tête dont je ne dis rien à mon mari : c'est Tilly qui le premier a parlé de complot, de menace, et lui qui semble tout savoir ; je vais à Londres, bien décidée à avoir des précisions sur toute cette affaire et ce à quoi il faut s'attendre.

Tilly nous a réservé un hôtel très agréable à Chelsea. C'est là qu'il vient nous retrouver. Avec son costume bleu de bonne coupe, sa cravate sous un pull fin que je devine en cashmere et son imperméable Burberry, Tilly pourrait passer pour un Anglais de la City. Jessica, une brune plus grande et plus jeune que lui, est très jolie et vive. Ils nous offrent l'image d'un couple heureux, très gai, plein d'allant. Thierry se révèle communicatif, cultivé, aimant l'histoire, et nous régale d'anecdotes de toutes sortes. Il parle de son enfance, de sa mère très jeune, de son père absent. Il dit qu'il a fait Saint-Cyr parce qu'il vient d'une lignée de militaires mais qu'ensuite il a préféré le droit des affaires… C'est un homme charmant, très différent du représentant de la société Presswell qui est venu à Bordeaux récupérer nos premiers chèques ! Un ami en somme, qui nous étourdit de conversations, de propositions d'activités artistiques et culturelles, avant de nous quitter brutalement. Il est débordé par son travail, mais Jessica se met à notre disposition. Elle veut nous faire visiter Londres, nous emmener à l'exposition Vermeer. Les conversations roulent sur leurs enfants, leur installation à Londres, leur nouvelle vie, comme si nous nous connaissions de longue date. Le soir, nous retrouvons Thierry et nous dînons ensemble. Le séjour est bref : deux jours. Pas un instant, des questions de sécurité ne sont évoquées : nous nous promenons librement, personne n'est à nos trousses. Alors je glisse à Charles-Henri que j'aimerais avoir des détails sur

ce complot et que je vais les demander à Thierry ; que, cette fois, je veux autre chose que du vague et du « Je ne peux rien vous dire ! ». Charles-Henri prend un ton de gravité lasse que je ne lui ai jamais entendu :

« Jusqu'ici j'ai tout fait pour te protéger, pour te laisser tranquille et ne pas provoquer chez toi plus d'angoisse que tu n'en supportes déjà. As-tu vraiment besoin de savoir les détails ? Tu as bien vu les résultats ? Tout ce qui est arrivé depuis deux ans à Bordeaux et à Martel. La vérité c'est qu'il y a certainement des gens qui nous visent ; pour l'instant nous ne nous en sortons pas trop mal. On m'a cité des exemples bien pires. L'essentiel est de tenir. Et moins tu en sauras, mieux tu te porteras… »

J'insiste, je suis assez grande pour comprendre : « Tilly parle sans cesse des francs-maçons ! Tu dois bien avoir une idée de qui est derrière tout ça ! »

Il me regarde, lassé. Puis lâche : « Pas plus que toi. Les services de Tilly s'en occupent. D'une part, il y a une enquête en cours, d'autre part, nous sommes protégés, c'est pourquoi le mieux est de n'en pas parler. »

Je ne vois là qu'une demi-vérité. La fatigue et la tension de Charles-Henri me font pressentir quelque chose de plus grave. Mais je ne veux pas le harceler. Je lui dis que je l'aime, qu'il m'est difficile de le voir aussi fatigué. Et il sourit. « Tu sais, pouvoir compter sur toi c'est déjà énorme. L'important, c'est d'être ensemble ! »

Je suis ébranlée. *In petto*, je décide donc que je serai prudente, de retour en France. Mais même cette idée de prudence me rend perplexe : prudente à Martel ? Cela signifie-t-il s'enfermer, ne rien dire à personne ? Je reste sur cette interrogation.

Pas un instant nous n'évoquons nos placements. J'imagine qu'entre gens bien élevés on ne parle pas d'argent ! Mais les Tilly se laissent inviter chaque soir, et tous nos déplacements communs en taxi sont réglés par Charles-Henri. En un mot, nous sommes invités à payer. Quand je le mentionne à la fin du séjour, Charles-Henri balaie ma réflexion en me reprochant de faire du mauvais esprit. Est-ce que je commencerais à être obsédée par l'argent ? Je me sens mesquine. Je rengaine mes préventions. Du reste, la gentillesse de Jessica, comme un point positif pour son mari, m'a un peu rassérénée. Après notre retour, Philippe et Brigitte viennent à Londres et y font le même séjour que nous. Thierry les charge de cadeaux pour tout le monde, Mamie compris.

Fin août, Thierry suggère à Charles-Henri que Diane soit pensionnaire à Poitiers. Il y a un excellent internat privé, le lycée privé de l'Union Chrétienne de Saint-Chaumond. Ses services ont enquêté : d'une part, il craint des violences contre elle à Bordeaux, en particulier des tournantes, d'autre part, cet établissement est au-dessus de tout soupçon. Il dit que Diane ne peut rester seule à Bordeaux, ce qui est logique, mais n'évoque pas une seconde l'idée que nous pourrions réintégrer notre foyer. Diane qui n'est pourtant pas du tout d'accord, doit obéir. Je conduis ma fille à Poitiers et la laisse en larmes dans un endroit que je n'aurais peut-être pas choisi mais qui n'en est pas moins de très bonne qualité, je dois le reconnaître. L'internat va lui demander un gros effort, même si, aujourd'hui, je crois qu'elle en garde un très bon souvenir.

Au retour, sur la route, je fais le bilan : ma fille est loin de moi et je m'en veux, Amaury est reparti pour Londres et je ne suis pas au courant des conditions de son séjour, mes lettres à Guillaume restent sans réponse si ce n'est des messages que me transmet Ghislaine, Charles-Henri a l'air épuisé et je persiste à vouloir découvrir les pressions qu'il subit. Quant à Philippe, chaque fois (rarement) qu'il semble douter des ordres de Tilly ou des réflexions de Ghislaine, Brigitte le rappelle à l'ordre. Nous étions une famille traversée de dissensions mais nous les taisions parce que le clan Védrines a toujours été plus fort lorsqu'il était uni. Chaque fois que des menaces sont brandies devant nous, nous resserrons les rangs. L'obligation de vivre en clan et en meute a même laissé espérer à certains d'entre nous qu'elles avaient disparu. Sentir Ghislaine en difficulté aura par exemple conduit Charles-Henri à régler la part de sa sœur pour le cocktail du mariage de Guillemette ; Philippe et Guillaume l'aideront à s'acquitter de certains de ses impôts.

Fin septembre, Jean Marchand porte plainte contre son ex-femme pour abus de biens sociaux : 180 000 francs ont disparu de la caisse du festival de Musique en Guyenne, en 2001, et Ghislaine en était trésorière. Avertie, elle hurle de rage : « Ce salaud, qui me trompait sans arrêt et voulait nous abandonner, maintenant il nous démolit. Il n'aura pas de cesse de tout avoir détruit. » Apparemment, Ghislaine ne pensait pas que Jean irait jusque-là. Elle se montre surprise : « Je vais en parler à Thierry, il arrangera ça de la meilleure manière. » Quant à nous, qui ignorions tout des comptes du festival, nous sommes abasourdis ! Que s'est-il passé exactement ?

L’année 2002 s’achève sans que rien modifie notre mode de vie à Martel.

8

Depuis 2001, ayant terminé son école, Guillaume, dans le cadre d'un CSN (Coopération du Service national), travaillait chez Rhodia au service marketing, près de New York, et en était enchanté. Tilly, qui s'était rendu aux Etats-Unis, avait pris contact avec lui et l'avait persuadé qu'il valait mieux emménager dans son appartement, avec deux chambres et un bureau, tout près de l'Onu. Appartement qui était aussi son lieu de travail. Certes, Guillaume devrait emprunter de longues et harassantes navettes entre Rhodia et le centre de Manhattan, mais il rencontrerait par Tilly des gens très importants, tel ce milliardaire, généreux donateur auprès de nombreuses fondations humanitaires. Comme nous, Guillaume se sentait en confiance. A vingt-trois ans, il croyait ces relations prometteuses pour l'avenir de sa vie professionnelle. Tilly faisait des allers et retours réguliers entre Londres et New York. Il envoya une ou deux fois Amaury à New York déposer un pli dans un bureau. Ces méthodes donnaient l'impression à mes fils que non seulement il était un homme important, mais qu'il disposait de gros moyens. Ils n'en étaient que plus impressionnés et donc plus dociles.

Au début 2002, le CSN de Guillaume s'achevait. Nous savions qu'il souhaitait rester travailler aux Etats-Unis pendant un certain temps. C'était son rêve. Mais Tilly intervint : la situation familiale se trouvait fragilisée. Nous avions besoin de notre fils. Il devait mettre ses rêves et son avenir professionnel entre parenthèses pour venir à notre rescousse. Il se montra persuasif : Guillaume, investi d'une responsabilité nouvelle, débarqua donc de New York assez inquiet… et devint pour commencer le chauffeur de son père. En effet, Charles-Henri, sous pression constante, avait perdu tous ses points de permis et n'avait pas pu passer le stage lui permettant de les

regagner. Puis, vers le printemps, Tilly convoqua notre fils à Londres, et Guillaume y resta.

Maître Vincent David, qui avait organisé la rencontre entre Tilly et Ghislaine, avait aussi lancé avec lui un projet immobilier dans un village de Maurienne où se développait une petite station de ski : Albiez. Tilly proposa plusieurs fois à Ghislaine, Philippe, Brigitte et les enfants d'y séjourner. Il les invitait à sa manière : sans rien payer. Toutefois, j'appréciais ces invitations dont je ne faisais jamais partie : en leur absence, le calme revenait à Martel. Pourquoi Albiez ? Parce que les parents de Tilly y tenaient une boutique de vêtements de sport dans laquelle Ghislaine était priée de se montrer bonne cliente et Guillaume de payer avec sa carte bleue personnelle au point d'y laisser toutes ses économies.

A leur retour à Martel, l'ambiance se plombait à nouveau et Thierry se chargeait d'occuper notre temps en dehors des alertes « volets clos ». Il nous demandait des choses d'ailleurs assez inexplicables comme de laver de fond en comble les murs et les sols, de nettoyer les placards, ou les tableaux. Cela ne plaisait qu'à une seule personne, Mamie, qui trouvait que prendre soin de la maison était une chose essentielle. Elle surveillait les travaux, en redemandait : quelle bonne idée ! Lorsque Ghislaine lui disait qu'elle venait de Thierry, son visage s'illuminait. « Voilà quelqu'un de bien ! » Franchement, elle était la seule à apprécier ! Tout le monde rechignait. Moi la première.

Il faut bien l'avouer, la tension était permanente. Mamie critiquait mes menus, comme elle critiquera ceux de Brigitte à Talade, Ghislaine, très malheureuse de sa séparation avec Jean, se plaignait du froid, de la qualité du linge, de tout. Parfois, je perdais tout espoir de jamais retrouver la moindre entente avec elle. Quant à Mamie, elle emboîtait le pas de sa fille au mépris de notre complicité d'antan. Devant leurs jérémiades, je pointais les factures astronomiques de fuel, les frais de nourriture tout aussi faramineux, et leur proposais de partager les frais avec Charles-Henri puisque c'est lui qui faisait vivre tout le monde. Elles rengainaient leurs récriminations un jour ou deux, puis tout recommençait. François et Guillemette déclarèrent un jour ne pas supporter cette ambiance, ni leur mère ni personne, et prirent désormais leurs repas dans leur chambre pour éviter de se retrouver à table avec nous. Seul Amaury m'aidait à tenir. Il restait mon seul interlocuteur « normal » ! J'avais cru qu'en faisant des

concessions on pouvait parvenir à maintenir un minimum de paix. Mais mon idée se trouvait constamment mise en échec…

Cette situation difficile était savamment organisée à distance par Tilly.

Un jour, Tilly m'envoya un ordinateur de Londres et me demanda de lui adresser quotidiennement par mail la liste de nos activités, ce que j'en pensais, mes relations avec les autres, les incidents curieux ou exceptionnels que j'observais. Bref, de tenir un journal où je rendrais compte de tout ce qui se passait. Je crois avoir obéi une ou deux fois, puis j'ai déclaré que ça m'ennuyait et que je ne voulais plus le faire. La présence de Tilly était suffisamment pesante sans que je me mette à lui faire des rapports journaliers. Presque aussitôt après mon refus, l'ordinateur repartit à Londres avec Ghislaine ou un des enfants. Ceux-ci étaient souvent envoyés en voyage, à Paris ou à Londres, toujours en urgence et aux frais de Charles-Henri. Ces ordres, ces déplacements imprévus et fréquents, maintenaient une sorte de tension et rendaient inévitables de réguliers « pétages de plombs » chez les uns comme chez les autres. Par ailleurs, nous avions l'impression d'être dans l'action alors qu'en fait rien ne se passait réellement. La réalité et le temps n'existaient plus.

Et puis, un jour, ce fut le cataclysme.

Nous sommes un samedi, Charles-Henri m'a prévenue qu'il ne viendrait pas car il doit accoucher une de nos amies. Le téléphone sonne et, par extraordinaire, Ghislaine ne répond pas immédiatement, alors je m'en empare. Au bout du fil, j'entends cette jeune femme, très inquiète : Charles-Henri n'est ni chez lui, ni au cabinet. Il est injoignable depuis vingt-quatre heures, et les douleurs ont commencé… Je ne sais que lui dire et je raccroche, folle d'inquiétude. Jamais Charles-Henri n'abandonnerait son poste. C'est un médecin de confiance, réputé pour cela. Il lui est arrivé quelque chose de grave. Je décide de rentrer à Bordeaux. Et alors que je prends le volant, Philippe et Ghislaine placent leurs deux voitures de manière à me bloquer le passage. Une vague de rage, de fureur, me balaie. Seul Amaury réussit à me calmer en m'expliquant que ça ne sert à rien de me mettre dans cet état. Charles-Henri va certainement nous téléphoner et tout s'expliquera. Il me rappelle à quel point son père est fiable ; il ne laisserait pas une patiente toute seule. En fait, tout cela est sûrement un gros malentendu et notre amie a paniqué pour rien ! Il n'empêche que je passe

une nuit blanche, rongée d'anxiété. Tout le monde sauf moi sait où est mon mari : il est à Londres avec Tilly !

En effet, ce dernier lui a demandé de le rejoindre le week-end, en voiture avec Guillaume, pour lui parler de choses importantes, avec pour instruction de ne rien dire à personne. Ce week-end arrive après une longue période de stress faisant suite à l'audit du cabinet de Charles-Henri réalisé à la demande de Tilly. Maître Vincent David est chargé de procéder et de cautionner l'opération. Je sais aujourd'hui que Tilly a quelques dettes auprès de Vincent David et trouve ainsi le moyen de s'en décharger sur le dos de Charles-Henri, qui réussit à convaincre son associé de la nécessité d'une telle démarche. En revanche celui-ci se révèle beaucoup moins convaincu de payer, et à juste raison : le document résultant de l'audit qui tient en deux pages est facturé 90 000 francs, dont 70 000 francs d'honoraires pour l'avocat. L'associé l'a fait analyser par le comptable, qui a convoqué une assemblée générale et pour finir a lancé quinze poursuites judiciaires dont plusieurs référés contre mon mari. Charles-Henri est à bout : depuis plus de deux ans, il suit les conseils, les pressions, les demandes de Tilly, il se sent maintenant pris dans un piège. Il n'a plus que Tilly pour le sortir de là. La solution préconisée par celui-ci est radicale. Il n'a plus le choix : Tilly a persuadé mon mari de quitter son cabinet et d'arrêter son activité ! Le complot atteint des proportions qui exigent sa mise sous protection !

Le lendemain, après m'avoir empêchée de rejoindre Bordeaux, Philippe et Ghislaine disparaissent une journée entière… Je ne m'en plains pas, je ne cherche pas d'explication : l'absence de ma belle-sœur ouvre une oasis de calme. La raison de leur absence, que je découvrirai plus tard, me glacera : en une nuit, aidé de sa sœur et de son frère, Charles-Henri, après avoir confié ses patientes à deux confrères qu'il apprécie, déménage son cabinet dans notre maison, dévisse sa plaque et disparaît pour tout le monde. Sauf pour nous : il arrive à Martel. C'est un homme épuisé nerveusement, cassé, ayant tourné le dos à son métier qu'il adore, sa situation à Bordeaux, ses amis, son monde enfin, qui vient me rejoindre à Monflanquin. Il me dit simplement qu'il n'a plus la possibilité de poursuivre son métier dans des conditions normales et qu'il jette l'éponge. La nouvelle me foudroie. Mais je veux comprendre quelque chose qui rendrait logique tout cela : Charles-Henri a outrepassé ses forces, il est sûrement déprimé, il a besoin de s'arrêter. Je pense qu'il se met en congé pour une longue période.

Beaucoup de questions se bousculent dans ma tête. Comment allons-nous vivre ? Comment allons-nous payer nos charges ? Comment allons-nous aider nos enfants ?

Tilly a la réponse : vu la potentialité de Charles-Henri, il se fait fort de lui assurer un avenir professionnel qu'il n'imagine même pas !

La présence de Charles-Henri à Martel, malgré son état d'épuisement physique et moral, modifia l'atmosphère : il y eut comme un rééquilibrage des forces. Du moins, je le crus pendant un moment. Mais en fait il y avait toujours le clan Védrines resserré – les deux frères et la sœur –, groupés autour des consignes de Thierry, obéissant et faisant obéir. Et moi, la pièce rapportée. Tellement désireuse d'intégrer le groupe, je ne parvenais pourtant pas à suivre aveuglément tout ce que l'on me demandait sans poser de questions et sans renâcler. Entre fidélité et rébellion, je me trouvais toujours tiraillée.

En avril, Tilly décida que nous ne devions pas déclarer nos impôts. Il prétextait que, compte tenu des problèmes financiers du cabinet, nous avions un déficit important, et que c'était le fisc qui nous devait de l'argent !

« Payer ne règle pas tout », disait-il. « Ne pas payer ne règle rien du tout », telle aurait été ma réponse, si j'avais pu m'adresser à lui. Mais il passait toujours par Ghislaine et Charles-Henri. Jusque-là gérante de notre patrimoine, j'étais très pointilleuse sur ce chapitre. Je préférais payer trop que de commettre une erreur. Le motif de la nouvelle directive de Tilly était simple : le fisc magouillait pour nous épingler et nous saigner. « Magouille ou pas, dis-je à mon mari, nous allons être poursuivis. » Il avait une parade immédiate : Tilly en faisait son affaire. Il connaissait quelqu'un à Bercy qui… Je n'en croyais pas un mot ! Mais j'en étais arrivée à un point où le fatalisme était devenu ma règle de conduite. La machine infernale s'était mise en route et, comme prévu, pénalités et saisies se multiplièrent. Les sommes à payer devinrent vite astronomiques…

Cette année se poursuivit sans que rien change notre statut d'« enfermés volontaires ». Volontaires, le mot reste à discuter. Je l'ignorais évidemment, mais nos amis, ma famille, et même les habitants de Monflanquin commençaient à se poser de sérieuses questions sur notre sort. Nous

faisions l'objet d'une curiosité malsaine chez certains, d'une grande anxiété chez d'autres qui nous aimaient bien.

Quelques amis parvinrent à garder le contact, et nous leur donnions le change. D'autres firent des tentatives de rapprochement mais furent reçus fraîchement dans la cour de la maison. Comprenant qu'ils avaient fait un faux pas, ils retournèrent à leurs affaires dans la plus profonde perplexité.

Mais un médecin connu, son épouse, tous deux issus de vieilles familles de la région, leurs enfants, ne pouvaient disparaître ainsi sans que cela suscite une certaine émotion. En septembre, un journaliste de *Sud-Ouest* vint rôder autour de la propriété, tenta de nous parler. Evidemment, il fut éconduit.

Ces visites contribuèrent à faire monter la tension à l'intérieur de la maison : décidément, « nos ennemis » étaient prêts à tout. Ghislaine et Philippe en étaient les plus alarmés. Quelques jours plus tard, un article parut dans *Sud-Ouest* sous le titre « Les reclus de Monflanquin ». Les Védrines déposèrent plainte pour atteinte à l'intimité familiale. Cela calma le jeu : nous voulions qu'on nous laisse tranquilles, et bientôt le silence total se fit.

Il n'empêche que, les mois passant, d'autres se préoccupèrent de notre sort. Mon amie Marie-Hélène écrivit au procureur d'Agen pour lui signifier son inquiétude devant ma disparition. Elle engagea un détective privé à plusieurs reprises. Les petits-enfants de Mamie qui n'étaient pas tombés entre les griffes de Tilly déposèrent une demande de protection juridique pour aider leur grand-mère et alertèrent l'ADEFI (l'Association pour la défense de la famille et de l'individu) du Lot-et-Garonne. Jean déposa plusieurs plaintes et dénonça les manipulations de Tilly. Les proches de Brigitte se mobilisèrent à Rouen et en Lot-et-Garonne. Mon cousin germain fit également part de son inquiétude au procureur de la République d'Agen, mais celui-ci lui rappela la loi : si des adultes voulaient vivre en vase clos chez eux, s'ils opposaient un refus à toute question et laissaient entendre qu'ils agissaient selon leur pleine volonté, aucune action n'était envisageable. La gendarmerie de Monflanquin, en relation constante avec nous, lui transmit de nombreux rapports. Mais tout cela n'aura aucun effet jusqu'à ce que je dépose plainte moi-même.

En juin, Mamie, Ghislaine et Guillemette partirent s'installer et rejoindre Philippe et Brigitte à Talade. Je ne me rappelle pas le motif mais bien le soulagement que j'ai ressenti à leur départ. Je me suis dit que le

complot qui nous menaçait avait déjà réussi puisque la famille se désagrégeait. Nos ennemis de l'extérieur se trouvaient peut-être aussi « à l'intérieur », mais je ne parlais à personne de cette théorie !

L'été arriva et je me berçais encore de l'espoir d'aller au Pyla avec Diane et Charles-Henri, et peut-être aussi Amaury, mais je me leurrais. La vente de mon appartement était déjà programmée par Tilly. Tandis que Diane passait l'été avec nous, François, le fils de Ghislaine, et Amaury partirent à Londres rejoindre Tilly. François revint pour un court séjour et nous annonça le projet formidable que nous allions monter avec Tilly. Pour la première fois j'entendais parler de la Blue Light Foundation. Elle avait été imaginée par Tilly et un homme dont j'avais déjà vaguement entendu parler : Jacques Gonzalez, le fameux Jacques que Ghislaine nous avait présenté comme étant le patron de Tilly. D'après Philippe, ce pseudonyme dissimulait un grand d'Espagne qui menait une existence très discrète à Paris, un philanthrope. Sa Blue Light Foundation avait financé divers organismes de bienfaisance, entre autres en Chine. D'ailleurs, François, le fils de Ghislaine, nous invita à aller regarder sur le Net la photo d'un dénommé Louis de La Poëze, un ami personnel du patron de Thierry. On le voyait remettre un gros chèque pour la construction d'un hôpital. Charles-Henri pourrait donc participer à la création d'hôpitaux et former des accoucheurs dans les pays du Sud qui en manquaient cruellement. Philippe gérerait les relations avec la Chine. Evidemment, cela me parut fumeux, mais le complot contre les Védrines semblant mis de côté et Charles-Henri ayant l'air d'y croire si fort, je ne me sentis pas la force de le décourager.

Après toutes ces années passées à Martel, quelque chose s'est insidieusement brisé en moi. Lorsque Charles-Henri racontait son projet, je ne trouvais aucun commentaire pour ou contre. J'acquiesçais sans discuter. Une voix intérieure de plus en plus faible me disait encore que nous étions fous, que nous avions perdu pied… Mon état d'esprit confinait à une sorte d'ivresse des profondeurs : repli sur soi, perte de la notion de durée, incapacité à réagir de plus en plus prégnante. Je nous voyais incapables de remonter vers le monde réel et je ne pouvais plus rien empêcher.

Cette année-là, nous avons été progressivement dépouillés de tout ou presque. Nous avons vendu l'appartement du Pyla, puis notre maison

principale à Bordeaux. Pour celle-ci, j'ai voulu résister avec ce que je croyais être un argument imparable : « Où irons-nous quand nous quitterons Martel ? Quand nous voudrons revenir à Bordeaux ? » Mais j'ai fini, comme depuis le début, par donner une procuration à mon mari pour qu'il aille signer chez le notaire. Je ne devais pas sortir, j'étais particulièrement menacée, selon Tilly. Je n'ai pu assister à aucune vente de mes biens ni à aucun de mes déménagements. En réalité, Tilly me voyait comme le maillon faible. Il prenait donc toutes les précautions contre moi. Charles-Henri ne se souvient pas de nos discussions, ni du poids de sa sœur sur cette décision. De la vente, nous devions prélever 200 000 euros pour apaiser le fisc, puis 150 000 euros pour racheter des terres à Martel. Or, lorsqu'on m'envoya par fax la ventilation des sommes retirées de la vente, je constatai que les 150 000 euros allaient à Tilly. Re-colère, re-bataille… Je ne voulais pas signer ce fax mais Ghislaine monta au créneau, ainsi que ma belle-mère. Je me sentais seule et acculée. J'étais coincée. Rien de bien nouveau : j'ai peur des conflits, passé le stade où ma propre colère se calme, et je cède. Le principal bénéficiaire de cette affaire, Thierry Tilly, toujours totalement invisible, ne quittait pas Londres. Ma belle-sœur restait son factotum, son ordonnance, la voix de son maître. Tilly fit expédier tous nos meubles, tous les objets qui se trouvaient dans la maison de Caudéran et l'appartement du Pyla à Londres, où ils furent vendus peu à peu à son bénéfice et à notre insu. Chaque fois que la vente de l'un de nos biens immobiliers intervenait, le fisc en prenait une partie, Thierry une autre. Il nous restait de moins en moins d'argent pour faire face aux factures de la vie quotidienne, à l'aide que nous envoyions aux enfants, à toutes les sommes (pénalités, taxes) qui nous arrivaient en avalanche. Nous avons appris par la suite que les sommes envoyées aux enfants étaient ponctionnées par Tilly. Ils ont donc vécu dans un quasi-dénuement malgré l'ingéniosité de Guillemette et Diane pour assurer le ravitaillement.

A l'automne, l'idée que, peut-être, il n'était pas inexact de penser que des gens s'en prenaient à nous a progressé dans ma tête. Fermière de Martel, j'étais adhérente de la Coopérative d'utilisation de matériel agricole (la CUMA) locale que mon beau-père avait contribué à créer. Cela signifiait que j'utilisais, pour une période et une quantité données, le matériel nécessaire aux récoltes et que je payais les factures d'utilisation. Tous les travaux agricoles de la propriété s'accomplissaient avec la CUMA depuis

qu'elle existait. Nous avions ouvert un compte spécifique pour cela au Crédit Agricole de Monflanquin. Les bonnes années nous arrivions à l'équilibre, les mauvaises années nous renflouions sur nos deniers propres. Or Tilly nous avait « emprunté » de l'argent sur ce compte « pour six semaines, un mauvais moment à passer », avait-il dit. Mais ce « prêt de la fermière » comme il l'avait appelé n'était pas remboursé en automne 2003 et je devais 7 000 euros environ à la coopérative agricole, ce qui pour 50 hectares d'exploitation n'est pas énorme. Je connais d'autres adhérents qui doivent beaucoup plus et depuis beaucoup plus longtemps. Or, je n'avais jamais été en retard d'un paiement, ni les Védrines avant moi, mais là, je me trouvais à court. En d'autres temps, le président de la coopérative m'aurait sans doute appelée pour me rappeler à mes devoirs – d'ailleurs, peut-être l'avait-il fait sans pouvoir me joindre… J'aurais fait le chèque dans la minute. Je n'ai pas donné de raison à mon retard, pas demandé de délai. J'aurais pu, j'aurais même pu demander un prêt à la CUMA, mais « c'était Tilly qui gérait ». Les créanciers ont horreur des débiteurs silencieux. Ils n'en réclament que plus fort et plus vite.

Nous sommes très attachés à la terre. Toute ma vie, enfance et adolescence comprises, est indissociable des moissons, de l'odeur sèche des blés, du vacarme des machines, des petits animaux qui déboulent lorsque passent les faucheuses. Je n'en ai pas seulement une vision sentimentale et sensuelle, c'est aussi une partie de ma vie active. Le plaisir de peser le grain ou de voir les balles de foin entassées pour l'hiver me procurait des certitudes : j'ai toujours eu le sentiment en gérant les terres de Martel que je participais à la pérennité de cette famille.

Alors, l'arrivée des gendarmes escortant des camions avec des huissiers venus saisir notre récolte a été pour moi un traumatisme très violent, physique même, je n'hésite pas à l'écrire. J'étais seule à Martel : Charles-Henri à Bordeaux, les autres ailleurs, à Talade, à Londres. Je me revois courant des gendarmes aux huissiers, essayant d'empêcher que l'on me prenne mes récoltes, criant que ce n'était pas possible, que je pouvais faire un chèque. Mais non ! Je n'avais même plus de chéquier, et de toute façon, dirent les gendarmes, « c'était trop tard »… J'appelai Ghislaine. Elle resta d'un calme olympien que je perçus comme une certaine indifférence. Elle ne mesurait pas que cette saisie des récoltes, c'était une blessure dans la terre de Martel et une honte : jamais de mémoire de Védrines on n'avait connu une chose pareille. Elle prit ce ton affairé et légèrement supérieur de

la personne qui a l'autorité : « Thierry avait prévu ça. Tout va s'arranger. » Je raccrochai pas moins préoccupée : si on s'attaquait aux récoltes, et donc aux terres de Martel, il y avait un réel danger. Encore une fois, et contrairement à d'autres, nous n'étions jamais en retard d'un versement. Pourquoi une mesure si radicale contre nous ?

Nous étions entrés dans un labyrinthe administratif et financier : ne pas payer d'impôts ni les plus grosses factures entraînait une avalanche d'interdictions bancaires, mises en demeure, avis à tiers détenteur, taxations d'office. Nous ne voulions désespérément pas nous soustraire à nos obligations fiscales mais, selon Tilly, il s'agissait d'une démarche « stratégique et temporaire ». Autant j'avais su gérer mon patrimoine avant, là, j'étais dépassée. Ni Charles-Henri ni moi n'avions la capacité de faire face à toutes ces procédures et ces litiges. C'était la première fois de notre vie, et rien ne nous y avait préparés.

Mais en admettant notre faiblesse, nous admettions aussi la mainmise de Tilly sur nos dossiers : il avait « l'habitude de ce genre de problèmes », nous disait-il. « Rien que du très banal ! » Il expliqua à Charles-Henri qu'il « confierait le suivi des dossiers à Guillaume, que ce serait une excellente formation. Et puis, bien sûr, il y aurait son équipe en back up pour suivre ! ». Nous avons laissé faire, pensant même que c'était une bonne opportunité pour son avenir ! Nous pensions ne pas pouvoir donner cette chance à nos enfants par nous-mêmes, et Guillaume s'est retrouvé à exécuter les ordres de Tilly dans le suivi des contentieux. Peu à peu, tous les adultes de la famille se sont déchargés sur un jeune de leurs difficultés administratives et juridiques, comme c'était le cas pour Ghislaine, Philippe et Brigitte. Tilly a empêché les adultes de jouer leur rôle. Je me suis effondrée quand j'ai appris que Tilly avait ordonné à Guillaume de représenter Ghislaine chez un notaire face à Jean dans le cadre de son divorce. Je pressentais en retour la possibilité que ce dernier nourrisse une rancœur personnelle envers mon fils, bien que le dossier eût été préparé par Ghislaine qui ne voulait pas aller à ce rendez-vous. Je ne supportais pas l'idée qu'un de mes enfants soit envoyé au front à la place d'un adulte. Epuisé par des changements de rythme incessants, sous pression permanente, « Guillaume obéissait dans la peur avec une obligation de résultats », comme l'a dit Ghislaine dans son témoignage. Mamie, très inquiète des problèmes de sa fille, encourageait et remerciait Guillaume d'aider sa tante dans son travail.

Guillaume se retournait vers Thierry Tilly, en qui, plus que jamais, il voyait un confident, un soutien, et même un professeur. Cet homme avait toujours une réponse à une question, une solution à un problème – même si cette solution consistait à ignorer un dossier qu'il était censé suivre ! Il savait tout. Il avait toujours un coup d'avance ! Tilly avait voulu nous faire croire que Guillaume avait un avenir et une place privilégiée dans sa structure, et je ne l'ai pas mis en doute. Plus tard, j'ai pu analyser le rôle exact qu'a eu Guillaume auprès de Tilly : celui d'« un larbin corvéable à merci sans un millimètre d'autonomie », comme l'a démontré le procès.

A cette époque, en dépit de l'inquiétude de certains, on nous prenait pour des fous, des gens peu fiables puisqu'ils avaient si visiblement perdu la tête. En témoignaient les gens qui passaient devant cette grande baraque aux volets clos alors qu'on savait que onze personnes y vivaient… On en voit parfois dans les campagnes, des marginaux qui ne veulent plus sortir de chez eux, qui guettent le moindre intrus, prêts à l'apostropher pour le décourager, lui lancer quelques pierres ou brandir une pétoire en guise d'avertissement. Mais nous, qui n'étions pas des marginaux, qui jouissions jadis d'une excellente réputation à Bordeaux, étions devenus les « fadas » du coin.

9

2003 s'acheva comme une explosion : les huissiers du fisc vinrent saisir tous les meubles de Martel.

De nouveau je dus revivre l'humiliation de voir des huissiers, cette fois dans ma maison. Ahurie, affolée, j'assistai impuissante à la destruction de tous mes souvenirs et ceux des générations précédentes. Je me sentais bafouée, « violée », détruite. Ghislaine me rassura en me disant que rien ne serait vendu… Or il n'en fut rien. Tous nos meubles furent finalement vendus aux enchères…

Il était impossible de demeurer dans cette maison vide : nous dûmes nous replier chez Philippe à Talade, à une courte distance de Monflanquin. C'est un petit manoir qui avait appartenu à la famille Védrines trois siècles auparavant. Elle était sortie de la famille et Philippe était parvenu à la racheter assez récemment.

Avec Mamie et Ghislaine, Philippe et Brigitte, nous nous y retrouvions plus à l'étroit qu'à Martel, mais sans les enfants : Charles-Henri et moi logions dans une chambre d'enfant minuscule sur deux matelas au sol. Il allait de soi pour tout le monde – et surtout pour moi – que ce n'était qu'une affaire de quelques jours, quelques semaines tout au plus ! Mais après, quoi ? Où irions-nous, ensuite ?

A vrai dire, nous vivions au jour le jour. Nous n'avions plus de montre. La situation était telle que le manque d'argent nous obligeait à différer certaines priorités. Les piles de nos montres en faisaient partie. Il y avait sûrement encore quelques pendules – mes souvenirs commencent à être confus. Ne plus savoir l'heure vous fait très vite perdre la notion du temps et des jours qui s'écoulent. Même avec la télévision et les journaux télévisés, j'oubliai complètement mes repères temporels. Et, d'une certaine manière, ça n'avait plus vraiment d'importance.

Ce séjour allait s'éterniser. Etrangement, notre vie de couple reprit tous ses droits : Charles-Henri à demeure avec moi, c'était une situation jamais vécue sinon en vacances, et elle ajoutait à l'irréalité de cette période. Lui s'occupait du potager et réalisait des maquettes. Nous passions beaucoup de temps ensemble, ce qui nous a aidés à tenir, mais aussi nous a empêchés d'agir. Quand je m'inquiétais de l'avenir, il me rassurait : « C'est un mauvais passage, si nous tenons le coup tout va s'arranger. » La prise de Tranxène atténuait mes angoisses mais me maintenait dans une certaine torpeur.

Le *deus ex machina*, Thierry Tilly, avait une formule bien à lui, déjà citée ici, reprise comme un mantra par ma belle-sœur : « Si vous faites les neuf premiers pas, le dixième sera fait par mes services. » Quels pas ? Quels services ? Personne ne voulait même poser la question. J'avais l'impression d'aller droit dans le mur. Nous vivions sur la retraite de Mamie et sur celle de Philippe. Tilly, lui, s'affairait beaucoup : il gérait notre argent qui, en fait, était devenu le sien. Bientôt, nous récupérerions tout et même plus, nous assurait-il. « Mauvais passage », me répétait Charles-Henri.

Ghislaine avait phagocyté un coin de la maison : elle régnait sur le téléphone, le fax et Internet ; était en contact quotidien avec Tilly. Extrêmement proches, familiers même, elle était la seule à le tutoyer. C'est à cette époque qu'elle s'est occupée de finaliser le divorce de sa fille Guillemette sous la conduite de Tilly. On a retrouvé les mails qu'elle a adressés à ma nièce : tous racontaient « un mari infidèle, prêt à l'abandonner, un type sans foi ni loi, un hypocrite ». Que sais-je ? Le même discours qui avait été servi pour diaboliser Jean. Tout était bon pour l'éloigner de son mari qui ne comprenait rien à ce qui arrivait à son couple, ni au comportement agressif de sa jeune épouse. Le divorce sera finalement prononcé au cours de cette année.

Je me suis demandé parfois pourquoi Tilly n'avait pas alors poussé Charles-Henri à divorcer. Je ne vois qu'une explication possible : il lui fallait me dépouiller avant. Et puis, il avait peut-être mesuré que Charles-Henri tenait à moi et qu'un divorce irait contre son intérêt. Il me laissa donc au sein de la famille, mais étroitement surveillée et sous Tranxène.

Nous ne sortions qu'avec l'autorisation de Tilly que nous communiquait Ghislaine. Pour aller faire les courses, réduites au minimum, on utilisait ma voiture, la dernière qui nous restait. Jusqu'au jour où Tilly en a eu besoin et où elle est partie pour la Grande-Bretagne – je ne l'ai plus

revue. Nous habitions à cinq kilomètres du village. Nous prenions un taxi, ou, parfois, le voisin de Philippe, un Anglais charmant, nous transportait. A vrai dire, la seule sortie qui aurait exigé ma présence aurait été pour effectuer un retrait bancaire. Mais n'ayant plus rien sur mon compte, j'en étais dispensée. Parfois, je me disais : « S'il m'arrive quelque chose, qui, en dehors des Védrines, le saura ? » Il faut croire à la télépathie parce que, exactement à la même période, Marie-Hélène, profondément anxieuse et à qui je manquais, lança, avec deux de mes amies, une Recherche dans l'intérêt des familles (RIF). La requête atterrit à la gendarmerie de Monflanquin qui me convoqua. Je m'y rendis en compagnie de Ghislaine. Celle-ci, avec autorité et conviction, ne me laissant pas placer un mot, fit la démonstration que j'allais très bien et que cette recherche n'avait aucune raison d'être : « Depuis quand interdit-on à un citoyen de vivre à la campagne, en famille ? Est-on obligé d'écrire aux amis et de les tenir au courant de ses faits et gestes ? » Les gendarmes, une fois de plus, se dirent que, en dépit de nos bizarreries, il n'y avait rien à signaler. Dont acte. Encore une chance de perdue.

On croyait qu'il ne me restait rien. Mais Tilly avait tout épluché : je possédais encore un local professionnel en copropriété avec ma sœur. Il fallait le vendre. Ma sœur se fit tirer l'oreille, demanda tout naturellement la raison de cette décision, voulut me rencontrer. Je la comprenais et en moi-même je l'encourageais à résister. J'aurais tant aimé qu'elle ne cédât pas ! Mais Tilly me demanda de lui écrire sous une forme très officielle, débutant la lettre par « Madame ». Ma sœur ne comprit pas cette froideur inattendue et fut blessée. Tout en se refusant à le croire, elle signa avec le sentiment qu'entre elle et moi la rupture était consommée. Pour cette vente non plus, je n'étais pas chez le notaire. C'est Ghislaine qui avait ma procuration et qui s'est occupée de toutes les démarches avec les acheteurs. Le jour de la signature de l'acte, en constatant que seuls Ghislaine et son fils étaient présents dans l'étude, ma sœur et mon beau-frère s'inquiétèrent… Mais encore une fois, pour eux, je leur avais définitivement tourné le dos.

Bien sûr, cet épisode, les résistances de ma sœur ravivèrent les tensions familiales, les acrimonies de ma belle-mère, les rodomontades de Ghislaine, sur le thème : « Il faut faire comprendre à Christine que sa mauvaise volonté et son égoïsme sont de la trahison. D'abord une RIF, maintenant, cette vente que sa sœur essaie d'empêcher… Elle veut nous faire perdre du

temps, elle a partie liée… » Sans préciser avec qui elle me soupçonnait d'avoir des accointances, elle prit un air entendu, jeta un regard de connivence à son frère Philippe et se tut. Les silences qui suivirent, lourds de sous-entendus, augmentèrent le sentiment chez moi de me trouver réduite à rien. D'être rejetée. Inutile.

Comme si mes « trahisons » ne suffisaient pas, une cascade d'ennuis s'abattit sur nous.

Depuis que Charles-Henri avait renoncé à son métier, son compte professionnel à la Société Générale, vidé pour les besoins de Tilly, exhibait un découvert, anciennement autorisé mais jamais comblé de 500 000 francs. Il ne s'agissait pas d'un compte joint, mais la banque m'en déclara coresponsable. Nous fûmes donc poursuivis tous les deux, et je me retrouvai finalement taxée sur mes biens propres.

Au même moment, la coopérative agricole de Monflanquin, qui n'avait pas récupéré l'intégralité des 7 000 euros que nous lui devions, se saisit de notre bois et d'un hangar métallique ; et pendant ce temps, Charles-Henri était submergé de tout un tas de poursuites juridiques consécutives à l'intrusion de Tilly dans la gestion de son cabinet médical et à son immixtion dans notre vie quotidienne.

A l'époque, nous n'étions pas seulement ruinés, mais lourdement endettés et discrédités.

Rétrospectivement, je me demande encore comment nous en sommes arrivés là. Non que nous ayons accumulé des crédits, mais dès l'instant où l'argent commence à ne plus rentrer, et que les biens le garantissant ont disparu, les créanciers se ruent sur la bête. Pis, ils la chargent de pénalité, de frais d'huissiers, de procès, et le débit grossit sans que personne puisse s'y opposer. Nous n'avions strictement aucune idée sur la manière de nous défendre. Et quand bien même l'aurions-nous su, il aurait fallu que nous sortions de notre emprisonnement psychologique, « notre intelligence de sa jachère », et que nous ressuscitions notre volonté. Sur tous les plans, psychologique, moral, matériel, nous étions totalement démunis. Englués dans une toile d'araignée, chaque mouvement nous emprisonnait un peu plus. Et parce que tous, à des degrés divers, nous nous sentions piégés, nous nous en voulions : chacun tenait les autres pour responsables.

Mais face à l'ennemi, nous devenions solidaires. Ainsi, lorsque Tilly nous annonçait que des journalistes rôdaient, qu'il fallait immédiatement

nous replier dans la maison et refermer les volets, nous obéissions. Lorsqu'il nous affirmait que ses services avaient repéré des agents dans les bois tout proches branchés sur des écoutes, nous le croyions et la crainte nous rassemblait. Et pendant quelques heures, nos antagonismes cessaient, pour réapparaître ensuite.

Cette vie en alerte incessante, les menaces bien précises – celles de nos créanciers –, les problèmes quotidiens de manque d'argent pour nous approvisionner, nous munir du nécessaire – nous devions demander à Ghislaine d'acheter des choses aussi simples que du savon ou du dentifrice –, finissaient par nous épuiser nerveusement et physiquement. Nous ne nous soignions pas : Brigitte souffrait de migraines insupportables, Philippe se plaignait de douleurs dans les jambes, j'avais perdu des dents, Ghislaine et les enfants aussi. Seule Mamie avait droit aux soins qu'exigeait son âge. Mais le reste de la maison, y compris Ghislaine, pourtant adoubée par Tilly comme le chef de la famille, s'affaiblissait peu à peu. Nous devenions de plus en plus vulnérables.

Tilly me tenait en ligne de mire sans relâcher sa prise. Au cours des conversations entre Ghislaine et lui, je faisais l'objet de calomnies de plus en plus précises, de plus en plus nauséabondes, qu'elle distillait ensuite auprès de chacun, à l'exception de Charles-Henri. Elle commençait par des allusions, des phrases mystérieuses, laissant entendre que ce que j'avais commis était tellement grave qu'elle ne voulait pas en parler, ne pas faire souffrir la famille. Puis, quand même… elle me décrivit à Mamie comme « une pute de salon », expression bien choisie auprès d'une belle-mère née en 1913. Selon Tilly, je m'étais beaucoup « amusée » en l'absence de Charles-Henri, on le savait bien à Bordeaux, on en faisait des gorges chaudes. Ces « prétendus déjeuners du jeudi »… Non, elle ne pouvait pas en dire plus. Mamie avait suffisamment d'imagination pour compléter les points de suspension et plaignait ouvertement Charles-Henri. A Philippe et Brigitte, elle disait : « Faites attention, elle est kleptomane ! » Des objets, clefs, livres, bibelots, disparaissaient en effet, parfois réapparaissaient dans des endroits insolites, ou pas. Je me souviens du passeport d'un des enfants que l'on a longtemps cherché et que l'on m'a finalement accusée d'avoir empoché. Passe encore des bibelots, mais un passeport, c'est important. Le passeport demeura introuvable jusqu'au jour où il réapparut par miracle dans les affaires rapatriées d'Oxford…

Inutile de dire que l'ambiance à Talade devint exécrable. Mais l'objectif était atteint : je ne savais plus comment me comporter – nier était inutile, m'enfonçait un peu plus –, je déprimais et maigrissais à vue d'œil. Au fond de moi, j'attendais qu'il se passe quelque chose. Quant à Charles-Henri, ignorant tout de ces manœuvres, il voyait bien les conflits, m'écoutait quand je lui rapportais les vilenies que je surprenais. Puis il me demandait de la patience, de l'indulgence : « Tu sais comme elle est, me disait-il. Thierry me dit qu'elle peut à tout moment faire une tentative de suicide. Il faut comprendre ! » Ce n'était pas ma faute. Ni celle de Ghislaine. Lui aussi, à ce moment-là, plongeait dans un enfer personnel.

Nous avons ainsi passé près de trois ans à Talade ! Comment est-ce possible ? Occupés à quoi ? A jardiner et à bricoler, à obéir à des consignes variées : « Volets clos », « Nettoyage », « Ecriture d'un rapport quotidien sur la maisonnée », « Préparation de dossiers juridiques ». Toujours dans l'urgence pour limiter la réflexion et l'analyse. Nous obéissions de diverses manières. La vie quotidienne difficile et les démarches pour essayer de sauver ce qui ne l'était plus nous absorbaient. Mais, plus que tout, nous avions perdu la notion du temps. Il s'efface lorsqu'on se traîne d'une nuit à l'autre ; les mois, les années glissent, aussi irréels que des ombres.

Brigitte, la compagne de Philippe, rencontrait les mêmes difficultés que moi à Martel dans la gestion de la maison. Ghislaine était chargée de s'occuper de ses dossiers et elles ne s'entendaient pas. Peu habituée à ce genre de relations, Brigitte partait souvent en larmes s'enfermer dans sa chambre. Seule comme moi, au milieu de cette famille, elle avait rarement l'occasion de confier sa tristesse. J'aurais aimé l'entourer davantage. Mais dès qu'elle se rapprochait de moi, que nous passions trop de temps ensemble, Tilly en était averti et nous devions cesser nos conversations.

Puis, un jour, nos enfants revinrent de Grande-Bretagne : les enfants de Ghislaine – François et Guillemette – et mes enfants – Amaury et Diane. Guillaume, lui, était resté en Angleterre.

10

Nos enfants revinrent en août 2005 sans explication. Thierry Tilly avait déménagé à Oxford. Il n'avait pas payé les loyers de leurs logements, ils en avaient donc été expulsés ! Mais ils ne devaient rien dire et se conformèrent aux ordres de Tilly. A leur vue, j'eus un vrai choc. Tous les quatre, hâves, blafards, très amaigris, très fatigués. Amaury portait les cheveux sur les épaules. Ghislaine me prit à part et m'avertit : « Tu es déprimée et Amaury aussi. Alors, ne parle pas avec lui, tu vas l'enfoncer ! » L'avertissement valait aussi pour Philippe et Brigitte. Cette phrase, l'image de mon fils ! Chaque fois que j'y pense je ne peux retenir mes larmes.

Malgré tout, retrouver mes deux petits m'a fait du bien. Depuis des années, je me sentais dépossédée d'eux, sans pouvoir m'entretenir avec eux ou très peu. De Londres, ils m'assuraient que tout allait bien. Ils étaient scolarisés : Diane dans une prépa pour l'université d'Edimbourg ; Amaury suivant des cours d'anglais en vue d'un diplôme qui lui permettrait d'entrer lui aussi dans une université écossaise, mais rien d'aussi précis que pour Diane.

Au début, je n'ai eu qu'une idée en tête : les remettre en forme. Je parlais un peu avec Amaury. Il était nerveux, constamment au bord des larmes. Ses deux cousins le traitaient mal, s'adressant à lui comme à un chien, si bien que j'ai fini par m'en plaindre auprès d'eux. Je ne les avais jamais vus ainsi. « C'est pour son bien », fut leur explication. Amaury se retrancha de la famille et s'organisa une vie à lui. Il se levait le premier en même temps que moi, prenait son petit déjeuner puis allait faire du sport. Ensuite, il allait bricoler avec son père au jardin ou dans l'atelier où Charles-Henri faisait ses maquettes. Cette complicité nouvelle avec son père lui a permis de découvrir ses capacités artistiques et de faire émerger un réel talent. Il se mit à sculpter le bois, réalisa de beaux objets. Ce travail

le tranquillisait et l'apaisait. Quand je lui demandais ce qui s'était passé à Londres, sa réponse tenait en une phrase : « Mes cousins m'ont empêché d'être. » Il ne voulait pas en dire plus et refusait surtout que je m'en mêle. Je ne découvrirais complètement que bien plus tard la vérité. Pour l'heure, je ne souhaitais qu'une chose : renouer des liens avec mes enfants. Je m'y employai de toutes mes forces.

Mes enfants ont gardé le silence à la fois parce qu'ils voulaient ménager leur parents et parce qu'ils craignaient de désobéir à Tilly. C'est dommage : peut-être leur récit nous aurait-il dessillé les yeux. Les miens, en tout cas. Pour ma part, j'ai appris ce qu'avait vécu Amaury en lisant sa déposition chez le juge d'instruction. Je ne sais comment exprimer ce que j'ai ressenti à ce moment-là : chagrin, horreur et culpabilité… J'avais failli à mon rôle de mère ; je n'avais pas su protéger mes enfants.

Au début de leur séjour à Londres, Amaury logeait avec François et Guillemette, puis avec Diane, qui avait été expulsée de son appartement. Pour des raisons inconnues, les relations entre mon fils et ses cousins devinrent vite difficiles et il s'en plaignit à Tilly qu'il considérait comme son ami. Celui-ci arrangea l'affaire à sa façon. Il y avait dans un très chic immeuble, sur Regent Street, un bureau appartenant prétendument à la Blue Light Foundation. Amaury pourrait s'installer là s'il respectait quelques règles. On ne devait pas savoir qu'il y habitait : donc pas de bruit, pas d'allées et venues pendant les heures de travail. Interdiction d'ouvrir à qui que ce soit d'étranger. Il se laverait dans les toilettes de l'étage avant l'arrivée des employés, dormirait par terre dans un sac de couchage. Sa sœur ou ses cousins lui apporteraient un repas par jour, c'était bien suffisant. Tilly fixa encore d'autres règles, au motif que l'attitude désagréable de ses cousins ne venait pas d'eux mais bien de lui. Il devait accomplir une réflexion sur lui-même pour progresser.

Amaury n'alla plus en cours. Il resta dans ce lieu vide où Tilly lui avait déposé quelques livres, des films d'horreur sataniques, et un bloc-notes sur lequel il consignerait jour après jour ses pensées et ses progrès. Interdit de sortie, condamné à se laver avec de l'eau glacée, il cessa un temps de faire sa toilette. Il parvenait de plus en plus difficilement à lutter contre cet emprisonnement psychologique. François et Diane lui apportaient ses repas et s'inquiétaient de le voir se délabrer. Il mourait de faim. Tilly passait régulièrement, le morigénait, l'obligeait à écrire plus longtemps : un exercice selon lui nécessaire pour réussir à être lui-même. Il a vécu cet

enfer pendant neuf mois alors que nous le pensions dans une bonne institution anglaise…

Jusqu'au matin où l'on sonna à la porte. Amaury, croyant avoir affaire à sa sœur ou à son cousin, ouvrit et se trouva en face d'un huissier. Non seulement il n'avait pas le droit d'habiter ce bureau, mais le loyer n'était pas payé depuis des mois. Il fut mis à la porte *manu militari* et rejoignit le logement de ses cousins. L'appartement se retrouva donc surpeuplé et Amaury fut accueilli comme un chien dans un jeu de quilles. On lui reprocha d'avoir, par sa stupidité, perdu un appartement que l'on aurait pu occuper. Il était idiot. Et comme tel, il se vit attribuer l'entrée, avec interdiction d'aller au-delà dans l'appartement, de prendre ses repas avec les autres ni de regarder la télévision. Tilly, instigateur de ce traitement, passait de temps à autre discuter avec les cousins d'Amaury.

Ajoutons à cela qu'ils n'avaient pas un sou, en dépit des sommes importantes que nous envoyions. Tilly en confisquait la majeure partie à son usage personnel. Ils avaient découvert des magasins où se vendent au jour le jour des produits dont la date de péremption est dépassée ou va l'être, et dont les prix étaient réduits de 30 à 70 % ; Diane qui allait à la cantine à midi, rapportait des fruits. Ils n'avaient ni chauffage, ni eau chaude. Ils survivaient mal. D'une certaine manière, il est heureux que, les loyers n'étant pas réglés, les enfants aient dû quitter leur logement et rentrer en France.

Assez vite, j'ai retrouvé mon second fils. Avec Diane, il en alla tout autrement. Elle était gentille, attentionnée même, mais en l'écoutant parler, je découvris qu'elle était tombée entièrement sous influence. Ainsi, évoquant son enfance, elle m'en donnait une version totalement différente de la réalité. Elle s'attribuait toujours le mauvais rôle par rapport à sa cousine : elle avait été plus gâtée, elle avait toujours eu de plus beaux jouets, de plus belles robes que Guillemette. Je m'étonnais, d'autant que Guillemette avait près de dix ans de plus qu'elle et qu'elles n'avaient pas grandi ensemble. Mais Diane était convaincue de ce qu'elle avançait : elle avait été privilégiée par rapport à sa cousine et celle-ci en avait souffert… Depuis son retour parmi nous, Ghislaine et Guillemette avaient su capter l'affection et la confiance de Diane. Rien d'anormal à cela si ce n'est qu'elle s'éloignait de son père et moi.

Désormais, à Talade, il y avait deux clans : Ghislaine, ses enfants et Diane d'une part, Charles-Henri, Amaury et moi d'autre part. Mamie se

tenait légèrement à l'écart mais suivait Ghislaine. Quant à Philippe et Brigitte, ils essayaient de trouver leur place chez eux et souffraient cruellement de la séparation avec leurs enfants ! Chacune de leurs dates d'anniversaire les plongeait dans une profonde tristesse. Le petit déjeuner était l'illustration caricaturale de la situation. Le groupe de Ghislaine et les enfants se levait tard et prenait donc le petit déjeuner en dernier. Ils restaient ensemble, une heure, parfois plus, à discuter. J'avais l'impression d'un briefing quotidien d'où le reste de la maisonnée était exclu. Ils se taisaient lorsque nous entrions dans la pièce. Que leur disait Ghislaine ? Sans doute transmettait-elle les consignes de Tilly, sans doute aussi faisait-elle des réflexions sur leurs parents. Je ne voulais pas penser que j'avais perdu Diane. Je me disais que cela passerait, qu'elle n'avait que vingt ans. Lorsque la situation redeviendrait normale, tout s'arrangerait. Cela me peinait d'autant plus qu'elle ne manifestait rien. Elle se montrait lisse, irréprochable vis-à-vis de moi, sans permettre une seule vraie conversation, ni relation affectueuse. Comme si elle m'en voulait mais préférait me laisser dans l'ignorance de son véritable état d'esprit. Plus j'essayais de me rapprocher d'elle, plus elle s'éloignait.

Tilly était entré dans notre vie depuis six ans et je le connaissais très peu en dehors de trois rencontres à Bordeaux et à Londres, une conversation téléphonique et quelques mails. C'est pourquoi lorsque, en août 2006, Ghislaine m'a annoncé que Tilly nous attendait à Oxford, Charles-Henri et moi, j'ai été très surprise. Plus surprise encore d'apprendre qu'il voulait très précisément me voir, moi ! Il désirait discuter de l'avancement de nos affaires de placement. « Enfin ! » me dis-je. Pendant toutes ces années, et en dépit de mon état d'abrutissement, j'avais constitué et conservé les dossiers de nos ventes, de nos frais de justice et autres poursuites auxquelles nous avions dû faire face. Le total avoisinait 4 millions et demi d'euros. Pour moi, il ne faisait aucun doute que tout l'argent que nous avions laissé partir allait réapparaître – reconnaissances de dettes à l'appui –, ou au moins une partie. Nous allions enfin voir la fin de notre cauchemar.

Echapper à l'ambiance délétère de Talade, ne plus entendre les diatribes de ma belle-sœur me donnaient une nouvelle énergie. Je fis nos valises le cœur léger. Nous emportions peu de choses : notre séjour ne devait pas excéder trois ou quatre jours. Nous prîmes le train, le bus, le bateau, puis de

nouveau le bus de Londres jusqu'à Oxford. A l'arrivée, Thierry et Guillaume nous attendaient.

TROISIÈME PARTIE
Au cœur de la toile

11

L'image de Thierry Tilly, à notre arrivée, ne ressemble en aucun point à celle que suggèrent ses directives autoritaires ou ses ordres, selon les circonstances. Nous retrouvons le jeune homme gai et amical qui nous avait invités à Londres. Elégamment vêtu d'un pantalon de flanelle bleu marine, chemise blanche, pull marin, mince, d'allure quasi sportive, très disert, il s'excuse à plusieurs reprises du logement qu'il nous offre : une petite maison en travaux, où pendent des fils électriques, dont certaines pièces sont encore à l'état brut ; la cuisine ne fonctionne pas mais il y a un jardin fleuri et, dans un coin, une charmante gloriette. « Plus tard, ce sera le logement de Guillaume », annonce-t-il, produisant ainsi l'effet attendu : les parents enchantés devant la future demeure de leur fils aîné ! Dans notre chambre, l'aménagement se limite à une table, une chaise, un matelas par terre mais recouvert d'un édredon à fleurs. Et, je ne sais pas pourquoi, cette housse fleurie me fait plaisir. Charles-Henri ne dit rien. Il regarde par la fenêtre, en face, la maison de Thierry, grande et confortable, où habitent Jessica, leurs enfants et Guillaume. Pense-t-il à Caudéran ? Moi, je ne veux pas me souvenir de Caudéran, notre foyer si soigneusement installé, sa belle cuisine bien agencée, le salon, les chambres, la nôtre avec son grand lit et son ambiance cosy. Fini ce luxe ! Je mesure notre chute : un édredon fleuri sur un matelas posé à même le sol me comble !

Jessica nous accueille gentiment et nous invite à demeurer chez eux autant que nous le souhaitons. Je préfère y passer mes journées plutôt que dans notre bicoque en travaux. D'emblée, Thierry donne le ton : « Je sais que votre séjour à Talade n'a pas été une partie de plaisir, profitez maintenant de l'été anglais et de notre foyer. » Dans les jours qui viennent, nous trouvons notre rythme : petits déjeuners chez les Tilly, conversations sur tout et rien avec Jessica. Je l'aide au ménage, je repasse. Charles-Henri

grogne : « Tu n'es pas la bonne ! » Mais cela ne m'ennuie pas : Jessica est charmante et débordée par deux enfants adorables. Thierry ou Guillaume se chargent de les emmener à l'école et de les ramener. Un jour même on me demande de le faire. J'ai perdu l'habitude des villes, et surtout de marcher seule dans les rues ou de prendre l'autobus, cela me demande un effort. Tous ces gestes de la vie quotidienne à l'extérieur que l'on accomplit sans y penser et que je retrouve avec un petit tracas : je n'ai pratiquement pas un sou, sinon un peu de monnaie…

A raison d'un seul repas par jour, le soir chez Thierry, mon mari, pas gascon pour rien, souffre. La rupture du rythme alimentaire est une arme que Tilly utilisera à plusieurs reprises pour nous faire perdre nos repères. Notre manque d'argent empêche Charles-Henri de sortir pour acheter quelques suppléments. Il obtient des flocons d'avoine à midi. Et, finalement, il s'adapte à ce nouveau rythme d'alimentation plus frugale.

Thierry occupe la plupart du temps son bureau, situé dans les combles, sauf lorsqu'il s'absente des après-midi entiers. Il discute longuement avec Charles-Henri. Lorsque je lui demande quels sujets ils abordent, celui-ci reste évasif : « Des choses, nos projets pour la Blue Light Foundation… » Ils n'ont pas évoqué les résultats de nos placements financiers. Et la seule réflexion de Thierry approchant le sujet se borne à une recommandation un peu étrange : « Ne parlez pas d'argent avec Jessica. Je la trouve fragile en ce moment, elle a des problèmes avec sa mère. A vrai dire, je compte sur vous pour la materner un peu : elle en a besoin ! » Je respecte donc la consigne. Et nous vivons en bonne intelligence, je peux même parler d'harmonie. Ce qui me change agréablement de mon quotidien à Talade.

Quant à Guillaume, il me tient compagnie lorsque les corvées que lui impose Tilly lui en laissent le temps. Je ne saisis pas encore très bien en quoi il consiste. Tilly lui parle comme à un employé subalterne, qu'il s'agisse d'aller chercher les enfants à l'école, de poster du courrier ou de faire une recherche sur Internet. J'ai l'impression que mon fils occupe tantôt la place d'un jeune homme au pair, tantôt celle d'un coursier ou d'un stagiaire. Cela ne correspond ni à ses capacités, ni à sa formation. Mais Tilly se montre extrêmement satisfait de Guillaume. Encore un peu d'entraînement et il sera prêt pour un poste soit à l'Onu, soit dans la fondation… « Il a de l'avenir, ce garçon », nous déclare-t-il. On peut se demander en quoi les mille et une petites tâches réservées à Guillaume

représentent une formation pour un poste à l'Onu ! Guillaume a l'air fatigué mais il est si dynamique que je ne me pose pas de question.

Au bout de quinze jours de cette existence plutôt plaisante, je retrouve ma combativité, et un matin, alors que nous achevons notre breakfast, je dis à Thierry que j'aimerais savoir où nous en sommes avec nos placements. Diane doit bientôt entrer à l'université d'Edimbourg, il est même urgent de l'inscrire. Je me demande comment nous allons financer sa scolarité et tous les frais qu'elle entraîne là-bas. Il se lève, pose sa serviette : « Justement, Christine, nous allons travailler ! Venez avec moi. »

Je le suis. Charles-Henri ne bouge pas. Je ne m'en étonne qu'à moitié : après tout, c'est moi qui ai versé les sommes les plus importantes sur sa société et dans les deux SCI. Nous nous dirigeons de l'autre côté de la rue, vers le jardin de notre maison, et allons nous asseoir dans la gloriette. Thierry aime les entretiens en tête à tête : sa capacité de persuasion atteint alors son maximum.

« Voilà, commence-t-il, je dois vous parler de la transmission ! Comme Charles-Henri, vous descendez d'une famille très ancienne. Savez-vous ce que signifie votre nom, Cornette de Laminière ? »

Ma stupéfaction est telle que je reste coite. Il prend mon silence pour un encouragement et poursuit : « Votre nom signifie "Le Gardien de la Mine" ! Et cette définition prend tout son sens avec la transmission. Ça ne vous dit rien ? »

Je hoche la tête négativement, toujours aussi médusée. De quoi veut-il parler ? Il prend alors un ton inspiré, comme s'il entrait dans un domaine touchant au sacré : « Il existe en France quelques familles très anciennes gardiennes de trésors que leur confiaient les rois au fil des siècles pour aider les plus démunis et garantir certains équilibres. Ces familles se transmettent le secret de génération en génération. La vôtre détient donc une formidable richesse cachée. Vous en avez forcément eu connaissance. Le lieu, le mode d'accès ont dû vous être donnés. »

Un instant, je crois à une plaisanterie, mais il est diablement sérieux. Pour autant, je n'accorde pas une seconde crédit à ce qu'il me raconte et lance : « C'est complètement surréaliste ! »

Il me fixe durement, son regard bleu devenu glacial, et rétorque d'une voix menaçante : « Christine ! Je vous interdis de dire ce mot !

— Il n'y a jamais rien eu dans la succession qui puisse donner à penser même de loin à l'existence d'un tel trésor ! Vous devez faire une erreur ! »

Il soupire. Cette fois, je lis sur son visage que je suis une innocente.

« Evidemment, ça ne passe pas par les notaires. C'est beaucoup trop important ! Je sais pertinemment que cette transmission a été faite. Mon patron y a assisté. Nous en sommes la garde rapprochée, les protecteurs. Votre réaction ne prouve qu'une chose : la charge écrasante que cela représente était trop lourde pour vous, vous en avez perdu la mémoire. Cela arrive, mon patron a déjà vu des cas semblables. »

Là, je mesure à quel point sa certitude est solidement ancrée. Il n'aura de cesse que je la retrouve, cette mémoire. Je tente encore de le décourager : « Ecoutez, mes parents n'avaient pas de secret pour moi. Ils ne m'en ont jamais parlé, même par allusion. Les papiers de famille ne portent aucune trace d'une transmission de cette sorte. Vous vous trompez. »

Mais il tient bon : je suis dépositaire de ce secret, celui d'une fabuleuse richesse en or et en bijoux. Maintenant, nous marchons dans le jardin, et en dépit de mes dénégations, il s'obstine : cela doit me revenir. Cette conversation tourne en rond, me paraît folle, et à la fin, agacée, je tente une question : « Puisque vous savez tout cela, pourquoi ne me le dites-vous pas ? Si votre patron est au courant, c'est très simple !

— Malheureusement non, Christine ! Il y a une façon de faire, nous ne pouvons y déroger. Nous ne pouvons pas modifier la règle pour vous. » Et puis il change, opte pour la gentillesse, presque fraternelle : « Ne vous inquiétez pas ! Je vais vous aider, vous allez retrouver cette mémoire qui vous manque ! »

Nous revenons chez lui. Ma stupeur a fait place à un malaise. Il est animé d'une telle certitude que je ne vois pas comment le détromper. Je vais immédiatement livrer tout cela à mon mari. Il adhère sans hésitation à cette histoire rocambolesque. L'ancienneté de nos familles, leur solidité peuvent justifier parfaitement cette théorie ! Il faut dire que cela fait six ans que la manipulation de Tilly opère. Epuisés, nous sommes complètement sous son emprise…

Mes parents, et moi après eux, n'ont jamais fait une affaire de notre particule ni de nos racines. Même chose chez les Védrines. Pour nous, l'ancienneté de la lignée impose simplement le devoir de maintenir le nom avec dignité. Thierry Tilly a joué sur cette corde-là avec mon mari. Et il y a gagné son soutien.

Tilly va plus loin. Nos ennemis savent que nous détenons ce secret. Ils sont prêts à tout pour s'en emparer. Et le premier menacé est mon fils aîné, Guillaume. Thierry avertit Charles-Henri : si nous n'agissons pas, il y aura « de la viande froide », selon son expression imagée, signifiant par là qu'il y a menace de mort. C'est pour le protéger qu'il a gardé Guillaume auprès de lui.

Me voilà assise sur ma couette fleurie, effondrée devant l'énormité de ce que je mets au jour. Tout ce complot brandi depuis plusieurs années dont je n'avais pas le moindre détail se résume à ça : un trésor caché et convoité par d'autres ! Tilly me révèle que Bertrand, mon cousin germain le plus proche, compte parmi les gens « qui savent ».

Je n'en crois rien. La réalité – mais là encore je ne le saurai que plus tard –, c'est que Bertrand, très inquiet pour moi et mes enfants, informé du séjour de Diane à Londres, a discrètement enquêté. J'ignore comment Thierry l'a su. Il est maintenant persuadé qu'il doit son expulsion de l'appartement de Londres (pour un loyer impayé) à mon cousin. Il l'a évidemment en ligne de mire. D'autant plus qu'il sait toute l'affection que je lui porte.

« Plus c'est gros, plus ça passe », a lâché Thierry, un jour qu'il était en veine de confidence. J'ai oublié à quel sujet cette phrase faisait référence. Mais elle trouve ici sa pleine justification : Charles-Henri me supplie de faire un effort pour me remémorer cette transmission et sauver la famille ! Je lui réponds que je n'ai aucun souvenir, je ne vois même pas, si elle existe, comment la recouvrer ! Charles-Henri me jette un regard sceptique : on n'oublie pas une chose pareille, sauf si on le veut ! Après quinze jours de répit, j'ai l'impression de replonger en enfer.

Désormais, chaque jour « je travaille » avec Thierry. « La mémoire, m'a-t-il expliqué, est une sorte d'ordinateur. Elle contient des milliers de fichiers, on ne peut avoir accès à tous simplement en cliquant. Certains exigent une recherche logique et cohérente, par association d'idées. Nous fonctionnons de la même manière. » Docile, je me concentre et il me fait parler de ma famille. Dans ce contexte étrange, je pars à la recherche de mes ancêtres dont je constate que je sais très peu de choses : mon grand-père est mort à quarante ans et mon père n'était pas bavard. Je ne l'ai jamais interrogé sur nos origines. Alors je soulève plus de questions que de réponses : comment et où mon grand-père a-t-il rencontré ma grand-mère anglaise ? Pourquoi est-il enterré à Dieppe alors que le caveau de famille se

trouve à Montmorillon ? Qu'est devenu le frère aîné de mon père au terme d'un destin peu commun ? Je sais que, très anglophile, il a vécu en Grande-Bretagne, s'y est marié. Il a eu un fils. Puis il a embarqué sa famille pour l'Australie. Sur le bateau qui les emmenait là-bas, mon cousin est mort d'une maladie, je ne sais laquelle. A peine débarqué, mon oncle a adressé une lettre à son frère : malgré la mort de leur fils, lui et sa femme se disaient heureux d'être arrivés dans ce pays qu'ils découvraient avec bonheur, sûrs de s'y plaire. Puis ce fut le silence. Mon père a engagé toutes les recherches possibles mais, en dépit de ses efforts, il n'a plus eu de nouvelles de son frère, n'a plus jamais entendu parler de lui. Cette disparition conforte Tilly dans son obsession de transmission : mon oncle détenait le secret et on s'est débarrassé de lui ! Toujours ce « on », non identifié.

Pour s'assurer de la pleine collaboration de Charles-Henri, Tilly a une idée : il lui propose d'aller à Paris, visiter « ses services ». Charles-Henri part un matin avec Guillaume en voiture. Accessoirement, ils doivent livrer des ordinateurs à son « patron », Jacques Gonzalez. Tilly leur a recommandé de ne pas prendre de risques en matière de sécurité : « Soyez aux aguets ! » Ils ont rendez-vous dans un café à la porte Champerret. Là, un grand type maigre du nom de Pascal, dit le Grand, les retrouve, emprunte la voiture pour livrer le matériel puis disparaît. Il revient plusieurs heures plus tard, rend les clefs et s'en va. Pas question d'une quelconque visite. En revanche, Charles-Henri et Guillaume ne doivent pas partir sans le feu vert de Thierry. Ils attendront de 17 heures à 3 heures du matin pour pouvoir mettre à nouveau le cap sur l'Angleterre. Sous prétexte de sécurité, il impose son rythme et maintient la pression : technique très au point pour empêcher toute initiative.

Au retour, Thierry prend Charles-Henri à part : « Désolé pour cette visite ratée, mais c'était impossible pour des raisons que je ne peux vous communiquer. Il faut aider Christine, cependant, faites comme si vous aviez vu mes bureaux, et affirmez qu'on vous a montré la preuve de l'existence de la transmission. Cela l'aidera à retrouver la mémoire. »

Obéissant, Charles-Henri va me dire : « Ecoute Christine, j'ai vu les bureaux. Je suis content, Guillaume est très apprécié là-bas. Et surtout, on m'a présenté des documents sur l'existence de la transmission qui font foi ! La transmission a bien lieu… »

Il est si convaincu de ce qu'on l'a obligé à raconter que je prends pour argent comptant ce qu'il me dit. Je dois retrouver la mémoire ! Cette fois,

ce n’est plus Tilly qui me motive, mais Charles-Henri.

12

Un matin, Tilly agite sous mon nez le livret de famille de mes parents. Il l'a trouvé dans les meubles de notre maison de Bordeaux qui sont censés être enfermés dans un container à Londres. « Il vous faudra ce document pour signer devant notaire une donation de la transmission à Guillaume. »

Encore faudrait-il que je la retrouve ! Je ne réponds rien, ma mémoire se refuse toujours à lâcher ce fameux secret, et mon confesseur d'un nouveau genre se tient toujours à l'écoute. Je suis de plus en plus tendue. Impossible d'acheter du Tranxène à Londres. Ma provision est terminée. Avec tous les effets imaginables dus à cet arrêt brutal.

Un après-midi se décide un voyage à Bruxelles ! Pour mes dix-huit ans, une sœur de mon père, mariée à un Belge, m'avait emmenée au bal des Débutantes à Bruxelles. C'est une autre version de celui de Paris, mais sur le même principe : jeunes filles vêtues de robes haute couture et présentées officiellement à la haute société belge. Cela a provoqué chez Tilly une nouvelle inspiration : « Vous partez à Bruxelles avec Guillaume ! Vous touchez au but ! »

Charles-Henri restera à Oxford, au motif que ce voyage est une affaire entre notre fils aîné et moi. Nous irons dans une banque avec ma carte d'identité et demanderons le coffre à mon nom. Comment reconnaîtrai-je l'établissement ? « En le voyant ! » assure Tilly, soudain excité. Et il s'en va tenir conciliabule avec Guillaume pour le briefer. « Dès que vous serez rentrés en possession de la transmission, vous irez chez un notaire. » J'objecte que, selon lui, on n'aurait jamais mêlé les notaires à cette affaire. Il balaie l'obstacle d'un haussement d'épaules.

Nous partons le soir en autocar et roulons toute la nuit : Guillaume a déjà été à Paris en voiture, « il est fatigué », a décrété Tilly pour justifier que nous empruntions ce moyen de transport. Au matin, nous nous

rafraîchissons comme nous pouvons dans les toilettes de la gare routière et commençons notre tournée des banques dans le centre de Bruxelles. Je ne connais pas la ville : je n'y suis pas revenue depuis le fameux bal. Guillaume a un plan et nous guide.

La première banque est une agence HSBC. J'exhibe ma carte d'identité auprès d'un employé derrière un guichet et explique que je dois avoir un compte à ce nom, un compte assez ancien. L'employé, sans me poser plus de questions, pianote sur son ordinateur et secoue la tête : pas de compte, pas de coffre. Même scène à la deuxième banque, puis la troisième, la quatrième. Banque après banque, nous allons d'échec en échec. Tilly, pendu au téléphone, s'énerve. Il appelle tous les quarts d'heure, harcèle Guillaume. Nous nous sommes à peine arrêtés pour avaler un sandwich. Au fur et à mesure que l'après-midi s'écoule, nous alternons les réponses négatives des banques et les colères de Tilly. Entre lui et Guillaume, le ton monte. A 17 heures, les rideaux de fer descendent, notre vaine quête s'arrête. Nous avons si peu d'argent que nous faisons halte dans une auberge de jeunesse. Ecrasée de fatigue, je n'ai même pas faim. Je suis une marionnette à la recherche de quelque chose qui n'existe pas. La pensée d'en finir passe et repasse dans mon esprit. J'ai les oreilles qui sifflent, des vertiges.

Le lendemain, Guillaume me dit tristement : « Maman, fais un effort, c'est absurde ! » Nous reprenons notre pèlerinage. Je ne pensais pas qu'il y avait autant de banques à Bruxelles. Et comme nous parcourons la ville à pied, je m'épuise. Tilly, toujours au téléphone, change de méthode : « Allez place Royale ! » Là, paraît-il, mon langage corporel doit montrer que je me souviens de quelque chose. Mais rien à faire, mon langage corporel n'évoque rien. Devant cette absence de résultat, Tilly attaque : « Ta mère sait mais ne veut rien dire ! » Retour à l'auberge de jeunesse. Tilly ordonne à mon fils de me questionner sans me laisser dormir. Guillaume passe outre. Et moi, cassée par ces deux jours de marche, je tombe dans un sommeil profond.

Le troisième jour, à l'affût des conversations entre Guillaume et Tilly, j'entends celui-ci affirmer à nouveau que je détiens toute l'information et la garde pour moi. Une fois encore je pense au suicide. Rothschild, la dernière banque où nous passons, provoque chez moi une explosion de larmes et de tristesse. Je pense qu'après la guerre des Juifs dépossédés de tout leur

patrimoine ont fait la même démarche que moi pour de justes raisons, tandis que moi… J'ai honte de ce que Tilly me fait faire, de ma faiblesse.

Le retour est affreusement triste. Nous venions de passer la pire semaine de notre vie. J'arrive à la maison où nous attendent Tilly et Charles-Henri, et je m'entends dire à Tilly : « Thierry, je fais encore partie des onze ? » Les onze, c'est la famille. Je n'accepte pas de passer pour une traîtresse, je n'ai rien fait de mal. Je suis redevenue une petite fille perdue, terrifiée à l'idée d'être rejetée. Je me vois implorant Tilly pour qu'il ne me gronde pas, pour qu'il me garde dans le groupe. Quand je repense à cet épisode, je me souviens avec précision que, quelque part en moi, une infime portion de ma raison demeurait en veille. En veille seulement, incapable de me pousser à réagir. Et mon attitude prouve à Tilly qu'il a bien refermé son emprise sur moi. Qu'il me tient. Alors il manifeste une inhabituelle gentillesse envers moi.

A l'inverse, mon mari me bat froid. Il ne s'adresse à moi qu'au minimum, évite ma présence. Il se contente de bricoler dans la maison où les travaux n'ont pas avancé d'un iota, et passe de longs moments avec Tilly qui consolide son pouvoir en me détruisant aux yeux de Charles-Henri : d'une part, je mens et trahis ma famille, d'autre part, j'ai des torts sérieux vis-à-vis de mes enfants. Par exemple, lorsque Amaury s'est mis à fumer du hasch, non seulement je n'ai rien fait mais je lui donné plus d'argent. Charles-Henri est très triste en voyant son monde s'écrouler. Il entend les accusations mensongères, me les transmet, mais en fait elles ne font pas vraiment écho en lui. Cependant, il ne me défend pas et se comporte comme Tilly le lui commande. C'est tout le paradoxe que je comprends aujourd'hui.

Fin octobre, nous fêtons l'anniversaire de Guillaume, et novembre s'écoule dans une atmosphère plombée : je suis censée réfléchir. Mais à quoi ? Et comment ?

Avec l'hiver débutant, la maison est glaciale. Il faut dire que le chauffage fonctionne sur une minuterie alimentée par des pièces de monnaie. Tilly nous les fournit… quand il veut ! Il utilise Charles-Henri à l'aménagement d'un bureau, mais ne me parle plus ou presque.

Et puis, le 20 novembre, nous assistons à une scène de ménage entre Jessica et lui : elle est allée faire des courses et la carte de crédit du couple a été refusée. Tilly arrive furibond, se tourne vers moi : « Ça commence à

suffire, Christine ! Vous avez laminé ma famille, et la vôtre. Parce que vous refusez de donner la transmission ! Tout est votre faute ! Allez réfléchir dans votre chambre ! »

Et débute une séquestration physique et psychologique qui s'apparente à celle qu'a vécue Amaury un an plus tôt à Londres. A demeure dans ma chambre pas chauffée, assise devant ma table, je dois m'astreindre à un travail écrit pour stimuler mes souvenirs et donner cette transmission à mon fils. Je ne dois pas en sortir, mais ne suis pas enfermée, je peux aller faire ma toilette dans la salle de bains. Chaque soir, Charles-Henri vient se coucher à côté de moi, Tilly l'a persuadé que cette claustration me sera bénéfique. Elle me permettra de faire le point, de trouver mon blocage et donc une solution à notre problème. Lui n'a aucun doute, la fable de Tilly s'inscrit maintenant dans sa réalité.

Tilly m'a non seulement pris ma carte d'identité, mais aussi ma montre (que j'avais remise en marche en arrivant à Londres), ma bague de fiançailles et un collier donné par mon père pour mes quarante ans. Il y avait prétendument des traceurs dans ces objets qui permettraient à nos ennemis de me pister. Il m'a confisqué aussi ma couette fleurie. J'avais dit que j'aimais bien cet édredon. C'est le petit détail qui me casse un peu plus.

Pour ne pas sombrer, j'occupe mes journées à revoir mes souvenirs d'enfance, à me répéter des poèmes, à me raconter les livres et les films que j'ai aimés. Je dois avouer que j'ai beaucoup pensé au suicide à ce moment-là. Trois choses m'ont retenue : ma foi en Dieu, mes enfants et la volonté de faire éclater un jour la vérité. Tilly a opté pour le harcèlement moral : ainsi, Guillaume étant menacé à cause de moi, il doit se tenir constamment auprès de lui, ne jamais s'en éloigner de plus de trois mètres. Mon fils aîné reste donc invisible. Moi, je suis une mère indigne et mauvaise. Et puisque je persiste à me taire, son patron va m'envoyer dans « une cellule de ses services sous les Invalides. Jacques a l'habitude des récalcitrants dans mon genre et il a une équipe spécialisée dans les interrogatoires musclés. Quand les gens sortent de là, on les relâche la nuit dans les rues de Paris. Ils sont tout juste bons à être internés : ils sont devenus fous ». Je culpabilise, j'ai peur. Mais au fond de moi, un instinct de survie, cette part de raison évoquée plus haut, peut-être, me conseille de ne pas penser, de ne pas croire les assertions de Tilly. Je garde, presque inconsciemment, l'espoir que ce cauchemar prendra fin un jour ou l'autre.

Tilly alterne les menaces avec des exercices de persuasion. Je dois donc écrire sous sa dictée des phrases, des formules destinées à m'éclairer :

Je veux donc je peux.

Je sais ce qu'il faut faire.

AGIR. Autrement DANGER.

Aller à l'essentiel.

Une transmission familiale a eu lieu. Il y a des références à mon nom. Cette transmission a été gérée.

Cette transmission a été gérée.

Il y a des traces dans ma mémoire. Je *dois* les retrouver, je le *peux*.

C'est possible. Cette transmission est une chance formidable pour nous tous…

Tous les éléments sont positifs :

– Amour de mes proches.

– Amour pour mes proches.

– Amitié de Thierry et soutien de son patron.

– Pas de jugement.

– Projets très positifs.

– Possibilité avec cette transmission d'aider les autres (continuité des Laminière).

C'est *très simple*. C'est à *ma portée*.

Je dois encore faire une liste comme celle-ci :

– Réfléchir.

– Me regarder en face.

– Grande confiance en moi, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

– Faire preuve d'humilité.

– Ne pas attendre.

– J'en suis capable.

– Rester concentrée sur le but à atteindre.

– Ne pas me mentir à moi-même.

– Si je ne le fais pas, je mets la vie de Guillaume, Amaury, Diane en *danger*.

– Je serai une mauvaise mère.

– Je dois pouvoir me regarder en face.

Noël 2006 passe. Puis le jour de l'an. Sans que rien change à ma situation : on m'apporte le petit déjeuner et le dîner. Personne ne me parle

sauf Charles-Henri, mais ses propos varient assez peu sur le même thème : la transmission. Tilly vient lire ce que j'ai écrit, crie, s'énerve, hurle parfois parce que je ne progresse pas, puis s'en va prétendument travailler. Les mois s'écoulent ainsi. Je n'ai pas clairement la notion du temps qui passe, et surtout, je n'arrive plus à imaginer le futur.

Un jour, j'en ai assez. J'ai froid, je me ronge. Dans un sursaut, je quitte ma chambre, sors dans la rue. Sur la maison d'en face, il y a une caméra. Tilly surgit presque instantanément et, la désignant, hurle : « Vous êtes folle ! Rentrez tout de suite, vous mettez la vie de vos enfants en péril ! » Et il me repousse à l'intérieur de la maison.

Dans ma vie d'avant, et encore à Martel, je lisais beaucoup. Le meilleur antistress que je m'offrais c'était les romans policiers. Ici je n'ai strictement rien. Tilly me fait passer par Charles-Henri *L'Avare* de Molière avec cette phrase : « Elle comprendra ! » Il m'apporte une biographie de Joséphine de Beauharnais. Il la pose bien en évidence devant moi : « Prenez garde de ne pas subir le même sort qu'elle ! »

Allusion à sa répudiation par Napoléon. Il connaît maintenant toutes mes faiblesses : à part mes enfants, perdre mon mari me détruirait. Il remarque cependant : « Vous l'avez compris, toute votre famille vous a lâchée, il vous faut bien l'admettre. Vous êtes seule. » Je ne sais pas s'il s'agit de mes proches – ma sœur, mon cousin ou même Marie-Hélène – ou de mes enfants. Pour les premiers, j'apprendrai qu'ils n'ont cessé d'agir pour me sauver, même si cela s'est révélé vain. Mais du moins ne m'ont-ils jamais abandonnée. Quant à mes enfants, eux non plus ne m'ont pas abandonnée, ils ont seulement été mis en condition de façon ignoble afin de s'éloigner de moi.

Au printemps 2007, tout d'un coup, sans aucune raison apparente, mon emprisonnement prend fin. Charles-Henri me l'annonce de façon détournée : il m'emmène à cinq cents mètres de là, me désigne une maison vétuste : « Voici notre nouvelle maison ! » C'est une rue où s'alignent des bâtisses, toutes sur le même type : bow-window, un étage, un carré de gazon devant. Une fois de plus, tout est à faire. Tilly a négocié avec le propriétaire une substantielle baisse de loyer contre des travaux d'amélioration : plafonds, isolation, peintures. Et nous entamons une nouvelle existence d'ouvriers du bâtiment. Le propriétaire vient parfois nous donner un coup de main, Thierry contrôle et négocie avec lui. Le reste

du temps, nous sommes tous les deux, Charles-Henri et moi, en tête à tête. Bien entendu, Tilly ne nous rémunère pas, mais nous donne un peu d'argent pour la vie quotidienne. Le minimum.

Après avoir passé quatre mois enfermée et soumise à une tension psychologique perpétuelle, l'activité manuelle et le calme me font du bien. Une sorte de routine s'installe : travaux, repas, balades au bord de la Tamise. L'été est venu. Nous marchons beaucoup, découvrons avec plaisir une coutume anglaise sympathique : les propriétaires d'arbres fruitiers déposent devant leur jardin des cageots de fruits et invitent les passants à se servir gratuitement. Nous en profitons sans limites pour améliorer notre ordinaire !

François, le fils de Ghislaine, que nous croyions à Talade, passe un jour. Il vient d'arriver et veut nous dire bonjour. En fait, il est à Oxford depuis plusieurs mois mais nous n'en savions rien. Cela explique pourquoi Charles-Henri et moi n'avons pas eu le droit de nous promener dans le centre de la ville, contraints de limiter nos pas sur les bords de la rivière. Pourquoi cette visite ? Pourquoi ce mensonge ? Encore un ordre de Tilly, une de ses idées incompréhensibles. Quelques jours après, c'est la visite de Diane et Amaury, accompagnés de Tilly. Beaucoup plus rude pour moi. Ils n'ont qu'une question à la bouche : « Maman ! Pourquoi ne fais-tu pas cette transmission ? » Thierry les a persuadés que je refuse de la donner. A cause de moi, Diane a dû renoncer à Edimbourg, Amaury ne peut reprendre aucune étude. Tous deux travaillent et vivent de manière précaire. Ils ne comprennent rien à mon refus : comment puis-je être aussi dure ? Comment puis-je les priver de toute ressource alors qu'il suffirait d'un mot pour que nous retrouvions notre vie d'avant ? Charles-Henri ne leur donne pas tort. Pis, ils ne me croient absolument pas lorsque j'invoque mon absence totale de souvenir. J'espérais, malgré les visites et les réflexions de Thierry, qu'on allait finir par renoncer à toute cette affaire, je comprends que personne à part moi n'entend abandonner. Je sens mes enfants révoltés devant cette situation surréaliste. Ils repartent en me laissant un poids de chagrin supplémentaire sur les épaules.

Pourquoi me force-t-on à assumer cette histoire de transmission ? Maintenant, j'ai l'explication : je posais trop de questions, même si je finissais toujours par céder, j'étais un élément contestataire et perturbateur. Tilly ne m'aimait pas, comme le disait sa belle-fille, il voulait me casser définitivement.

L'été et l'automne se déroulent sans événement notable. Mon mari me rappelle régulièrement à ma responsabilité et je le supplie de me croire lorsque j'affirme n'avoir aucun souvenir. Il se montre parfaitement incrédule. Jusqu'ici, j'ai toujours abdiqué devant chaque exigence à plus ou moins long terme. Ma résistance le surprend. Mais il s'agit d'une question de temps, pas de mémoire.

Pendant toute cette période, Tilly a poursuivi son entreprise de destruction dans l'esprit de Charles-Henri : il a des preuves de mon infidélité, de ma futilité, de la vie agitée que je menais à Bordeaux pendant que lui travaillait si dur. Mon mari me laisse dans l'ignorance de ces calomnies, ne me demande aucun compte. En fait, il admet les racontars de Tilly mais me pardonne tout.

L'hiver 2007 arrive et, en janvier 2008, Diane et François viennent à la maison. Charles-Henri est absent. Sans doute pour aller acheter du matériel. Ils m'invitent sur un ton sans réplique à venir avec eux, Tilly nous attend. Nous marchons assez longtemps, quittons le quartier résidentiel pour un plus populaire. Ma fille et mon neveu ne me parlent pas et avancent un pas devant moi, l'air grave. Je ne pose aucune question, sachant qu'ils ne me répondront pas. Mes enfants et moi avons atteint un point de rupture quasi complète orchestrée par Tilly.

Nous arrivons dans une petite maison modeste, étroite, tout en hauteur. Dans l'entrée au bas de l'escalier, Tilly m'accueille avec un bon sourire : « Christine ! Vous allez être heureuse : nous allons enfin résoudre le problème de la transmission ! »

13

Nous montons à l'étage. Thierry ouvre la porte d'une chambre. A ma grande surprise, assis autour d'une table, je découvre Charles-Henri en compagnie de Philippe et Ghislaine. Je les croyais à Talade ! Je voudrais demander des explications mais on ne me laisse pas le temps de parler. Diane et François nous rejoignent et referment la porte derrière eux. Thierry prend alors la parole :

« Christine, c'est un moment très important ! Nous sommes sur le point de résoudre ce problème de transmission. Il le faut, d'ailleurs : mon patron commence à s'impatienter sérieusement. J'ai longuement interrogé Charles-Henri, Philippe et Ghislaine. Nous sommes parvenus à la conclusion que vous avez non seulement la transmission Laminière mais aussi la transmission Védrines ! »

C'est évident : les trois Védrines ont juré qu'ils ne savaient rien mais que, moi, j'avais peut-être l'information ! Mes dénégations ne servent à rien, ils ont été mis en condition par Thierry. Je m'insurge : « Pourquoi moi alors que Bon-père avait deux fils ? Vous avez toujours dit que cette transmission passait par le fils aîné ! » Je me défends pied à pied. S'engage alors une discussion au cours de laquelle Ghislaine m'attaque sur les relations que j'avais avec mon beau-père qui, selon elle, me passait tout et parlait de manière très intime avec moi. La preuve ? Lorsque Charles-Henri est parti en Tunisie avant moi pour trouver un appartement, j'ai dîné en tête à tête avec lui, alors que ma belle-mère était absente de Bordeaux. Je l'ai séduit et il m'a confié la transmission ! Ghislaine est véhémente. Cette complicité imaginaire entre son père et moi, elle la dénonce, avec Tilly, comme un argument en faveur de sa théorie. Dans toute cette discussion, elle joue le procureur impitoyable. Elle balance ses preuves : le dîner avant

le départ à Bizerte et la visite de mes beaux-parents là-bas. Son père a sûrement confirmé la transmission pendant ce voyage !

Je regarde ma belle-famille. Je ne la reconnais plus. Aujourd'hui, ses yeux noirs, étrécis, sa bouche pincée, tous ces traits tendus, Ghislaine offre l'image austère de la suspicion. Philippe s'est fermé, durci, et même s'il se force, il affiche sa détermination. Dans leur esprit, je dois plier. Voilà vingt-cinq ans que je suis entrée dans leur famille. Vingt-cinq ans de souvenirs dévoyés par Tilly.

Guillaume survient. C'est le seul à me défendre. Sans mettre en doute l'idée de la transmission, il dit : « Mais enfin, pourquoi ce serait Maman ? » On ignore sa question, puisque, pour les autres, elle ne se pose même pas. Plus tard, Tilly demande à Guillaume de retourner en Lot-et-Garonne. Dieu merci, il n'assistera pas au huis clos qui va suivre !

Charles-Henri est celui qui se manifeste le moins. Cadet des trois, il a toujours été plus ou moins sous l'influence de Ghislaine. Pris entre sa femme et sa sœur, fidèle à sa famille, il est malheureux, sidéré par la situation que nous traversons. Il essaie de tenir un discours modéré. Il ressort toujours la même chose : je dois parler. Tilly assiste à la discussion, s'en mêle à peine et laisse mon beau-frère et ma belle-sœur mener les débats. Il attend certainement que je sois suffisamment atteinte pour passer à l'action.

Au bout de trois quarts d'heure, il lève la séance et nous descendons au rez-de-chaussée. Je note que Ghislaine s'engage la première dans l'escalier et va se placer devant la porte d'entrée. Comme si elle cherchait à m'empêcher de me sauver au cas où l'idée me viendrait. Je me sens prise au piège. Nous nous retrouvons dans une sorte de petit salon qui donne sur la rue par un bow-window que masquent des voilages et des rideaux tirés et sombres. Un canapé, deux fauteuils, une chaise, une petite table, c'est parfaitement neutre et vieillot, le tissu des fauteuils est élimé, le papier peint sur les murs, défraîchi. Sur le bas des murs suinte l'humidité. Fugitivement, un détail me frappe : pas un tableau, pas un objet, une pièce parfaitement impersonnelle. Les enfants nous quittent.

Les uns s'assoient, d'autres pas. Je reste debout, tout comme Tilly qui entre brutalement dans une très violente colère, m'accusant de trahir ma famille par mon silence. Il reprend le thème de la mise en danger de mes enfants, insiste sur mon égoïsme, mon entêtement stupide. Face aux adultes de la famille, il m'accable. Ghislaine intervient sur un ton grave et,

regardant Thierry : « Christine, je peux te dire que jamais je n'ai vu Thierry aussi en colère, tu as dû commettre des actes graves, très graves ! »

Il m'ordonne de m'asseoir. Je me dirige vers le canapé où se trouve Charles-Henri pour m'installer à côté de lui. Et notant son mouvement pour me faire de la place, Ghislaine enchaîne : « Tu vois ! Ton mari s'écarte de toi. Dis-toi bien que tu ne l'auras plus jamais à tes côtés ! C'est fini, tu as détruit tout ça ! Tu es seule. »

Moi qui tenais tête jusqu'alors à Tilly, je suis d'un coup moralement abattue tant je ressens vivement cette phrase. Par la suite, je vais me laisser faire sans réagir, comme si j'étais dans un monde parallèle. Le procès stalinien va pouvoir s'ouvrir.

Car cette remarque de Ghislaine a donné le signal d'une attaque en règle, une mise en accusation destinée essentiellement, je le comprends presque immédiatement, à me couper de mon mari, à perdre définitivement son soutien. Je n'ai pas en mémoire tout ce qui m'est reproché. Une chose toutefois, la plus absurde peut-être, assénée par Ghislaine : « Tu as fait baptiser Guillaume à l'église Saint-Seurin, derrière l'autel, en cachette de tous, en particulier de Charles-Henri. » Ghislaine marche de long en large dans la pièce, agitant les mains, parlant fort, détachant les mots, les assénant, tel un inquisiteur révélant des preuves accablantes pour l'accusée. « Nous le savons tous. Maman en a été informée très tôt. Elle a gardé ça pour elle, malgré son chagrin. Elle voulait te préserver, Charles-Henri », dit-elle plus doucement en se tournant vers son frère.

Accusation absurde puisque les deux Eglises – la réformée et la catholique – reconnaissent le même baptême.

Charles-Henri ne répond rien. C'est une faute qui, si elle existait, serait grave : j'aurais menti à mon mari sur un sujet délicat. Il est très fidèle au protestantisme, cette initiative représenterait une trahison. Au début du réquisitoire, j'ai essayé de me défendre, puis, devant cette dernière attaque, je lâche prise et je me tais. Et moi qui suis très émotive, jamais je ne pleurerai durant ces quinze jours.

Thierry revient à la charge, alternant agressivité et gentillesse. Je me contente de l'écouter. Il décide alors de retracer l'histoire de notre couple. Et démontre qu'il est remarquablement informé sur notre vie depuis notre rencontre jusqu'à maintenant. En fait, il revient très vite sur le voyage de mes beaux-parents et parents en Tunisie. La transmission se serait confirmée autour du berceau de Guillaume ! Si ma mère est venue aussi,

sous chimio et donc très malade, c'est pour s'assurer qu'elle avait été bien faite.

Puis il décrète : « Le moment est venu de la paix des braves : chacun va dire ce qu'il a sur le cœur, les fautes commises, et n'en sera pas puni ! »

Mais il n'y a que moi qui suis censée parler. Tilly disparaît par moments. Il s'est installé un matelas dans une autre pièce. Il va sans doute se reposer. Cette séance d'autocritique stalinienne, où je suis la seule en jeu et où chacun se défoule contre moi, dure jusqu'au lendemain. Nous avons interdiction de dormir et de manger pendant plus de vingt-quatre heures. Seul Philippe aura le droit de se reposer de temps à autre en raison de son âge. Ghislaine, de son côté, fait le point régulièrement avec Tilly. Enfin, l'autorisation nous est donnée de prendre du thé et des biscuits. Une autorisation qui ne me concerne pas tant que je ne me montrerai pas coopérante. Mais je me contente de répéter que cette histoire de transmission est absurde et dépourvue de fondement. Cela renforce la hargne et l'animosité de Tilly. Très vite, le silence s'impose à moi.

Arrive la fin de l'après-midi. Thierry surgit et me déclare : « Christine, vous n'êtes pas digne de regarder votre famille en face. » Me prenant par le bras, brutalement, il m'oblige à m'asseoir sur la chaise devant une petite table face au mur. Je tourne le dos au reste de la pièce et donc aux autres.

Je suis forcée de rester assise sur cette chaise, sauf pour aller aux toilettes. On me donne enfin du thé et des biscuits. Après le réquisitoire d'accusation, on revient à un véritable interrogatoire auquel je réponds tantôt oralement, tantôt par écrit, au crayon, sur des petites feuilles de papier. Dans un commissariat, Thierry et Ghislaine pourraient apparaître comme deux flics « sadiques ». Avec deux observateurs, Charles-Henri et Philippe, qui interviennent très peu. Les questions pleuvent. D'abord, où est la transmission ? Dans quelle banque ? Je rédige de mémoire une liste de banques à Londres et à Bruxelles, en Allemagne. Je fournis des éléments incohérents. Moi qui n'ai jamais étudié la finance je parle de flux, de transactions, de transferts de banque à banque. En réalité, je n'ai rien à dire, alors je disserte comme je peux, pour trouver une échappatoire. Bien entendu, tout cela n'a aucun sens. Régulièrement, Ghislaine communique mes écritures à Thierry. Il émet son jugement : bon ou mauvais. Elle rapporte la réponse. C'est toujours mauvais !

Le troisième jour, épuisée, j'entends Tilly rappeler à Charles-Henri que je ne dois absolument pas dormir. Il lui a confié que pendant mes déjeuners

avec mes amies – le dernier date de plus de six ans ! – j'ai été hypnotisée. « Dans ces moments de grande tension et de bouleversement psychologique, a-t-il expliqué, si Christine s'endort, elle se réveillera folle ! » Charles-Henri, malgré ses études de médecine, avale encore cette énormité. Sa hantise est donc de me voir plonger dans le sommeil. En l'absence de Tilly, il essaie de m'empêcher de dormir en me pinçant les lobes d'oreilles, comme il a vu faire les anesthésistes. Puis Tilly réapparaît, vérifie que je ne dors pas, constate mon absence de progrès, s'en va à nouveau, arborant un air menaçant.

L'habileté de Tilly tient à ce qu'il se décharge sur les deux frères et la sœur de la résolution du problème. A eux de me faire avouer, en somme. Il me semble qu'il y a une légère différence de traitement entre Ghislaine et les deux autres. Elle s'éclipse plus longtemps – pour aller dormir sans doute et manger. Elle n'a pas le même traitement que ses frères. Du reste, Tilly me dira plus tard : « Il n'y a qu'une personne en qui je fais confiance, c'est Ghislaine. »

Cette épreuve dure depuis plusieurs jours, dans ce salon toujours plongé dans la pénombre la journée, une quasi-obscurité la nuit. Le même épuisement gagne les deux frères, et parfois le sommeil les surprend. Moi aussi. Mais je n'ai pas le droit de m'appuyer sur le dossier, ni de me pencher sur la table. Il m'arrive de tomber par terre. On me rassied vivement. Thierry assure que je le fais exprès. Je suis « une simulatrice et une menteuse ! ». Il se penche tout près de moi : « Je vais vous laminer… Vous allez voir ! Je vais vous tirer une balle à côté de l'oreille. On regrette alors de ne pas être mort car on devient fou ! »… « Charles-Henri pourra voir ses enfants, mais vous, vous ne les verrez plus »… Il se tourne vers Ghislaine : « A partir de maintenant, elle ne va plus au toilettes !

— Alors je ne mangerai et ne boirai plus !

— Oh que si », rétorque-t-il avant de quitter la pièce.

Charles-Henri et Philippe me raisonnent, eux aussi épuisés par l'absence de sommeil et de nourriture.

« Donne-lui les numéros de compte ! A quoi bon te mettre dans un tel état ! C'est terrible !

— Tu te rends compte de ce que tu nous fais subir ! »

J'invente des numéros de compte. Thierry vérifie. Revient en hurlant : « Je vous mettrai dans un bordel pour nègres, moi ! »

Philippe et Charles-Henri réagissent très mal en l'entendant proférer cette menace. Ils sont tous les deux à bout. Mais mon tortionnaire n'en a cure. Je suis passée dans un autre monde, où j'aligne de temps à autre quelques chiffres, quelques noms… Tilly s'exaspère et à plusieurs reprises fait irruption dans la pièce pour me frapper violemment le dos avec son poing et me hurler aux oreilles des propos et des menaces incompréhensibles. Il rassure Charles-Henri qui veut s'interposer : « Ne vous inquiétez pas. Il faut absolument contrebalancer l'influence de l'hypnose à laquelle elle a été soumise. »

Lorsque Tilly sort de la pièce, il reprend pied dans la vie réelle. Dans celle-ci, son complice Jacques Gonzalez l'appelle de Paris : il s'impatiente. « Alors, qu'est-ce qu'ils foutent ces idiots ? Si je m'en mêle, ça va barder ! » Ce qui donne l'idée à Tilly d'agiter à nouveau la menace des cellules et des interrogatoires musclés sous les Invalides. Il n'obtient, et pour cause, pas plus de résultat.

Après plusieurs jours, je ne sais vraiment plus où je suis, ni ce que je fais. Je m'inonde. Tilly me refuse toute possibilité de me laver et de me changer. Averti, Amaury vient spontanément secourir sa mère et nettoyer. Tilly n'a pas choisi d'alerter Amaury par hasard. Il connaît sa sensibilité. Craignant qu'il ne ressorte choqué de cette épreuve, je décide de ne plus rien avaler.

Puis Tilly amène Diane pour qu'elle me raisonne. Ce qu'elle fait, effrayée de mon état mais ne comprenant pas ce qu'elle croit être mon obstination. Elle me supplie de manger et de boire un peu. Et cela me redonne de l'énergie. Je cherche avec la meilleure volonté du monde la transmission. Sans résultat.

Tilly opte ensuite pour sa méthode favorite : la calomnie. Informé de tout par Ghislaine, il me juge et argumente : « Vous vous croyez une bonne personne ? Une bonne fille ? Mais vous oubliez que vous avez laissé mourir votre père dans une maison de retraite ! »

Je ne veux pas me défendre devant une attaque aussi basse : mon père a demandé à aller en maison de retraite, je l'ai raconté. Mais à quoi bon expliquer tout cela ?

« De toute façon, vous n'avez pas le culte de la famille, poursuit-il. Quand vous êtes allée à Poitiers emmener Diane, vous êtes passée à côté de Montmorillon. Vous n'avez même pas eu la curiosité, je ne parle pas de piété ou fidélité, d'aller sur la tombe de vos ancêtres. »

Ces accusations me bouleversent et m'anéantissent !

Puis, comme pour graduer ses effets, il s'assure de la présence de Ghislaine et de ses deux frères pour porter l'estocade finale et m'accuse : « Avouez donc que vous avez eu des relations intimes avec votre beau-frère, Jean. D'ailleurs, ce n'est pas la peine de nier, j'ai des vidéos et les photos qui le prouvent. Lui-même s'en vante partout. »

Double avantage pour Tilly : la rancœur de Ghislaine est décuplée et Charles-Henri dévasté. Dans l'état où je suis, je peux avouer n'importe quoi, ça m'est égal. Mais à cet instant, j'ai une hallucination : je vois dans la pièce un escalier. Sur les plus hautes marches, mes trois enfants me regardent. Alors, je me rétracte furieusement, je crie que c'est faux et absurde. Ghislaine me gifle en hurlant : « Mais avoue ! Avoue donc, il a le film ! »

Et puis Tilly s'en va en nous laissant en ruine. Ce n'est que pour revenir un ou deux jours plus tard et lâcher son dernier argument : « C'est très simple, mon patron ne peut plus vous aider, vous devez vous aussi financer le combat. Il faut vendre Martel. »

Or, Martel, c'est le joyau de la famille, cher au cœur non seulement de Charles-Henri mais aussi de son frère et de sa sœur. Ils y ont tous leurs souvenirs d'enfance, toutes leurs traditions. Vendre Martel, c'est détruire la famille Védrines. Les trois s'insurgent. On ne vendra jamais Martel.

Tilly se reprend : « Je viens de téléphoner à mon patron. Par amitié pour vous, il accepte de sauvegarder Martel, il a trouvé une solution. »

Pour la première fois, il bat en retraite. Il admet que, non, on ne vendra pas Martel, mais on fera un prêt hypothécaire. Peut-être à ce moment-là la première petite fissure surgit-elle dans l'emprise de ce monstre.

Cette séquestration dure encore quelques jours. Les autres n'en peuvent plus. Ils finissent par sortir plus longtemps et c'est François qui doit me surveiller. Il le fait gentiment. Mes forces atteignent leurs limites. Je suis devenue moins qu'un être humain, un « sous-homme » !

C'est mon dernier souvenir : être assise à cette table. Ensuite, je perds conscience. Je me réveille alors qu'Amaury et Charles-Henri me transportent dans le petit escalier jusqu'à la salle de bains. Je prends une douche soutenue par Charles-Henri, je me lave les cheveux. L'eau chaude me rend un peu de vie. Mais j'ai un œdème des pieds à la taille, et je ne peux pas marcher. Mon mari m'aide à me changer puis me redescend dans

le salon où, allongée sur le canapé, je m'endors. Je reste là quelques jours : incapable de bouger, à peine consciente, une loque inerte.

Un matin, Guillaume, qui revient de Monflanquin, nous rejoint. Tilly et Ghislaine le font rentrer dans la pièce où nous sommes et il est toute suite mis en accusation : « C'est toi qui as la transmission ! » Il tombe des nues et il se souvient alors d'une phrase sibylline que lui avait glissée Tilly : « Ta famille te prépare un mauvais coup. » Il est terrifié. Tilly continue son œuvre destructrice et veut maintenant entraîner Guillaume à perdre confiance en sa propre famille.

Je reste en otage sous la garde de Philippe et François, et Tilly emmène Charles-Henri et nos enfants chez un notaire londonien. Un prêt sur gage est signé, Martel est sauvé… ! L'enfer est terminé !!

A leur retour, Tilly réunit tout le monde dans la pièce voisine. La cloison est mince. Aucune parole ne m'échappe. A ma stupéfaction, j'entends Philippe se rebeller contre Tilly pour la première fois. Il cherche à monter l'escalier pour s'enfermer dans sa chambre en criant : « Je sais que je vais mourir », avant de redescendre et de retrouver son calme.

Tilly décide de faire venir Brigitte de Talade afin qu'elle rassure Philippe. Mais le jour de son arrivée, il nous ordonnera très fermement : « Ce huis clos n'a jamais existé, n'en parlez à personne. »

En nous découvrant, Brigitte se rendra bien compte qu'il nous est arrivé quelque chose tant nous sommes fatigués et amaigris. Et moi, je suis méconnaissable. Mais nous ne lui disons rien…

Tilly veut envoyer Brigitte et Philippe en Ecosse. Ils refusent tout net et rentrent à Talade. Tilly ne trouve pas le moyen de s'y opposer.

Charles-Henri et moi, nous restons là encore quelques jours. Il me fait marcher quotidiennement, je réussis petit à petit à retrouver l'usage de mes jambes. Sauf que j'ai une nécrose des hanches et que je boite. Il faudrait faire des radios, consulter un médecin. Depuis 2001, nous n'en avons jamais vu, nous ne nous sommes jamais soignés. Je reste dans cet état.

Le 17 février, nous quittons cette maison pour la laisser à Ghislaine et aux enfants. Nous gagnons un quartier plus excentré et plus populaire, dans Cowley Road, pour un petit appartement, un vrai taudis. J'ai un mal fou à grimper les soixante marches d'un escalier en échelle de meunier. Je suis encore faible et sous le choc. Mais Charles-Henri se montre très gentil avec moi. Et ma bonne santé reprend le dessus assez vite. Quant à Diane,

Guillaume et Amaury, ils ont reçu l’ordre de ne pas avoir le moindre contact avec nous.

14

Surnommé Bobby, Robert Pouget de Saint-Victor est un personnage haut en couleur à l'allure de Falstaff. Débonnaire et charmant, il est venu s'installer en Angleterre où il s'est marié. Il a créé Oxford Cheese Company, une cuisine à base de produits bio qui fournit des restaurants, en particulier celui de son fils, The Vaults and Garden, dans Radcliffe Square, au centre d'Oxford. Il a aussi un « Delicatessen », petite épicerie fine de produits bio, et il vend au marché des fromages anglais. Il en a d'ailleurs inventé deux. Gastronomie mise à part, c'est aussi un peintre de talent, un décorateur et un homme très cultivé. Ajoutons à cela qu'il a un cœur d'or, une excellente éducation et une forte personnalité.

En février 2008, il passe une annonce : il cherche un chef de cuisine, possédant, outre un savoir-faire, une bonne capacité d'organisation. Tilly découvre l'encart dans le journal et se dit qu'il est temps de me mettre au travail. Charles-Henri, lui, est déjà employé à l'Oxford Garden Company, entreprise de création et d'entretien de jardins. Il m'envoie avec Guillaume passer une visite d'embauche chez le « Baron », en nous disant que Bobby a été aidé « par nos services et qu'il a besoin de quelqu'un comme moi ». C'est Jacques Gonzalez qui nous recommande, dit-il : « Christine ! C'est une main que mon patron vous tend. » Lui ne vient pas avec nous pour l'entretien, il nous attend dans la voiture. Ce jour-là, j'ai eu une chance folle.

Mon profil ne correspondait en rien à l'emploi proposé : une boiteuse sans référence, dont l'apparence ne payait pas de mine. De toute évidence, Bobby ne pouvait m'engager. Et pourtant, après m'avoir demandé si je savais faire la cuisine et que j'eus acquiescé – « la cuisine familiale » –, il s'enquit de l'origine de ma claudication. Je donnai une explication vague à propos d'une mauvaise chute. Bon cœur ? Intuition ? Curiosité ? Toujours

est-il qu'il retint ma candidature. Moi, le croyant lié à Tilly et Gonzalez, je m'expliquais ainsi la facilité avec laquelle il me confia le poste.

Il m'expliqua le fonctionnement de la cuisine : tous les jours, traiteurs et restaurants passaient les commandes (en anglais pour des plats très précis dont je n'avais pas la recette !). Il avait surtout besoin de quelqu'un de vigilant pour assurer la sécurité de la chaîne alimentaire. Le dernier contrôle de la « Health » (service d'hygiène) avait été très négatif, il fallait éviter la fermeture. J'avais deux aides, des Brésiliens charmants mais brouillés avec les horaires. Nous commencions à 7 heures – heureusement la cuisine se trouvait dans mon quartier – par la préparation des plats et des légumes crus : falafels, poulet, plats végétariens dont les produits venaient d'une ferme bio. Tout devait être prêt à 11 heures et immédiatement expédié dans de grandes boîtes métalliques. L'après-midi, je rangeais, passais les commandes de produits frais, de légumes secs, riz, pâtes, etc. Mes débuts furent très laborieux. Démarrer une vie professionnelle après six ans de réclusion et les épreuves que je venais de subir n'allait pas de soi. Ainsi, le premier jour, je ne savais même pas la date du jour, encore moins quelle était l'année en cours. Je dus fouiller dans les tiroirs pour trouver un calendrier ou une facture ! Je n'avais pas parlé anglais depuis des années et, pour résumer mon état d'esprit, j'étais totalement paniquée. Même la régularité du travail me paraissait difficile. Cependant, Charles-Henri m'accompagnait et venait me rechercher. Tilly lui en avait intimé l'ordre : sécurité et surveillance. Cela ne m'ennuyait pas. Il arriva même que mon mari vienne m'aider au début de la journée.

Mais je parvins à m'adapter plus vite que je ne l'aurais cru. J'étais si contente d'avoir trouvé ce job, Bobby avait l'air si gentil que j'avais à cœur de ne pas le décevoir. Il avait bien noté que ma technique ne ressemblait pas à celle d'une pro, ne serait-ce que ma façon de tailler les crudités. Mais il était décidé à me garder. Il avait compris que le milieu social dont j'étais issue ressemblait plus au sien que, *a priori*, à celui d'une cuisinière, et il se demandait quels revers avaient bien pu m'amener à une telle situation. M'observant du coin de l'œil, il flairait un mystère. Je ne lui fournissais aucune information. Cependant, malgré mes secrets, il m'appréciait. Au point de me faire suivre une formation de *kitchen manager* pour améliorer mon savoir-faire. Puis il engagea Tim, un cuisinier anglais qui se révéla un bon second et une aide efficace. Les contrôles surprise des services

sanitaires ont bientôt été rapidement satisfaisants et nous avons obtenu la meilleure note.

Lorsque les Brésiliens oubliaient de se réveiller, Bobby et sa femme venaient me donner un coup de main. Je parvins à établir d'excellentes relations avec eux. Un jour que j'admirais une toile pendue dans son bureau, il m'apprit qu'il en était l'auteur, du temps où il vivait à Paris, et me l'offrit. Aujourd'hui, j'en profite tous les jours dans mon salon.

Je commençais à retrouver du goût à la vie. Pour la première fois depuis dix ans, quelqu'un me manifestait de l'estime et de la confiance. J'avais récupéré ma carte d'identité. Je gagnais 1 000 livres par mois dont Tilly prélevait 90 %. Tant pis ! Mieux que de l'argent, je reprenais de l'énergie, quelque chose comme de l'espoir. Il m'arrivait même de faire des heures supplémentaires dans l'épicerie de Bobby où j'avais, au début, quelque peine à rendre la monnaie, moi qui n'avais jamais d'argent…

Cependant, rien n'était parfait. Mes enfants n'avaient pas repris leurs études : ils travaillaient tous les trois, Diane serveuse dans un restaurant spécialisé dans les plats au poulet, Nandoz, Amaury manutentionnaire chez Zara, Guillaume toujours « esclave » de Tilly qui non seulement ne le payait pas mais lui avait ordonné de trouver un job supplémentaire. Il s'était engagé comme barman le soir et ses horaires l'entraînaient jusque tard dans la nuit. Leurs cousins se trouvaient dans le même cas : François serveur dans un fast-food et Guillemette à Bristol dans une pizzeria. J'en parlais à Charles-Henri, je trouvais injuste que nos enfants à qui on avait promis des études brillantes en soient réduits à ça. Il pensait que cela n'aurait qu'un temps. Une boule d'angoisse et de colère montait en moi. Mais je n'avais pas encore assez de force pour la laisser éclater.

Pendant tous ces mois, Tilly se montra peu, sinon pour récupérer son argent. Fini les pressions pour obtenir la transmission, fini les brutalités et le harcèlement. Je redoutais chaque matin qu'il ne soit repris par son obsession et restais malgré tout sur mes gardes.

Un soir, remontant laborieusement notre escalier, je découvris Thierry et Ghislaine qui nous attendaient. Ghislaine, que nous croyions en Lot-et-Garonne, était revenue au motif que Philippe avait tenté de « l'assassiner » en l'étouffant avec un oreiller. A l'en croire, elle avait déposé plainte. Son

frère avait quitté Talade et personne ne savait où il se trouvait. Pas plus d'ailleurs que Brigitte.

Nous savons maintenant ce qui s'est réellement passé… Oui, Philippe avait bien quitté Talade ! Depuis le huis clos d'Oxford, il n'en pouvait plus. Une altercation avec Ghislaine avait été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Il avait donc repris contact au téléphone avec ses enfants qui avaient organisé son hospitalisation à Villeneuve-sur-Lot pour le soustraire à l'influence de Tilly. Restaient donc à Talade Mamie, Ghislaine et Brigitte. Quand il avait pu sortir de l'hôpital, Philippe avait organisé avec ses enfants et ceux de Brigitte une expédition pour « récupérer » cette dernière.

La chance était avec eux. Il faisait beau. Toutes les portes et les fenêtres étaient ouvertes pour laisser entrer le soleil dans la maison. Ghislaine bronzait dans le jardin, étendue sur un banc. Le groupe avait pu passer en file indienne devant elle sans faire de bruit. La vue de ses enfants avait fait réagir positivement Brigitte. Ils avaient pu enfin la tenir dans leurs bras, l'embrasser et la persuader de venir avec eux.

Je pense que si Jean Marchand était venu ce jour-là, le même électrochoc aurait sans doute agi sur Ghislaine, et l'édifice élaboré par Tilly aurait duré vingt-deux mois de moins.

Ils quittèrent donc les lieux, laissant Ghislaine et Mamie seules.

Philippe demeurera encore sous l'emprise de Tilly. Même sans aucun contact désormais avec lui, il ne portera pas plainte, par peur des représailles. Jusqu'à mon retour…

A son tour, Philippe était donc diabolisé. Ghislaine était revenue en Angleterre avec Mamie. Sans doute pour l'éloigner de son fils aîné, et aussi pour pouvoir profiter de sa retraite, Tilly avait demandé à Ghislaine de la ramener à Oxford. A quatre-vingt-seize ans, Mamie avait donc entrepris ce long voyage pour s'installer avec Ghislaine. Il me fut interdit d'aller la voir, quant à Charles-Henri, il y fut autorisé trois fois pour des raisons médicales. Si vaillante qu'elle fût, Mamie ne pouvait rester seule de jour comme de nuit. On exigea de Diane qu'elle passe ses nuits auprès de sa grand-mère. Les horaires de ma fille s'étiraient car elle avait réussi à prendre de nouvelles responsabilités dans son restaurant. Cette tâche supplémentaire pesait lourd sur ses épaules. Néanmoins, elle ne pouvait refuser. Bien entendu, personne ne m'informa du rôle de garde de nuit attribué à Diane.

Mamie l'appelait trois ou quatre fois par nuit au point que Diane, angoissée, n'en dormait plus.

Ghislaine et Tilly nous apportaient des papiers à signer : Philippe aurait prêté de l'argent à Tilly et, au nom de la solidarité familiale, nous devions nous engager à le rembourser (à la place de Tilly !). Affalée sur mon canapé, éreintée par ma journée, j'écoutais tout cela avec détachement. J'observais que non seulement c'était gros à avaler mais surtout que ça n'avait aucun sens. Néanmoins je signais. Charles-Henri, épuisé par sa journée de jardinage, signait aussi sans barguigner. Pour moi, ces papiers n'avaient aucune valeur.

Depuis qu'il avait quitté l'Angleterre, Philippe faisait l'objet de toutes les calomnies imaginables de la part de Tilly. Puis ce fut au tour de Guillaume. Il était responsable de la perte du permis de son père, il aurait essayé d'engager des tueurs pour nous supprimer… Je ne croyais rien de ces balivernes. Elles avaient un motif : mon fils aîné venait de trouver un travail correspondant plus à ses capacités. Il avait réussi à dénicher un emploi dans une entreprise de conseil pour les sites archéologiques à Oxford. Tilly ne l'avait plus sous la main pour la première fois depuis des années.

L'emprise de Tilly cependant demeurait forte sur notre couple : il réussit à nous faire signer, ainsi qu'au reste de la famille, une lettre au directeur de Guillaume, l'accusant de nous avoir volés, et une autre semblable à l'église protestante d'Oxford ! Si le premier s'étonna auprès de Guillaume, il s'en tint là et accepta ses justifications, la seconde ne donna aucune suite. Bientôt, six procédures furent lancées par la famille contre Guillaume.

Il y avait bientôt un an que je travaillais chez Bobby lorsque je découvris que Tilly avait mis dans la tête de Charles-Henri qu'il n'était pas le père biologique de Guillaume. Pis, il le répéta à toute la famille, au point que ses cousins n'hésitaient pas à traiter notre fils de bâtard. Guillaume refusa tout simplement ce mensonge. Mais, profondément blessé, il décida de rompre avec l'ensemble de la famille Védrines, parents compris. Quant à son père, il accepta cette nouvelle calomnie en disant que, quoi qu'il en soit, Guillaume serait toujours son fils aîné. Sans discussion. Amaury, outrepassant les ordres de Tilly, vint me voir un jour et me dévoila toute l'affaire : Guillaume n'était pas le fils de son père mais de son grand-père.

Non seulement j'aurais trompé mon mari mais en plus j'aurais commis un inceste… Je fus abasourdie.

Je demandai d'abord à Charles-Henri comment il pouvait croire une pareille horreur. Il me répondit simplement que, pour lui, Guillaume était son fils, quelle que soit son origine. La calomnie m'avait atteinte mais la réaction de Charles-Henri fut dévastatrice. Il croyait Tilly de préférence à moi, tout en me gardant toute son affection ! J'avais été ruinée, trahie, maltraitée, humiliée. J'avais tout accepté, mais une accusation d'adultère doublée d'inceste… Trop, c'est trop ! A cet instant, l'emprise de Tilly sur moi s'est lézardée de toutes parts. Elle n'a pas explosé. Comme un homme qui se noie réussit à remonter en donnant un coup de pied au fond de l'eau, j'ai réagi. J'ai réuni tout ce qui restait de mes forces vitales, de mon énergie, en moi quelque chose s'est réveillé, comme si mon cœur se mettait à battre à un rythme différent. Devant le mensonge ignoble de Tilly, je me révoltai, et le chagrin que je ressentis en découvrant l'attitude de mon mari redoubla ma révolte. Mon instinct de mère me poussait à agir. Je me rendais bien compte que Tilly faisait tout pour détruire Guillaume, lui qui avait toujours été un fils et un frère attentionné. J'allais me battre.

Le lendemain, en arrivant au restaurant, au 40 Stanley Road, je demandai à un aide en cuisine qui avait Internet de me trouver les téléphones de ma sœur, mon cousin et Marie-Hélène. Lorsqu'il les eut dénichés, je les gardai précieusement cachés dans un tiroir, attendant un moment tranquille pour les appeler.

Or, dans le même temps, Tilly fit un faux pas. Il rendit visite à Bobby et lui proposa plusieurs affaires de gestion de fonds et la création d'un cabinet d'échographie. Sa femme était sage-femme, et avec Charles-Henri, il avait sous la main un excellent obstétricien. Un binôme idéal. Je ne sais pas exactement comment se déroula la conversation, mais l'après-midi même, Bobby déboula dans la cuisine, assez remonté : « Vous le connaissez bien, ce Thierry Tilly ? » me demanda-t-il.

Comme j'ignorais tout de leur rencontre, et croyais encore à de possibles liens entre eux, je demeurai très prudente et fis une réponse évasive.

« Ce type est un escroc, ni plus ni moins ! lança-t-il. En plus il est ridicule, il ne ressemble à rien, un vrai charlatan ! »

Une fois encore, je restai vague. Je redoutais un piège tendu par Tilly ou Gonzalez, même si, de toute évidence, Bobby ne pouvait avoir quoi que ce soit de commun avec Tilly. Seulement, les neuf années écoulées m'avaient appris que le plus invraisemblable restait possible. Presque malgré moi, j'entrevis une réelle possibilité de sortir de ce cauchemar grâce à Bobby. Je n'en dis pas un mot à Charles-Henri qui se trouvait encore trop sous l'emprise de Tilly.

Le lendemain après-midi, alors que, seule au calme, je préparais les commandes du lendemain, Bobby se planta devant moi : « Allez, asseyez-vous et parlez-moi ! Qu'est-ce que c'est, toute cette histoire ? »

J'hésitai encore quelques secondes. Mais, après tout, qu'avais-je à perdre ? Que craindre après ces neuf années ? Et je lui lâchai tout. Il eut du mal à me croire. Il hochait la tête, incrédule, médusé, horrifié, mais surtout, il ne comprenait pas. Il fut d'ailleurs la première personne auprès de laquelle je pressentis les difficultés qui seraient les nôtres « après » ! Pour le convaincre que je n'inventais pas, je lui proposai d'aller sur Internet : « Cherchez "Reclus de Monflanquin" et vous verrez… » Là-dessus, comme Charles-Henri arrivait, je me tus et rentrai chez moi avec le sentiment jubilatoire qu'un véritable espoir se levait enfin. Nous étions en mars 2009.

QUATRIÈME PARTIE
Évasion

15

Le lendemain, lorsque Charles-Henri me laissa à la porte de la *kitchen*, Bobby m'attendait.

« Christine ! Je n'en ai pas dormi de la nuit, me dit-il, il faut faire quelque chose, tout de suite ! »

Nous abandonnâmes les légumes pour le téléphone, et je passai mon premier coup de fil à ma sœur. Elle se trouvait sur répondeur. Je laissai un bref message, lui indiquant où me joindre. Mon beau-frère me rappela presque aussitôt après. Ce premier contact avec l'extérieur était primordial. Tilly m'avait tellement persuadée que tout le monde m'avait abandonnée que si j'avais ressenti de la froideur à l'autre bout du fil, je me serais renfermée complètement. Mais cela a été tout le contraire, Jean-Michel s'est montré très ému et affectueux. Je me souviens encore du soulagement et de l'apaisement que j'ai ressentis. Je lui expliquai succinctement la situation. Comment résumer ces neuf années ? Françoise prit ensuite l'appareil. Nous étions bouleversées toutes les deux. Tout l'amour que nous avions l'une pour l'autre ne s'était donc jamais tari pendant tout ce temps. Je lui demandai de téléphoner à Bertrand et Anne, nos cousins. Et quand je raccrochai, j'étais en larmes. De bonheur. Du premier bonheur en neuf ans.

Ce fut Anne, la femme de Bertrand, qui se manifesta ensuite. Il y avait, intacte dans sa voix, la même affection qu'avant. Elle m'apprit que Bertrand avait été très malade, c'est pourquoi elle se chargeait de la communication, mais tous, avec Françoise, allaient s'organiser pour me faire rentrer. Puis ce fut Marie-Hélène. Nous pouvions à peine nous parler, tant nous débordions d'émotions. Elle me dit qu'en 2004 elle avait contacté un avocat bordelais qui était prêt à m'aider : maître Picotin. Elle me donna son numéro de téléphone. Un réseau affectueux se tissa rapidement autour

de moi, Bobby en était le point d'attache à cet instant, et désormais je me sentis soutenue et beaucoup plus forte.

Bobby insista pour que j'utilise le téléphone de son bureau pour appeler aussi l'avocat de Marie-Hélène. Nous étions le 20 mars. Je voulais porter plainte contre Tilly et ignorais où. Oxford ou Bordeaux ? « Bordeaux, fut la réponse de maître Picotin. Rentrez immédiatement, j'arrange un rendez-vous avec un juge d'instruction. » Neuf ans plus tôt, ma vie avait basculé dans un monde infernal de mensonges et d'irréalité, ce jour-là, elle repartait dans l'autre sens. J'étais ramenée à la vérité.

Je désirais rester encore quelques jours pour essayer de convaincre Charles-Henri de partir avec moi. Bobby et moi eûmes une discussion sur le sujet. De son point de vue, c'était un pari impossible : Charles-Henri ne pourrait se dégager aussi facilement de l'emprise de Tilly. Or, informé, celui-ci pouvait torpiller mon projet. Refusant de courir le moindre risque, je ne confierais donc rien à mon mari. J'appelai cependant Philippe. « Rentre tout de suite, me dit-il, je te soutiens. » Forte du blanc-seing du frère aîné de Charles-Henri, il ne me restait plus qu'à partir.

Bobby organisa mon voyage, avec la complicité de Marie-Hélène et Anne. Le 24 mars au matin, je quittai Charles-Henri devant la porte de la *kitchen*, le cœur serré. Je le laissais derrière moi avec mes enfants, me promettant de les sortir des griffes de Tilly malgré toutes les difficultés. Je n'avais rien emporté pour ne pas donner l'éveil, sauf tous les documents dont je pouvais disposer, en particulier ceux que j'avais rédigés pendant mes diverses séquestrations. Bobby m'attendait avec son chauffeur, il me régla mon mois, me recommanda d'écrire ce que j'avais vécu et me mit en voiture avec mission pour le chauffeur de ne pas me lâcher avant que j'aie retrouvé ma famille.

Je savais qu'en partant je serai la proie des pires calomnies…

Dès mon arrivée à la gare de St. Pancras, un homme s'approcha de moi. Le chauffeur, inquiet, s'interposa. Fausse alerte : c'était Stanislas, le fils de ma cousine ! Anne était là, avec Marie-Hélène ! Je tombai dans leurs bras ! Elles me serraient contre elles, tellement bouleversées que Marie-Hélène, si expansive d'habitude, ne pouvait parler. Nous avons passé le contrôle de police, nous nous sommes installées dans l'Eurostar. Et à ce moment-là seulement, j'ai senti un énorme poids quitter mes épaules : je n'avais plus

peur de Tilly. Plus du tout. J'étais libre ! Jamais je n'aurais pu faire cela toute seule.

Assises en face de moi, Marie-Hélène et Anne me regardaient, bouleversées par mon aspect. Ma difficulté à marcher, ma maigreur, mes cheveux grisonnant et pendant autour de mon visage disaient mon délabrement, mes vêtements même, tout leur expliquait mieux que de longues phrases ce que je venais de traverser et qu'elles ne comprenaient pas encore. J'essayais de raconter, les mots tantôt se bousculaient, tantôt se dérobaient.

Arrivés à Paris, je n'avais qu'une idée : revoir ma sœur, lui demander pardon. Nous nous sommes étreintes, embrassées et avons pleuré. Mon cousin Bertrand et mon beau-frère Jean-Michel m'attendaient avec elle, tous deux très émus en me voyant. A la fois parce qu'ils me retrouvaient enfin, et aussi devant ce que j'étais devenue. Après quelques heures, j'ai laissé un message sur le répondeur de mon mari : « Voilà, Charles-Henri, trop c'est trop. J'ai besoin de prendre du recul, je t'aime. »

Je suis restée quelques jours à Paris : j'avais besoin de décompresser. Françoise me soigna, m'obligea à me reposer et me donna des vêtements, de l'argent, tout ce dont je pouvais avoir besoin. Je joignis maître Daniel Picotin : il m'attendait à Bordeaux. Quand Marie-Hélène l'avait contacté en 2004, il lui avait expliqué qu'elle ne pouvait rien faire : elle n'était pas de ma famille. Et la loi en France n'accepte que les plaintes des victimes. A mon avis, c'est la regrettable limite de la loi About-Picard de juin 2001, celle qui reconnaît l'abus de faiblesse comme un délit. C'est aujourd'hui tout le sens du combat de maître Daniel Picotin : il propose de renforcer la législation pour qu'elle soit plus efficace dans le secours qu'elle apporte aux victimes de manipulations et d'emprise mentale.

Marie-Hélène avait choisi l'avocat idéal. Président d'Info Sectes Aquitaine, une association engagée contre l'emprise mentale, il connaissait parfaitement les mécanismes de la manipulation et de la mise sous emprise. Avant mon arrivée, il avait déjà fait une démarche auprès du juge d'instruction Lorentz pour obtenir un rendez-vous dans les plus brefs délais.

Débarquée à Bordeaux, je me rendis directement chez maître Picotin. Cheveux bruns, yeux verts, la cinquantaine, d'allure sportive, à l'intelligence déliée, il m'inspira immédiatement confiance. Il était passé

par la politique, avait eu une carrière de député radical de 1993 à 1997 et avait participé au groupe « Sectes » de l'Assemblée nationale. Puis il était revenu au Barreau pour se spécialiser dans le domaine de l'abus de faiblesse et de la manipulation mentale. Je passai plusieurs heures dans son bureau à tout raconter. Il comprenait à demi-mot : cette affaire était exceptionnelle par sa durée et le nombre de personnes impliquées, mais elle relevait du même principe que les sectes : manipulation, mise sous emprise avec des techniques identiques. L'objectif premier, en revanche, différait, ni religieux ni idéologique, mais économique et financier. Nous dépouiller intégralement puis nous asservir pour vivre sur notre dos représentait le seul but de Tilly. L'avocat m'expliqua sa conviction concernant notre affaire : « Il n'y a pas de secte sans manipulation mentale, mais il peut y avoir manipulation mentale sans secte. »

Nous n'étions pas une secte mais une famille normale à qui il était arrivé quelque chose d'anormal.

Le 27 mars 2009, à 15 h 10, le cœur battant, j'entrai avec mon avocat dans le bureau du juge Lorentz. J'étais désormais portée par un fort désir de justice. Je voulais faire éclater la vérité au grand jour et sauver ma famille. La première question du juge posait bien le problème :

« Vous avez souhaité être entendue. Pouvez-vous m'expliquer dans quelles circonstances vous avez été amenée au cours de ces dernières années à vous dessaisir de la totalité de votre patrimoine ? »

Je commençai par préciser que, si j'étais sûre des faits, je l'étais moins des dates, puis je lui racontai tout. Cela exigea du temps. Et encore fragilisée, n'ayant pas eu le temps de bien me préparer, je craquai à plusieurs reprises. Evoquer mes enfants et ce qu'ils avaient enduré me bouleversait (et encore, je ne savais pas tout), la culpabilité me submergeait. Au regard de leurs épreuves, le fait d'avoir perdu tous nos biens me paraissait bénin. J'aurais tout donné pour les épargner. Cette entrevue dura jusqu'à 19 heures. A la sortie, le chef d'inculpation était choisi : abus de faiblesse, séquestration avec actes de barbarie, abus de confiance, escroquerie.

Le juge me demanda d'éviter les médias et de m'installer hors de Bordeaux. Je n'avais aucun point de chute de toute manière. Marie-Hélène habitait à la campagne. D'autorité, elle m'emmena chez elle et m'installa douillettement. Elle voulait que je retrouve tout ce dont j'avais été privée :

une jolie chambre, des petits plats gourmands, des produits de beauté dans la salle de bains, et surtout de l'affection, de l'attention. Elle mit, avec Dominique son mari, tout en œuvre pour que je me sente entourée et aimée. Elle m'acheta une montre, un agenda pour que je retrouve d'abord mes repères temporels. Petit à petit, je repris vie. Mais je continuais à souffrir à chaque pas. Il devint évident que je devais rapidement me faire opérer. Or, je n'avais plus rien pour vivre, plus de sécurité sociale. Je m'inscrivis au RMI puis au RSA, demandai la CMU.

Daniel Picotin me prit en main : la sortie d'une telle emprise exigeait un soutien psychologique. Il trouva une psychanalyste qui m'aida à verbaliser ce que j'éprouvais et à me mettre à distance de ce passé. Plus les jours défilaient, plus je m'impatientais : il fallait sauver les enfants et mon mari, eux souffraient encore. Mon avocat m'expliqua que l'on ne pouvait envisager une exfiltration sans une longue et minutieuse préparation. Sinon nous allions à l'échec. Guidée par lui, je rencontrai à Paris une criminologue spécialisée dans la manipulation et l'exfiltration des victimes. Je décidai, pour commencer, de garder le lien avec mes enfants et mon mari. Je leur écrivis régulièrement. J'essayai plusieurs fois de téléphoner à Diane qui me raccrocha au nez. Un autre obstacle se dressait : nous ne pouvions rien envisager avant que le juge Lorentz n'ait mis Tilly hors d'état de nuire.

La justice anglaise se montra très réticente pour collaborer avec lui vu la non-correspondance de nos législations. Pourtant, outre-Manche, Tilly était sous le coup de plusieurs inculpations : entre autres pour blanchiment d'argent et d'autres affaires concernant la Blue Ligth Foundation. Il y avait eu une descente de Scotland Yard chez lui ; on lui avait même confisqué ses papiers d'identité pour qu'il ne puisse pas quitter le territoire. Mais les choses traînaient…

En outre, malgré mon impatience de retrouver ma famille, j'avais besoin de me soigner et de reprendre des forces. En septembre, je fus opérée de la hanche. J'acceptai ce contretemps : je ne pouvais pas aller à Oxford avant d'être complètement sur pied. Je devais aussi retrouver un mode de vie « normal ». Par exemple, je n'avais pas conduit depuis trois ans. Prendre le volant m'effrayait au point d'en avoir des vertiges. Il me fallait tout réapprendre. Ma sœur, son mari, mes cousins, mes amis furent exceptionnels. Ils créèrent même une association pour me venir en aide financièrement et matériellement. Convaincue que c'est à moi qu'il revient

de faire le premier pas, je reprends peu à peu contact avec tous ceux avec qui nous avons coupé les ponts pendant ces neuf années. Je renoue parfois timidement avec certains, mais je suis toujours très bien accueillie. Je retrouve ainsi mon beau-frère Bertrand et mes neveux. Mes retrouvailles avec Jean Marchand sont teintées d'émotion. Il m'assaille de questions au sujet de Ghislaine et de ses enfants. Je le rassure de mon mieux. Mes proches l'ont soutenu pendant toutes ces années, tant sur le plan matériel qu'amical, et je m'en réjouis.

Finalement, ayant appris, grâce à des écoutes téléphoniques, que Tilly projetait de partir en Suisse, le juge Lorentz trouva une parade aux lenteurs de la justice anglaise : il demanda et obtint que soient rendus à Tilly ses papiers d'identité. Il espérait qu'avec ce viatique celui-ci prendrait la fuite. Et il ne fut pas déçu : en octobre, Tilly, abandonnant femme et enfants, s'envola de Londres pour Zurich où il fut cueilli à sa descente d'avion et expédié à Bordeaux. On lui signifia son arrestation et on l'incarcéra à la prison de Gradignan.

Thierry Tilly éleva de vigoureuses protestations contre son arrestation, proférant de vagues menaces, insultant le juge au point que fut ajoutée à la plainte initiale une autre, pour outrage à magistrat. En même temps, sûr de ses connaissances juridiques, il refusa un avocat. A Oxford cependant, Mamie, Ghislaine, Charles-Henri et les enfants étaient persuadés que, pour une raison inconnue, il avait organisé lui-même son arrestation. Son influence n'avait pas faibli.

Quant à moi, ne voulant être à la charge de qui que ce soit, je trouvai, grâce à un ami, un travail dans une entreprise d'insertion, AMOS, et commençai à préparer l'exfiltration de ma famille.

16

Le cabinet de Daniel Picotin s'est spécialisé dans l'aide aux victimes de manipulation mentale, qu'il s'agisse des aspects judiciaires, comme les procès, ou des exfiltrations. Je découvre que ces opérations se préparent de longue main et exigent une équipe spécialement formée. Cette démarche se nomme *exit counseling.* Avant d'en lancer les préparatifs, mon avocat m'en retrace l'historique. Puisque je vais être partie prenante, il tient à ce que j'en comprenne bien tout le processus.

Entre 1970 et 1980, il n'existait qu'une méthode adaptée pour sortir les victimes de manipulation mentale de leur cercle, qu'il s'agisse de sectes ou d'autres types de mises sous emprise, dans lesquels elles se retrouvaient piégées. Jusqu'alors, on les enlevait, et des programmeurs ou leurs familles les « déprogrammaient », c'est-à-dire leur faisaient subir un lavage de cerveau pour les ramener à la réalité. Cette « déprogrammation » brutale ne laissait aucun choix aux rescapés : ils étaient contraints de suivre ce traitement, la plupart du temps en étant enfermés. La description qu'on leur faisait de leur séjour « sectaire » était totalement négative et souvent caricaturale. Le procédé essuyait de nombreux échecs : parfois, les gens retournaient dans la secte une fois libres, et ceux dont les yeux se dessillaient présentaient souvent de nombreuses séquelles. A la fin de la décennie 80, « la déprogrammation » a donc fait l'objet de critiques virulentes, et beaucoup de spécialistes ont réfléchi à une autre démarche, à l'opposé de celle-ci.

C'est ainsi que l'*exit counseling* a vu le jour aux Etats-Unis, mis au point par un ex-membre de la secte Moon, Steven Hassan, qui, après avoir suivi des études de psychologie dans le cadre d'études universitaires aux USA, avait créé sa méthode. Lui-même avait été arraché à la secte par sa

famille qui n'avait pas hésité ensuite à le séquestrer pour le « sauver ». L'épisode l'avait gravement traumatisé, même s'il s'était bien réadapté à la vie normale et n'avait jamais été tenté de retourner chez Moon. Il s'était donc consacré à l'élaboration d'une méthode moins violente pour exfiltrer les adeptes des sectes.

A l'opposé de la « déprogrammation », l'*exit counseling* se fonde sur l'approche en douceur et l'adhésion de la victime à l'aide qu'on lui propose. Mais cette méthode demande du temps, des équipes de spécialistes et la participation active des proches des victimes. Néanmoins, elle a à ce jour sauvé plus de mille personnes qui ont pu, plus facilement qu'après une « déprogrammation », se réadapter.

Pour démarrer cette opération, avant d'organiser le voyage à Oxford, il fallait que toute l'équipe connaisse notre histoire, la psychologie de chacun et le profil de Tilly. J'entrepris, avec Philippe et Brigitte, de tout raconter par le menu, ces années de huis clos, décrivant les attitudes, les comportements de chacun et l'évolution des relations entre les différents membres de la famille. Parallèlement, j'établis une chronologie des faits, menai mon enquête. Ainsi, le 4 avril 2009, un mois après mon départ d'Oxford, alors que nous fêtons l'anniversaire de Marie-Hélène, Jean va me faire une révélation qui me glace le sang : « Tu sais, Ghislaine ne t'a jamais aimée. Déjà en 99, elle me disait : Cette fille je lui ferai bouffer de la terre… » Sur le coup, j'ai refusé d'y croire, malheureusement les auditions de deux amies de Ghislaine ont confirmé les propos de Jean.

Ce fut long et minutieux, mais bientôt l'équipe en savait presque autant que moi.

Nous pouvions enfin commencer à organiser l'entreprise, Daniel Picotin m'avait avertie : il était possible que mes enfants ou mon mari refusent de rentrer. Dans ce cas, personne ne devait les menacer ou les obliger. Un moment mon cœur se serra : est-ce que vraiment ma famille pouvait avoir atteint ce point de non-retour ? Je décidai que non, ils reviendraient, et de leur propre gré. Je comprenais mieux cette exigence de temps qui se retrouvait au cœur de toute la démarche de l'équipe. Pendant cette préparation, j'écrivais très régulièrement à mes enfants et mon mari. Je voulais leur faire sentir que l'affection et le respect que j'éprouvais pour eux ne se démentiraient jamais. Malgré les craintes de mon entourage, j'étais persuadée que j'y arriverais.

Il a fallu attendre neuf mois.

Ce symbole m'interpelle : neuf mois d'espoir, d'incertitude et de découragement parfois. Neuf mois sans se retourner dans la rue quand on entend appeler « Maman ».

J'ai de la chance. C'est une époque où je suis très entourée. Je vais de maison en maison avec comme base Les Annereaux, chez Marie-Hélène et Dominique. Ma sœur et son mari sont très présents. Mes cousins aussi. Je me reconstruis peu à peu. Je n'éprouve aucune peur vis-à-vis de Tilly, en revanche prendre un train toute seule, me servir de ma carte bleue, faire les démarches administratives me demandent un gros effort.

A l'époque, une question me taraude : à quel moment dois-je me faire opérer de la hanche ? Je ne veux pas être immobilisée au moment où notre virée à Oxford sera décidée. Je téléphone même au juge pour savoir où en est la procédure.

Ça y est ! La date de l'intervention est choisie. Ce sera le 2 septembre 2009 à 10 heures.

C'est un véritable crève-cœur que de la subir sans pouvoir prévenir mes proches. Cela m'angoisse : et si je ne me réveillais pas de cette anesthésie ? Je n'aurais donc jamais l'occasion de dire à mes enfants que tout ce qui a été dit sur moi est faux, que je les aime tous les trois ?

Soutenue par mon objectif, l'équipe médicale et mon entourage (merci tout particulièrement à Marie-Aude et Véronique), je me rétablis rapidement.

L'opération avait un nom, « Bow-Window 1 », et une date, le 2 novembre 2009. Nous étions nombreux : Philippe et Brigitte, Marie-Hélène et son mari, Dominique, Jean, le mari de Ghislaine, une criminologue, une psychanalyste, Daniel Picotin et moi. Peu de temps avant le départ, un journaliste de *Sud-Oue*st avait écrit un article consacré à notre histoire. Je l'avais relu avant parution. Daniel Picotin l'autorisa à nous accompagner. Excepté cette importante équipe, personne n'était au courant. Je n'en avais même pas parlé à ma sœur.

Le 10 novembre, nous nous retrouvons tous dans l'Eurostar. Heureuse d'être enfin dans l'action, consciente de vivre un moment inoubliable, je vais de l'un à l'autre dans le wagon. Philippe et Brigitte, qui ont été séparés de leurs enfants pendant neuf ans, comprennent ma fébrilité. Marie-Hélène rappelle à Jean en plaisantant leurs échanges téléphoniques quotidiens à

l'époque où il se sentait seul sans Ghislaine ni ses enfants. L'optimisme de Daniel Picotin et de l'équipe ne nuit pas au sérieux de la mission.

Arrivés à Londres, nous persuadons Jean de ne pas se rendre sur un plateau de télévision où il a rendez-vous pour le journal de 20 heures. Notre entreprise ne peut réussir que dans la discrétion la plus totale. Nous débarquons enfin à Oxford. Une fois arrivés sur place, toutes les opérations spécialisées doivent se dérouler selon un plan bien précis qui ne souffre pas la précipitation. Quand nous montons nous coucher, je bouillonne d'impatience. Je m'efforce de rester calme, mais le sommeil ne vient pas. J'ai peur d'un échec, peur que les miens ne me rejettent. En même temps, rien ne peut plus me faire reculer. Je me dis : « S'ils refusent de te parler demain, ils te parleront après-demain, ou dans quelques jours… » Lorsque enfin je m'endors, j'ai, en moi, la certitude animale de ramener ma famille.

Le premier que je retrouverai, ce sera Guillaume. Cela a été pour moi un moment inoubliable. Quel bonheur de le serrer enfin dans mes bras. Il me parle longuement, me raconte ce qu'il a vécu. Il exprime le traumatisme qu'il a connu en se retrouvant la cible de nombreux procès intentés par sa famille, tous en réalité orchestrés par Tilly. Privé des moyens d'avoir un avocat, il s'est défendu seul à la barre, comme il a pu. Je le sens à la fois soulagé et épuisé.

Quand nous nous quittons, tard ce soir-là, nous savons tous les deux que nous nous sommes retrouvés et que nous allons nous battre ensemble.

Après cette première libération, « Bow-Window 1 » sera interrompue à la suite d'un article paru dans la presse qui venait compromettre toutes nos futures missions d'*exit counseling*. Il n'est en effet pas possible de laisser des journalistes photographier ou accoster des victimes en plein bouleversement émotionnel sans perturber ce temps nécessaire au décrochage. De plus, cet article informait ma famille encore placée sous l'emprise de Tilly de l'opération en cours, laissant ainsi à Ghislaine le champ libre pour ruiner tout contact positif avec nous.

Nous serons donc obligés de mettre un terme à cette mission prématurément, à la demande de l'équipe mais avec l'assurance de revenir ultérieurement délivrer les membres de la famille restant à Oxford. Heureusement, la bonne humeur et la détermination de maître Picotin maintiendront mon espoir de réussite malgré les difficultés rencontrées au terme de cette première opération. Pourtant, la partie est loin d'être gagnée : alors que nous nous rendons à St. Pancras pour prendre le train du retour,

Jean arrive en retard. Il a essayé, de son propre chef, de voir Ghislaine, ce qui a tourné à la scène de ménage, avec hurlements et menaces. En partant, il a même fini par lui lancer : « Tu finiras en prison », ce qui a eu pour résultat de renforcer sa diabolisation auprès de la famille encore sous l'emprise de Tilly. En faisant ainsi cavalier seul et en prenant malheureusement ses distances avec l'équipe, Jean a fait courir le risque de compromettre toute opération future.

A la suite de sa libération psychique, Guillaume nous a donné rendez-vous à Bordeaux. Il prend une semaine de vacances et vient en voiture en emportant dans son coffre une masse de documents. Nous nous rendons aussitôt chez le juge devant lequel il porte plainte. Tout son récit corrobore mes dires. Puis il regagne Oxford : il veut conserver son job parce qu'il est passionné et apprécié au sein de son entreprise. Je crois aussi que désormais, libéré, il a besoin de réfléchir, de se reprendre. Il a besoin aussi d'une vie régulière, équilibrée entre travail, amour et loisirs. Nous restons en contact par téléphone et par SMS. Le bonheur que j'ai à lire ses messages, ses intitulés « Maman chérie », est indicible.

Mais il nous faut déjà retourner à Oxford. Organiser « Bow-Window 2 » est compliqué : chacun doit dégager du temps sur son agenda, et faire coïncider les dates n'est pas une mince affaire. Dans l'attente, je travaille toujours dans l'association d'insertion AMOS. Mon cousin Bertrand m'a prêté un studio où nous nous réunissons régulièrement pour planifier la seconde opération.

Les nuits sont longues, je me refais le film de notre séjour à Oxford. Je repense à tous ceux (privés et politiques) qui ont permis l'organisation matérielle de cette mission. Mais ce qui me détruit, c'est une plainte de Diane qui m'accuse d'attouchements ! J'y vois bien évidemment la signature de Tilly et je sais parfaitement que, dès qu'elle sera sortie de ce cauchemar, elle retirera sa plainte. Illustration parfaite des « faux souvenirs induits ».

A la mi-décembre, la même équipe moins Jean Marchand, mais renforcée d'un chauffeur spécialisé afin de ne pas laisser de traces de notre nouveau départ, retourne à Oxford. Nous choisissons un autre hôtel plus central que le précédent.

Nous débuterons cette seconde mission par un rendez-vous au consulat de France à Londres, organisé par maître Picotin.

Nous nous y rendons tous avec Guillaume. Le consul, Edouard Braine, a entendu parler de l'affaire et il se montre extrêmement coopératif. Nous sommes d'emblée séduits par sa personnalité chaleureuse et sa force de vie. Petit clin d'œil, cet homme charmant et intelligent a été en poste en Algérie. Une conversation (inévitable !) s'engage entre Marie-Hélène et lui sur Oran… Le climat est donc parfait. Nous rencontrons une juge de liaison française attachée à l'ambassade. Elle est chargée de toutes les affaires judiciaires qui impliquent des Français sur les deux territoires. Enfin, se trouve là aussi un représentant de la police anglaise – nous avons besoin que quelqu'un de Scotland Yard se porte garant du bon déroulement des opérations. Rassurés sur l'encadrement juridique et policier de notre expédition, nous partons pour Oxford. La mission « Bow-Window 2 » peut commencer.

De nouveaux contacts sont établis avec les membres de ma famille encore sur place. Dans un premier temps, en parvenant à approcher Ghislaine, la spécialiste a accès à chacun d'eux afin de leur dessiller les yeux. Chacun va peu à peu retrouver, à son rythme et avec sa personnalité, ses repères familiaux et la réalité, prenant conscience de l'escroquerie, des mensonges de Tilly et des faux souvenirs induits et distillés par lui. Dans un second temps, la mission consiste à permettre enfin une rencontre familiale avec Philippe, Brigitte et moi…

Charles-Henri, qui n'avait pas compris les raisons de mon départ, accepte ces retrouvailles sans hésiter. Impatient de me revoir, il va revenir littéralement à lui-même. Amaury est très perturbé émotionnellement par ces révélations mais se montre également très désireux de nous retrouver tous. Diane a recouvré une grande partie de sa clairvoyance mais se pose encore des questions…

Munie de leurs accords, la criminologue nous rejoint en fin de journée dans le pub où nous l'attendions pour préparer ces retrouvailles familiales. Brigitte et moi appréhendons beaucoup de revoir Ghislaine mais sommes en permanence soutenues par nos amis et par l'équipe.

Quand nous arrivons, Philippe, Brigitte, maître Picotin et moi, l'émotion est à son comble : je n'ai pas revu Diane et Amaury depuis neuf mois. Ma fille est encore sur la réserve. Elle a besoin de comprendre. Et puis, il y a sa plainte, déposée sous la contrainte certes, mais qui existe.

C’est un moment intense et complexe avec des instants de brouhaha général puis de silences, des groupes se forment et se déforment. Il y a des larmes et des rires aussi. Et, par-dessus tout ça, une impression de flotter : où est la réalité ? Qui sommes-nous ? Que nous est-il arrivé ? Dire que nous nous éveillons d’un long et atroce cauchemar est réducteur, voire banal. Dans ce décor étriqué, criant de gêne et de solitude, je me remémore comme des flashes la vie dans la grande maison de Caudéran que je croyais si sûre, Martel et nos étés chaleureux, le Pyla dont les enfants raffolaient… Je ne regrette pas les biens matériels mais je pleurerai toujours ces neuf ans d’existence cruellement mise entre parenthèses. Charles-Henri, très ému, me prend dans ses bras, les enfants se rapprochent de moi.

Mamie, elle aussi, saisit toute la dimension de l’événement en retrouvant son fils aîné. Une chape de plomb semble quitter ses épaules. Elle passera sa première nuit paisible depuis de longues années.

Ce soir-là, à Oxford, nous renouons avec notre vie de famille : un père, une mère et leurs enfants, tous cassés, éreintés, porteurs de questions dont ils chercheront les réponses longtemps, sinon jusqu’à la fin de leur vie, mais réunis.

C’est le moment de la photo de famille témoin de notre joie des retrouvailles et de la délicatesse avec laquelle les professionnels ont sorti les miens de ce mauvais pas.

Après une soirée longue et émouvante, nous nous quittons pour nous reposer.

Nous nous retrouvons le lendemain matin afin de reprendre nos échanges. La prise de conscience du réel se poursuit et les questions sont nombreuses. Mamie, Charles-Henri et les enfants demandent à maître Picotin de bien vouloir assurer leur défense et transmettre leurs témoignages au juge d’instruction du tribunal de Bordeaux. Marie-Hélène et Dominique nous rejoignent et sont accueillis en sauveurs par Ghislaine malgré leurs années de diabolisation.

Le soir, je veux sortir de cette maison et profiter de ma famille. Nous décidons d’aller dîner dehors, les enfants, leur père et moi, avec Marie-Hélène et Dominique. Ghislaine prend conscience de sa solitude en voyant ma famille à nouveau rassemblée. Elle nous fait sentir qu’elle est la seule à être sans son mari. Elle veut venir avec nous, tente un chantage affectif… Diane offre immédiatement de rester avec elle. Nous refusons : Diane

dînera avec nous. Philippe et Brigitte passeront finalement la soirée avec elle, en compagnie de Mamie, François, son amie et Guillemette.

Nous dénichons un petit restaurant italien juste à côté et nous nous attablons devant des pizzas et des pâtes. Je dévore mes trois enfants des yeux. Amaury a encore du mal à croire ce qu'il découvre au sujet de Tilly. Pour lui, il s'agit d'une escroquerie à l'amitié, d'une trahison. Il avait donné sans réserve sa confiance à Thierry Tilly. La tête dans les mains, il répète : « C'est incroyable ! » Diane ne se départit pas de sa colère. Elle s'en veut peut-être, elle en veut à la terre entière, à nous, à cet escroc, à tous ceux qui auraient pu nous aider et n'ont pu le faire. Guillaume est heureux de retrouver sa famille mais ne peut oublier totalement la pression familiale qu'il a subie ces dernières années. Charles-Henri est le plus silencieux. Je crois que c'est lui qui souffre le plus, et pour longtemps, d'avoir cédé à l'emprise de Tilly et entraîné sa famille dans ce traquenard. Pire que la culpabilité, un sentiment d'être brisé à jamais s'empare lentement de lui, comme un deuil accablant. Je le sens. Mais je refuse de toutes mes forces l'idée que mon mari puisse être détruit. J'ai la conviction que le temps, si long soit-il, cicatrise et répare. Plus tard, nous parlerons, et peu à peu…

Chez Ghislaine, Philippe est heureux : il a retrouvé sa mère qui ne marchande pas son bonheur, elle aussi, de le voir de nouveau à ses côtés. Nous nous quittons ce soir-là, harassés, remettant au lendemain les décisions à prendre.

Le matin suivant, nous organisons un conseil de famille afin de voir la suite que nous allons donner aux événements. Diane et Amaury veulent terminer leurs contrats de travail. Désormais leur salaire leur appartient et leur vie sera un peu plus facile. Ghislaine veut rester en Angleterre avec sa mère, toutes deux veulent attendre l'accouchement de Guillemette qui est enceinte d'un sympathique Italien qu'elle a épousé en 2009. Elle voudrait que Charles-Henri demeure avec elle. Il n'est pas question que l'on se sépare à nouveau et Charles-Henri doit porter plainte le plus tôt possible. Nous rentrons en France tous les deux. Plus tard, de retour à Bordeaux, toute la famille portera plainte…

Là, nous déménageons dans un grand appartement prêté par Marie-Hélène et Dominique où nous pourrons accueillir nos enfants lorsqu'ils rentreront. Je reprends mon travail, Charles-Henri continue peu à peu à prendre conscience de l'étendue de la catastrophe, sans pouvoir émerger totalement. Diane, aussitôt après sa libération, a annulé sa plainte contre

moi. Je lui ai dit que je ne lui en voulais absolument pas. Au contraire, je me sens encore plus proche d'elle. Je connais, pour l'avoir vécue, la force des pressions qu'elle a subies. Je comprends, nous comprenons tous que cette manipulation a eu pour objectif premier de nous dresser les uns contre les autres et de nous détruire.

Notre relation mère-fille s'enrichit tous les jours.

A Noël, nous retournons tous à Oxford passer les fêtes avec Mamie. Je ne peux m'empêcher de penser au dernier Noël à Monflanquin en 2002. Nous étions, au moins en apparence, une famille nombreuse, plutôt unie. Nos dissensions me paraissaient pesantes mais je m'imaginais qu'en offrant toujours plus de gentillesse elles s'apaiseraient. Je sais que Tilly a utilisé tous nos différends pour semer la zizanie et en profiter. Maintenant, je ne suis plus la même. Ghislaine en revanche n'a pas changé. Son attitude et son discours restent identiques, je me mets en colère au cours d'un repas :

« Ça suffit, Ghislaine. Tu me pourris la vie depuis des années. C'est terminé !

— Je comprends ta réaction, le huis clos de janvier 2008 a été difficile pour toi… Mais moi cela ne m'a rien fait ! répond-elle.

— Oui, seulement moi j'ai failli en crever ! »

Et, miracle : elle se tait. Elle a compris que ce rapport de force sur lequel elle joue depuis quasiment mon entrée dans la famille n'existe plus. De la même manière, lorsque je découvre que toutes les maisons louées depuis 2006 portaient un bail au nom de mes enfants, même la sienne, j'explose. J'exige qu'elle prenne ses responsabilités. Elle esquive complètement. Mais je ne me laisse pas faire.

Cependant il y a plus essentiel que ces désaccords. Nous renouons le dialogue avec mes enfants, mon mari et moi. En écoutant Diane, je découvre que la manipulation qu'elle a subie est aussi insidieuse que ravageuse. Cela a commencé pendant son premier séjour à Londres : elle a été persuadée d'être plus gâtée et favorisée que sa cousine Guillemette. Mais cela s'est poursuivi en rongeant ses liens familiaux : parce qu'elle était une fille, ses parents l'aimaient moins, ses frères auraient préféré une autre qu'elle, différente, elle ne sait comment. Elle l'avoue avec franchise, comme une évidence. Comment répondre à cela ? La tentation est de nier, de hausser les épaules, comment pourrions-nous l'aimer moins, notre seule fille ! Mais une phrase ne suffit pas : il faut déloger les faux souvenirs, les convictions inculquées et fallacieuses. Ce n'est pas en une discussion que

l'on y parvient. Diane a plus que tout besoin de l'amour des siens et d'être rassurée. Nous avons tous été blessés. Notre cerveau a été farci de mensonges instillés comme un poison. Il faudra des mois pour réparer et guérir.

Diane est aussi très fatiguée : elle travaille le jour et soigne sa grand-mère la nuit. Pour des raisons mal définies, Ghislaine s'oppose au retour de Mamie en France. Mais celle-ci a besoin de soins, elle est maintenant totalement aveugle, s'affaiblit de jour en jour. Au début de l'année 2010, nous organisons son rapatriement. Ce n'est pas facile de déplacer une personne de son âge dont la santé est d'autant plus précaire qu'elle n'a pas vu de médecin depuis dix ans. Nous finissons par aller la chercher en voiture, avec Diane, Charles-Henri et un chauffeur spécialisé. Tout cela coûte cher, nous sommes tous exsangues. C'est grâce à l'avance faite par certains de ses petits-enfants que cette opération peut se réaliser. Hospitalisée à la Polyclinique Bordeaux Nord-Aquitaine, où Charles-Henri a longtemps travaillé, elle récupère rapidement un bon état de santé et sera enfin opérée de la cataracte. Avec la vue, elle a aussi retrouvé la sérénité. Philippe l'emmène chez lui à Talade où elle se sent beaucoup mieux. Nous venons y passer chaque week-end et mes vacances pour soulager Philippe. Durant cette période, nous voyons peu Ghislaine qui se reconstruit de son côté et reprend contact avec Jean. En novembre 2010, Mamie s'éteint dans son sommeil à l'âge de quatre-ving-dix-huit ans. Heureuse d'avoir revu ses petits-enfants, arrière-petits-enfants, son gendre Bertrand, l'époux de sa fille Anne décédée, et ses amis auxquels elle avait fermé sa porte toutes ces années. Ghislaine pourra lui dire au revoir à la suite d'un coup de fil de Charles-Henri.

Ses obsèques à Monflanquin ont donné l'occasion à ses proches, privés de sa présence pendant dix ans, de se rassembler autour d'elle, comme en témoigne un poème écrit par une arrière-petite-fille.

En juin, Amaury revient d'Angleterre, suivi de Diane en septembre. Ma famille réunie reçoit un soutien psychologique, en particulier Amaury qui en a clairement exprimé le besoin. Il nous a fallu un an pour revenir à la vie. Pendant ces longs mois, nous éprouvions une insondable fatigue. Un phénomène normal, paraît-il. De fait, nous étions des convalescents, et, dans cet état, nous progressions en dents de scie : un jour mieux, un jour moins bien. Guillaume, retrouvant son rôle de grand frère, a beaucoup aidé

Amaury qui, après avoir obtenu une bourse, a repris ses études. Il a ensuite loué un studio et réussi à maîtriser à nouveau sa vie. Diane a entamé des études de chimie.

Pour Charles-Henri et moi, ce fut plus dur. D'abord nous étions plus âgés, plus fragiles donc. Charles-Henri n'avait jamais réalisé qu'il était complètement ruiné. Il n'a pleinement saisi l'étendue du désastre que lors de son retour à Bordeaux. Cela l'a plongé dans un grand désarroi. Avec une question qui le hante : comment a-t-il pu croire les mensonges de sa sœur et de Tilly ? Lui expliquer, selon la formule du professeur Zagury, que je me suis souvent répétée : « Notre intelligence a été mise en jachère », ne lui suffit pas. Il est infiniment blessé et malheureux.

Grâce à une amie, j'ai la chance de travailler de mon côté depuis deux ans et demi dans une association permettant la réinsertion scolaire et professionnelle d'enfants en difficulté. J'adore ce que j'y fais.

Heureusement, la manipulation n'a pas tout détruit, le ressort est simplement distendu. Nous n'avons jamais cessé de nous aimer et de nous respecter…

Enfin, nous avons la chance d'avoir été aidés et accueillis par nos familles et nos amis : week-ends, déjeuners, retrouvailles, sorties, vacances.

Ce sont nos béquilles.

17

Notre procès a eu lieu trois ans après mon retour en France. J'ai été confrontée à un choix délicat : assises ou correctionnelle ? Une partie de ma plainte, « séquestration avec actes de barbarie », menait aux assises, le reste pouvait se juger en correctionnelle. Dans le premier cas, le procès serait long, les peines requises très importantes, se chiffrant en dizaines d'années de prison avec un jugement reposant sur les convictions d'un jury populaire. Une telle procédure nous aurait demandé de « redérouler » en détail ces neuf années de calvaire devant les jurés. Je voulais absolument éviter ce pénible exercice à mes enfants. Dans le second, les motifs d'assises seraient requalifiés et il incomberait à des magistrats de juger et de rendre le verdict. Les peines seraient moins importantes, ne dépassant pas les dix ans d'incarcération.

Il nous fallait regarder les choses en face : telle qu'on pouvait la lire dans la presse, ou même en écoutant les témoignages, notre histoire offrait des apparences difficiles à comprendre : une famille d'aristocrates, fortunée au regard aujourd'hui du citoyen moyen, se laisse gruger par un personnage falot, peu séduisant, gobe toutes les insanités qu'il leur débite pour finir esclavasigée par lui. Notre naïveté désarmée pouvait prêter à sourire. Même nous, le retour sur le déroulement de l'affaire nous laissait encore incrédules ! Et pourtant, cela avait existé, nous étions des gens normaux, avec un niveau d'études élevé. Non, ça n'arrivait pas qu'aux autres. Les démonstrations, si convaincantes soient-elles, des experts ne réussiraient peut-être pas à expliquer ce qui s'était passé et à intéresser, sinon rendre attentif et toucher, un jury d'assises. Mais nous voulions au moins que des hommes comme Thierry Tilly et Jacques Gonzalez soient mis hors d'état de nuire. Tout bien réfléchi, et après avoir écouté nos avocats, et discuté entre nous, j'ai opté pour le tribunal correctionnel.

Le 24 septembre 2012 s'ouvre la première audience. La salle se révèle trop petite pour accueillir tout le public : les médias ont fait un sérieux battage et nous sommes connus à Bordeaux. Dès le matin, j'aperçois, au-delà des amis proches venus nous soutenir, des relations que je n'ai pas revues depuis longtemps. Nous sommes, nous-mêmes, nombreux, serrés sur le banc des parties civiles. La présidente, une magistrate d'expérience, doit faire preuve d'autorité – elle n'en manque pas – dès le premier jour.

Thierry Tilly a tout au long de ces années démontré le talent d'une sorte de Fregoli : je l'ai vu jeune prof en tenue sport un peu déjantée, homme d'affaires en costume trois pièces plein d'assurance, papa gentil et tendre, pull marine et chemise blanche, et tortionnaire à la limite du nazillon. Je me demande quel visage il offrira. Sera-ce le sien, le vrai ? Il apparaît à la barre en pantalon noir, Lacoste noir, le cheveu filasse peigné sur le côté, le regard flou derrière de petites lunettes. Une sorte d'employé obscur… Il écoute l'accusation puis la présidente commence l'interrogatoire de personnalité.

Nous ne savions pas tout de Tilly, loin de là, et nous découvrons les authentiques origines du personnage. Chaque élément de sa vie est agrémenté d'un commentaire, d'une anecdote de son cru. Et le compte rendu que donnent les experts ressemble à un roman de gare lorsqu'ils lui laissent la parole. Il est né à Bois-Colombes le 29 mars 1964. Sa mère « a été émancipée par le général de Gaulle ». Il aurait été élevé par ses deux grands-mères, l'une « tenait salon et a reçu Mitterrand et Georges Marchais ! » ; puis, il ajoute que sa mère était si jeune qu'elle ne pouvait l'aider à faire ses devoirs à l'école. Une femme enfant qui toutefois « inspirait la confiance » : « La femme d'un seul homme, mon père était assez volage. Ma mère, si elle ne m'avait pas eu, aurait été championne de patin à glace, mon père était nageur de combat, après il a travaillé dans les services spéciaux du ministère de la Défense, catégorie A secret-défense comme ses deux frères. Il ne m'appartient pas d'en dire plus. » Tilly dit avoir été battu à deux ans par son père, ce qui aurait occasionné des convulsions nerveuses et un strabisme pour lequel il a été opéré. Maintenant il porte des lunettes, ce qui l'a « empêché de faire de la compétition au tennis et [il] ne prend pas le risque de conduire ».

Mais il dit aussi qu'il aime « le tennis de haut niveau, le ski qu'il pratique depuis l'âge de deux ans. [Il a] sauté d'un Transaal à douze ans ». On découvre qu'il n'a jamais fait Saint-Cyr, mais il était en primaire à

Saint-Cyr-l'Ecole, et a passé deux ans dans un lycée militaire. Il a échoué au concours de Navale. Le récit de son cursus scolaire, d'où ressort une obsession du renseignement, est totalement confus : il a suivi différentes formations, un peu de droit à Assas, est entré au « centre d'études diplomatiques supérieures avec une dérogation d'âge dans une école réservée aux diplomates et militaires faisant du renseignement, ce qui [lui]a permis d'avoir un carnet d'adresses. [Il a] aussi fait un troisième cycle : un doctorat de marketing pour être spécialiste de la lutte contre la contrefaçon, [il a] passé [s]on dernier grand oral à Genève pour la Fondation Cartier »… En plus, « un master de maîtrise d'ouvrage et gestion immobilière à l'école des bâtiments et travaux publics… un DEA en économie internationale et du renseignement sur les codes d'investissement par rapport à la corruption… ». Il n'y a nulle part trace de tous ses diplômes. C'est parce qu'il était tantôt « trop jeune » tantôt « trop bon » qu'on ne les lui a remis qu'en main propre. L'un d'entre eux aurait été donné par Bernard Kouchner, un autre par Alain Minc.

Il ajoute une liste infinie de formations aux intitulés très flous… Il fait face aux questions de la présidente avec un remarquable sang-froid, tentant (et réussissant parfois) de la noyer dans un flot d'indications, de dates, de lieux, ponctué de « Je peux le prouver ». Il fait preuve d'une stupéfiante mémoire pour les lieux et les dates, mêlant la grande histoire à la sienne, au point que la présidente lui demande de se taire et que son avocat lui-même finira par insister : « Taisez-vous, vous voyez bien que vous agacez la présidente ! » Mais cela ne gêne pas Tilly, qui décrit de manière profuse des activités humanitaires pour la Blue Light Foundation, dont le siège a été placé au Canada. Il se réfère constamment à monsieur Gonzalez, laissant penser que cet homme est le grand ordonnateur de ses activités et de toute l'affaire qui concerne les Védrines. Il l'aurait chargé de mission pour la Blue Light, en particulier celle de faire reconnaître cette fondation aux Nations unies.

La salle écoute ce flot de paroles, sceptique puis carrément moqueuse, et parfois les rires fusent. Ces rires me font mal. En l'observant dégoiser, sur un ton arrogant, je retrouve parfois le Tilly que j'ai connu, parfois aussi, je me dis qu'il joue un rôle. Mais ce n'est pas si simple ! A l'écouter dans un interrogatoire mené dans le cadre du tribunal, il peut parfois trébucher mais son débit est rapide, les idées construites, il digresse, ratiocine, sort du sujet pour y revenir d'une pirouette. Il aligne idées de grandeur,

persécutions, secrets et dévoilement de ceux-ci, avec toujours une limite : « Je ne peux pas aller au-delà, ma mission serait compromise. » J'éprouve bientôt un réel malaise : il n'apporte aucune preuve de ce qu'il avance – comme il l'a toujours fait – mais finirait par semer le doute si son interlocuteur n'avait pas pour mission de le confondre. A la fin de la journée, la présidente a l'air excédée.

Le lendemain, nous assistons à un face-à-face entre Thierry et son père, Alain Tilly. Le témoignage de celui-ci décrédibilise complètement son fils. Non, il n'a jamais été nageur de combat, ni fait partie des services secrets, il était chauffeur au ministère de la Défense et est aujourd'hui retraité. Quant à sa femme, décédée aujourd'hui, il n'a pas le souvenir de l'avoir jamais vue dans des compétitions de patinage artistique. Elle était nourrice, c'est tout. Il ne nie pas que son fils soit intelligent et doté d'une mémoire remarquable mais ajoute qu'il est difficile. Il n'a aucun souvenir de diplômes passés par son rejeton, sinon qu'il a échoué à l'entrée de l'Ecole navale de Brest. Il aimait l'histoire, ça oui… Mais il se met en colère lorsqu'il apprend les accusations de violence portées contre lui : « Il a complètement pété les plombs, s'écrie-t-il à la barre. Il a eu des convulsions à deux ans et demi, on l'a soigné, il a eu des problèmes de vue et a été opéré… C'est tout. » Et il conclut avec amertume : « Si je lui avais plus serré la vis, on n'en serait pas là ! »

Puis ce sont les enfants de Philippe, Lucille et Etienne, qui témoignent. Etienne raconte comment, pendant l'été 2001, venu voir son père à Talade, il l'a trouvé changé. Il paraissait très anxieux, parlait d'ennemis et de menaces d'internement psychiatrique. Il barricadait la maison, refusait de lui communiquer le numéro de son nouveau portable. Dans le même temps, Brigitte aurait confié à la femme d'Etienne qu'ils étaient tous en danger. Cela avait préoccupé suffisamment les enfants, Etienne et Lucille, avec Caroline, la fille de Brigitte, pour qu'ils se retrouvent afin d'en parler. A l'époque, les filles ont entendu parler d'un Thierry Tilly qui a l'air de compter beaucoup dans la famille et qui a promis à leur père des rendements de 10 %. Cela n'évoque qu'une chose pour Etienne : Madoff ! Ils dénichent sur Internet le pedigree de Tilly : gérant de dix sociétés, toutes en liquidation judiciaire. Etienne avertit immédiatement son père qui lui répond sèchement : « Tilly est un type remarquable, tu ne sais pas de quoi tu parles ! » Il appelle alors Charles-Henri, non seulement son oncle mais son parrain, mais devant sa mise en garde, celui-ci rétorque : « Tilly nous

aide et nous avons confiance en lui, mêle-toi de ce qui te regarde et fiche-nous la paix. » Il fait une dernière tentative en se rendant à Martel. Ghislaine et ses cousins font barrage pour l'empêcher de voir sa grand-mère qu'il adore. Il finit par obtenir une entrevue de cinq minutes au cours de laquelle Mamie le met dehors : « Cesse de nous harceler. Tu es un monstre, déguerpis. » Etienne dit qu'il a repris sa voiture, a roulé quelques instants puis s'est arrêté un quart d'heure, trop bouleversé pour conduire. Il n'a revu son père que huit ans plus tard. Philippe, le premier à s'être extrait de l'enfermement familial à Oxford, demeurait encore sous l'emprise de Tilly, dans un état de terreur et de confusion psychologique intenses. Persuadé que d'avoir tenu tête à cet homme équivalait à un véritable suicide. Ce qui explique qu'il n'ait porté plainte qu'après moi. Lucille, tout aussi effrayée de l'atmosphère de Talade au début des années 2000, ne comprenait pas du tout ce qui arrivait. Son père parlait d'un complot ourdi contre les Védrines dont Tilly l'aidait à décrypter des signes déposés chez eux. Tilly, selon Philippe, avait même la liste des personnes impliquées. Lucille ne savait que faire devant cette paranoïa. Selon elle, Tilly était devenu « le maître à penser de la famille ».

Quant à la fille de Brigitte, elle se souvient aussi qu'elle a vu sa mère tout quitter pour aller se cloîtrer dans le Lot-et-Garonne. Elle se disait en danger ; en particulier elle semblait convaincue qu'« un de ses proches cherchait à la faire interner pour faire main basse sur ses biens ». La jeune femme ajoute que sa mère lui avait fait promettre de n'en parler à personne. Elle a accepté sur le moment, ce dont elle se repent amèrement aujourd'hui. Ensuite, c'était trop tard ! Le plus dur pour elle fut de penser que sa mère refusait catégoriquement de la voir ou de lui parler. En somme, elle a perdu sa mère pendant huit ans.

Ces témoignages émouvants me font une nouvelle fois prendre conscience de l'importance des dégâts collatéraux sur les membres de nos familles restés hors de l'emprise de Tilly. Des proches à qui nous avions tourné le dos et qui avaient tout fait pour nous sortir de là…

Le 27 septembre, maître Vincent David arrive à la barre. Cet avocat de soixante-huit ans qui a introduit Tilly chez Ghislaine n'exprime que des regrets. Il a rencontré Tilly pendant la décennie 80 et ils sont demeurés assez proches pendant quinze ans. Lui aussi a eu à pâtir des manœuvres de l'accusé : « De prime abord, je l'ai trouvé sympathique. Il m'a demandé de

remettre de l'ordre dans des dossiers assez confus dont la seule issue se révélait être la liquidation. Sinon, la société disparaissait. J'ai compris assez tard qu'il gagnait la confiance des gens, leur faisait signer des contrats puis ne donnait pas suite. Il voulait disposer d'un nombre important de sociétés dont les intitulés restaient vagues. » Maître David a longtemps prodigué gratuitement ses conseils à Tilly qu'il imaginait comme un jeune homme essayant de faire ses premiers pas dans le monde des affaires. Il ignorait d'où Tilly tenait ses revenus, ni quel était exactement son travail. Pour autant, il le trouvait intéressant au point d'investir dans un projet immobilier de plusieurs appartements à Albiez dans les Alpes. Tilly lui avait fait miroiter un retour sur investissement qui rembourserait avantageusement ses honoraires. De la même manière, il a organisé une rencontre entre Tilly et l'héritier d'une maison de champagne. Le premier a escroqué le second, mais celui-ci, pour des raisons inconnues, n'a jamais porté plainte. C'est probablement à cette période, n'ayant pas encore pris la mesure de sa dangerosité, que maître David, parent d'élèves de l'école, amène Tilly à la Femme Sec et l'introduit auprès de Ghislaine.

Il n'a jamais récupéré son argent misé dans les Alpes. Pis, il s'était porté caution pour la location d'un appartement pour Tilly. Celui-ci n'a jamais payé le loyer et a déménagé à la cloche de bois, contraignant maître David à régler dix-huit mois d'impayés. A la barre, cet avocat est une victime : « Il vivait chez moi. Heureusement, mon épouse l'a mis à la porte. Il s'était rendu à Nice pour dresser l'inventaire du patrimoine immobilier de sa famille. Elle a compris avant moi que son objectif consistait à jeter le grappin sur les gens riches et vivre sur leur capital. Il est brillant, c'est certain, mais il utilise ses facultés intellectuelles de manière scandaleuse. Il réussit à placer les gens dans une véritable sujétion intellectuelle… » L'accusé ne reconnaît rien, lève les yeux au ciel lorsqu'il entend les témoins l'accabler, proteste et fait état de ses missions. Il faut que la présidente finisse par lui jeter un sévère « Taisez-vous » pour qu'il se tienne tranquille.

Malheureusement, ni maître David, ni sa femme, que nous avions rencontrés à cette époque, ne nous ont mis en garde sur les agissements délictueux de Tilly qu'ils avaient percé à jour. Au tribunal, certains juristes ont évoqué la non-assistance à personne en danger…

Les deux jours suivants, Charles-Henri, Diane, Amaury, Guillaume et moi avons témoigné longuement : il s'agissait de raconter toutes ces années écoulées. Pour moi, entendre les souffrances, les peurs, les angoisses de

mes petits est alors une nouvelle épreuve. Je ne peux me déprendre d'une écrasante culpabilité, tandis que l'accusé, bien entendu, nie non seulement toute responsabilité mais se permet de juger les enfants avec mépris. Il continue ses mensonges. Pour lui, les Védrines se sont adressés à lui pour faire de l'évasion fiscale !

Le procès débute sa seconde semaine avec le témoignage du coaccusé de Tilly : Jacques Gonzalez. Celui-ci a été jusqu'à présent très chargé par Tilly. Il serait l'inspirateur, le *deus ex machina* de toute l'affaire. Thierry parle de lui comme de « son patron » ou du « président ». Nous ne l'avons jamais rencontré. Sauf Ghislaine. Elle a dîné avec lui à Londres lorsque Tilly y avait déménagé. Devant lui, Thierry Tilly, si disert, reste muet, adoptant même, de manière surprenante, une attitude de petit garçon. A l'époque, Gonzalez le traitait avec autorité et se répandait en vilenies sur la famille Védrines. Insinuant par exemple qu'Anne, la sœur aînée, décédée d'une tumeur au cerveau en 1997, avait été assassinée ! Un journaliste américain a réussi à rencontrer Jacques Gonzalez avant le procès. Dans un long article, il le décrit comme un petit homme élégant aux cheveux gris qui parle couramment anglais. Celui-ci ne l'a pas laissé entrer chez lui et, sur le pas de la porte, a calmement nié connaître Thierry Tilly. Les noms de Blue Light, Védrines, Oxford n'éveillent rien chez lui. Toutefois, l'absence de curiosité de Gonzalez surprend : de fait, il ne demande pas au journaliste les raisons de toutes ces questions, ni précisément qui il est. Le journaliste se retirera avec l'impression de s'être trompé de personne. Après tout, le nom de Jacques Gonzalez est assez fréquent en France.

Mais c'est bien de celui-là qu'il s'agit. Nous voyons apparaître un infirme, en fauteuil roulant, amputé des deux pieds, à la voix faible et monocorde. Un homme âgé et malade qui ne semble absolument pas correspondre à ce terrifiant « patron », à tu et à toi avec les grands de ce monde, possédant relations et pouvoirs dans tous les domaines. Et pourtant, si on l'observe bien, son profil d'oiseau de proie, ses lèvres pincées démentent l'apparente faiblesse de cet homme renfermé, d'un abord distant et froid, mais s'exprimant assez grossièrement.

Il révèle qu'il a été jusqu'en 1990 vendeur de voitures. Puis plus personne, le fisc en particulier, n'entend parler de lui. Il réapparaît quelques années plus tard, transformé en président fondateur d'une fondation à but humanitaire basée au Canada, la Blue Light Foundation. Tilly nous en a

beaucoup parlé. Il se disait « chargé de mission auprès de l'Onu » pour celle-ci. Gonzalez admet que les projets grandioses de sa fondation n'ont jamais vu le jour : hôpital en Chine, achats massifs de luzerne pour lutter contre la malnutrition, de mines à ciel ouvert… « Le temps a joué contre nous », déplore-t-il à la barre. Il prétend aussi que, détenant plusieurs centaines de bons au porteur des chemins de fer américains du XIX^{e} siècle, il envisageait de les utiliser comme garantie pour financer sa fondation en empruntant aux banques. Malgré ses prétendus contacts mirifiques, il était mal informé et le seul à croire encore que ces bons avaient la moindre valeur. C'est à ce moment-là, dit-il, qu'il a rencontré Tilly qui lui a fait bonne impression : « Il avait des connaissances juridiques, bancaires et informatiques. Il pouvait m'aider. Il m'a parlé de la famille Védrines comme de possibles mécènes. » Et il joue la victime, offusqué que l'on puisse imaginer qu'il ait spolié une famille entière : « Je pensais, lâche-t-il, que les Védrines étaient généreux, un peu dans l'esprit de ces vieilles familles françaises. J'ai été trompé. Si j'avais su ce que Thierry faisait, je n'aurais pas accepté. Une fondation ne peut pas démarrer sur de telles bases ! » La sienne n'a jamais démarré, de toute manière. Les policiers qui l'ont arrêté ont perquisitionné son domicile à Paris. Ils ont mis la main sur des montres Rolex, trois Patek Philippe, une garde-robe griffée, des lithographies, une BMW 645, une cave de grands crus, 34 000 euros en liquide, et dans un coffre encore 86 000 euros… Avec l'argent envoyé dans d'épaisses enveloppes, par l'intermédiaire de nos enfants, de nos neveux et de Natacha qui ne l'apercevaient jamais, il a vécu près de dix ans sur un grand pied. La somme totale empochée avec Thierry Tilly avoisine cinq millions et demi d'euros.

Et il lâche carrément Tilly qui cherche visiblement son regard et auquel il n'accorde pas la moindre attention. Il n'accepte aucune implication autre qu'humanitaire dans son lien avec lui. Il résume sa relation avec Tilly d'une phrase : « Quand je fais confiance, je fais confiance ! », supposant par là qu'il ignorait ce qui se tramait. Dans son box, Tilly approuve d'un vigoureux hochement de tête. On lui rappelle sa phrase lors d'un échange téléphonique pendant ma séquestration : « J'en ai plein le cul de ces gens, il faut qu'ils apportent le fric, sinon ça va barder ! Exécution. » Il maintient que cela ne prouve en rien sa complicité : Tilly lui avait promis de l'argent apporté par les Védrines pour sa fondation ! Il admet seulement que « lorsqu'il s'énerve, il peut être un peu cassant » ! Tout l'argent qu'il a

encaissé étant envoyé par Tilly, il n'est pas responsable de la manière dont il se l'est procuré, et conclut : « Il peut penser ce qu'il veut, je sais ce que j'ai fait et ce que je n'ai pas fait ! » Mais la présidente lui rappelle une conversation téléphonique avec son amie alors qu'il était sur écoute. Evoquant Tilly, il dit : « Soit il est malade, soit il est complètement fou. » Gonzalez confirme.

Tilly alors se redresse, sur son visage passe un éclair de panique. Et la phrase suivante l'enfonce un peu plus : « Il n'a pas pété un câble, affirme Gonzalez, mais la pièce maîtresse. » Tilly se lève et, d'une voix montant dans les aigus, tente d'intervenir : Gonzalez l'a trahi. Il est lui-même le grand ordonnateur du complot franc-maçonnique qui le poursuit depuis 1999 et il vient de le comprendre. La présidente lui intime le silence, et il obéit, suffoqué. Gonzalez regagne sa place en chaise roulante. Il n'a convaincu personne de sa bonne foi.

Puis vient le tour des experts. Le juge Lorentz nous a confiés au professeur Daniel Zagury, un psychiatre réputé, expert auprès des tribunaux, bien connu des magistrats. Tilly a été examiné par deux psychologues et deux psychiatres. La conclusion de ces derniers – les docteurs Bornstein et Coutanceau – décrit une personnalité qui colle exactement à ce qu'il nous a fait subir.

Ils disent « l'habileté consommée de ce personnage spécialisé dans l'escroquerie, forme particulière du vol qui consiste à obtenir d'autrui la remise de biens en trompant la crédulité des victimes par différents moyens. Cela suppose de la part de l'auteur une intelligence et une adresse suffisantes alliées à une altération du sens moral (mauvaise foi) et une certaine perversité (intention de créer un préjudice).

« En arrière-plan, chez Tilly, se profile un gauchissement à type de vanité et de goût du lucre, et surtout des tendances mythomaniaques intriquées à l'intention délictuelle, comportant l'organisation d'une fable, la mise en scène d'une combinaison chimérique destinée à subjuguer ou à tenter.

« Dans ce domaine, l'imagination du personnage s'est donné librement cours en manipulant un groupe familial hermétiquement isolé et vulnérable. On constate au préalable chez l'auteur une stéréotypie relative et une spécialisation dans la fraude adaptée aux circonstances de l'époque, car la récidive est souvent de règle dans ce type de délit.

« Se dupe-t-il lui-même ? C'est peu probable, mais il a dû se délecter de sa réussite d'un temps, satisfaisant sa vanité et le goût de pouvoir convaincre. Le mythomane mystificateur, quand il trouve des oreilles complaisantes, devient le centre d'une suggestion collective à grand rayonnement. Il a pu ainsi satisfaire sa cupidité et, après sa chute, il tente contre toute vraisemblance de s'accrocher aux défroques de ce personnage, agent d'un jour.

« Le rideau tombé, c'est en réalité une personne bien orientée, bien informée, en syntonie avec l'ambiance, exempte de matériel délirant, interprétatif ou hallucinatoire, sans antécédents dépressifs ou exotoxiques, donc apte à répondre de ses actes ».

Le professeur Daniel Zagury intervient en visioconférence. Il commence son témoignage par une réflexion de bon sens. Celle qui sans doute est venue à l'esprit de la plupart des gens qui ont entendu parler de cette affaire : « Je me disais : "Dix ans ! Ce doit être une famille un peu dégénérée, des gens bizarres !" Mais non ! Ce sont des gens normaux. » C'est lui qui va expliquer en termes simples le mécanisme qui a réussi à mettre sous emprise une famille « … avec des failles comme tout le monde mais des gens normaux, avec une grande diversité de profils ». Il note préalablement qu'il a rarement rencontré, sinon jamais, une telle capacité de manipulation. Il livre ce qu'il a noté dans mon examen psychiatrique et médico-psychologique que je n'hésite pas à retranscrire intégralement tant il est clair :

« Pour tenter d'éclairer des phénomènes psychiques aussi surprenants, aussi sidérants que ceux qui ont conduit Thierry Tilly à surexploiter toute une famille sans que l'on puisse évoquer l'insuffisance intellectuelle ou la maladie mentale, il me semble que la meilleure voie d'approche consiste à s'interroger sur le transfert tel qu'il a été éclairé par la psychanalyse. Sigmund Freud avait noté l'existence du transfert d'abord comme un obstacle à la cure puis comme le principal levier de cette dernière. Francis Pasche a ainsi défini le transfert en 1975 : "C'est la reviviscence de désirs, d'affects, de sentiments éprouvés envers les parents dans la prime enfance et adressés à une nouvelle personne."

« Il s'agit de phénomènes normaux mais qui sont exacerbés dans la cure psychanalytique. Ils existent dans la vie courante, par exemple dans la relation médecin-malade, ou maître-élève. Le transfert fait réémerger les

premiers temps de la vie quand tout dépendait de l'amour des parents pour survivre. Le transfert est marqué du sceau de l'inconscient, de l'infantile, de l'irrationnel.

« La relation d'emprise telle qu'exercée par Thierry Tilly sur l'ensemble de la famille peut être examinée sous l'angle d'un abus de transfert : un personnage s'introduit dans la famille. Il est à la fois adoubé et coopté. Il est "supposé savoir", selon la formule de Lacan, dans une toute-puissance qu'on lui attribue et dont il fait tout pour maintenir l'illusion. Il en donne des preuves et des gages. Il est essentiel de comprendre que ce personnage tout-puissant est également le relais de puissances tutélaires (Dieu, le destin, le sort…). Il devient donc essentiel, vital, de lui obéir pour exister.

« Chacun se trouve en position de régression infantile, de soumission. Ainsi disparaissent la rationalité, l'intelligence, les critiques ou, tout simplement, l'autonomie de pensée. L'intelligence est toujours présente mais en jachère. Elle est inhibée. C'est notamment ce qui explique qu'à la levée de l'emprise, très vite, le sujet retrouve ses anciens repères. Il a toujours su qu'il était victime d'illusions et de mirage mais cette connaissance était indisponible à sa conscience. L'impression dominante sera alors celle d'une longue parenthèse pendant laquelle le sujet autonome avait disparu. Il en était de même des valeurs et des idéaux du sujet. L'intensité de la régression infantile est telle que la femme peut récuser le mari, les parents intenter un procès aux enfants, le père croire qu'il n'est pas le père biologique de l'enfant, la fille accuser la mère d'abus sexuels. Aussi énormes que soient les fabulations, si le gourou, le sauveur, l'homme providentiel l'a dit, c'est que c'est vrai. D'ailleurs, chaque événement vient conforter cette hypothèse qui se change en conviction.

« Il peut sembler choquant de comparer le transfert dans la cure psychanalytique et la relation d'emprise du gourou ou de l'escroc. En évoquant l'abus de transfert, on pointe les mêmes ressorts mais évidemment une divergence absolue des finalités. La cure analytique est destinée à restituer au sujet sa liberté et son autonomie de penser. L'abus de transfert a pour objectif d'asservir et d'exploiter.

« On relèvera que tous les protagonistes signalent une grande aptitude chez Thierry Tilly à écouter ses interlocuteurs en leur donnant le sentiment qu'il se met au service de leur bien. Il est en quelque sorte un thérapeute complètement dévoyé. Relevons quelques-unes des oppositions :

« – Dans la cure analytique, il s'agit de régresser pour progresser ; dans l'abus de transfert, il s'agit de régresser pour mieux être exploité…

« – Dans la cure analytique, la règle qui consiste à tout dire et ne rien faire marque le respect de l'intimité du sujet ; dans l'abus de transfert, il y a une instrumentalisation constante de l'intimité pour amplifier la dépendance.

« – Dans la cure analytique, il y a un effacement de la personnalité du psychanalyste qui devient l'écran de toutes les projections de l'analysant ; dans l'abus de transfert il y a, à l'inverse, l'hyper-présence du gourou, du sauveur, de l'homme providentiel. Il s'infiltre dans tous les espaces de vie du sujet…

« Un certain nombre de techniques de manipulation est mis au service de l'abus de transfert. J'en donne ici une liste non exhaustive clairement repérée dans le récit des victimes.

« – Le sur-mesure plutôt que le prêt-à-porter. Il est impressionnant de constater combien chacun est repéré dans ses failles, sa vulnérabilité, ses singularités. Cela exige la connaissance de l'histoire de la famille et de la place que chacun y occupe (conflits larvés, jalousie, rivalités, valeurs familiales).

« – L'instauration d'une paranoïa fonctionnelle est essentielle au sein des techniques de manipulation. Le mot fonctionnel vient signaler que cela n'implique pas du tout que la personnalité de la victime doive nécessairement comporter des traits de personnalité paranoïaque (psychorigidité, méfiance, fausseté de jugement, projectivité, hypertrophie du moi). Chacun devient en quelque sorte paranoïaque le temps de l'entreprise. Il n'y a plus de hasard. C'est d'ailleurs ce que Tilly répétait comme un leitmotiv. Cette perte de la catégorie du fortuit est l'essence même de la paranoïa. Le manipulateur renforce son omniscience : "Je te l'avais bien dit." Les événements viennent donc renforcer sa crédibilité et son image de toute-puissance, dans une touche d'autorenforcement. En connivence avec les puissances tutélaires et les forces du destin, il connaît les événements avant tout le monde. C'est ainsi qu'il a pu faire croire qu'il était au courant à l'avance des attentats du 11 septembre 2001.

« – La paranoïa de groupe. Il s'agit d'induire en chacun l'idée qu'il convient d'être ensemble contre l'extérieur dans une mentalité d'assiégé. Cette théorie du complot permet également d'assigner à chacun une place

dont il ne doit pas sortir pour éviter de se mettre en danger. Par ailleurs, sortir du rang, c'est montrer que l'on est un traître.

« – Mais, à l'inverse, cette paranoïa de groupe est aussi destinée à lutter contre l'ennemi intérieur. Celui-ci varie au gré des besoins et des aléas. C'est ainsi qu'à certains moments Thierry Tilly s'est livré à de véritables procès staliniens contre tel ou tel.

« – Avoir réponse à tout. Tous les protagonistes le décrivent bien : Thierry Tilly est un homme qui n'était jamais démuni, jamais pris de court. Il avait réponse à tout. Chacun pouvait alors se reprocher d'avoir douté et se renforcer dans sa conviction que Thierry Tilly avait toujours raison.

« – La suppression de tous les liens directs. Ainsi un membre de la famille ne peut plus communiquer directement avec un autre même si le lien de filiation est étroit. Chacun communique avec l'autre par l'intermédiaire de Tilly. Même s'il n'est pas là comme interlocuteur en personne, ce qu'il pense ou aurait pu penser s'il avait été là est implicitement ou explicitement présent dans la relation.

« – Le monde selon Thierry Tilly. Chacun ayant perdu son autonomie de penser et son esprit critique, c'est à travers les croyances de Thierry Tilly que le monde est désormais regardé.

« – Renforcer ou casser les liens. Au cœur du dispositif, Thierry Tilly ordonne de se déplacer, d'aller dans tel ou tel lieu, de s'enfermer, de travailler, d'avoir un double emploi, de divorcer, de se fâcher, de partir ou de revenir. Il s'agit de casser des liens durables pour mieux asservir.

« – Détruire le narcissisme de chacun. "Ta femme te trompe…" "Ton mari te fait cocue…" "Ton fils n'est pas ton fils…" "Ta mère a abusé de toi…" Tout devient possible. Lorsqu'on a perdu son autonomie de penser et son libre arbitre, que l'on entretient une mésestime de soi et de son propre jugement sur le monde, tout peut être crédible quand c'est le personnage tout-puissant qui l'énonce.

« – La technique de l'astrologue. Le procédé est bien connu. Chacun lira une phrase générale à travers ses préoccupations, ses espoirs, ses illusions, ses rancœurs… et puisque les forces affectives dominent sur celles de l'intelligence et de la rationalité, l'événement viendra renforcer la conviction que, décidément, Thierry Tilly avait encore une fois raison.

« – La technique du chaud et du froid. Tous les protagonistes décrivent des périodes de disgrâce puis d'accalmie, de destructivité puis de réparation. Comme la mère des premiers temps de la vie qui faisait alterner

comblement et frustration, Thierry Tilly savait se montrer magnanime et accorder des gratifications après la sévérité punitive. C'est une manière de maintenir des liens d'asservissement car se montrer continûment hostile finit par entraîner la rupture.

« – User de l'insinuation. La plupart des victimes de Thierry Tilly témoignent du caractère insidieux de certaines propositions, laissant le sujet s'approprier lui-même ce qu'on lui a injecté de force, mine de rien.

« – Utiliser constamment le groupe. Que Thierry Tilly le contrôle ou que chacun se tourne spontanément vers le groupe pour quêter son assentiment, le groupe est là pour se substituer à l'individu, pour valider une information, pour menacer d'exclusion, pour renforcer l'obéissance à un ordre.

« Ces quelques procédés de manipulation se recoupent les uns les autres, se renforcent, se potentialisent… tous sont au service de l'abus de transfert. »

Dans la salle d'audience, le professeur Zagury résume, explique ce qui précède. Chacun peut comprendre et faire coïncider chaque épisode de notre histoire avec les techniques décrites. Il ne reste plus aux avocats qu'à plaider. Le jugement est rendu quelques semaines plus tard : Thierry Tilly est condamné à huit ans de prison. Le procureur en avait réclamé dix, le maximum prévu. Jacques Gonzalez a été condamné à quatre ans ferme.

A la fin de la dernière audience, Tilly s'était dressé : « Vous avez jugé le citoyen français mais pas le citoyen anglais ! Croyez-moi, cette histoire n'est pas terminée. » Et ils feront tous les deux appel dans un premier temps, avant que Gonzalez ne se désiste.

Pour moi, pour ma famille, cette histoire ne s'est pas non plus achevée dans la salle d'audience après le jugement. Elle ne le sera pas plus après le résultat de l'appel, quel qu'il soit. Il nous reste des questions auxquelles nous ne pouvons donner aucune réponse. Par exemple, qu'est devenu l'argent que Tilly nous a volé ? Nous avons su qu'il en avait transmis une partie à Gonzalez qui en a profité largement. Il a placé le reste sur des comptes en Angleterre et en Belgique. Mais sans doute ailleurs aussi, dans des paradis fiscaux où nous savons qu'il est allé à plusieurs reprises. Tracfin a remonté quelques pistes, fait des évaluations : il reste environ 2 millions.

Deux millions cachés quelque part qui attendent l'escroc à sa sortie de prison.

La perte de Martel est une plaie vive au cœur de Charles-Henri. Non qu'il ait été le moins du monde attaché à sa valeur matérielle, mais il s'en sentait responsable. On ne lui avait pas donné Martel, on le lui avait confié. Sa tâche en héritant revenait à le maintenir, le faire fructifier et le transmettre. Premier Védrines à perdre la terre et les pierres de la famille, il se sent coupable. Il a décidé que son devoir vis-à-vis de ses enfants est de retrouver ce bien. Il se bat pour faire annuler les deux ventes qui ont eu lieu depuis que nous l'avons quitté. Elles sont entachées d'irrégularités, mais la tâche est ardue et incertaine.

Je le comprends et le soutiens dans son nouveau combat. Au-delà de ça, je m'attache à des choses un peu différentes. Ruinés, il nous reste une richesse inépuisable, indestructible, mais qui doit être aussi maintenue : l'affection et la fidélité de nos amis, de ma famille. Lorsque, sous l'emprise de Tilly, nous leur avons fermé la porte, puis, lorsque nous avons complètement disparu, ils ne nous ont pas abandonnés malgré la peine que nous leur causions. Ils ont multiplié les efforts, n'ont jamais remis en cause leur fidélité. Et au premier signe, au premier appel à l'aide, ils se sont précipités sans le moindre reproche, la moindre question, et nous ont entourés. Ils nous ont sauvés, ils nous aident à vivre et à nous reconstruire. Quand je pense à cette générosité sans faille, j'ai le cœur débordant de gratitude. J'ai aussi découvert des personnes au grand cœur comme Bobby qui, on peut le dire, a joué un rôle déterminant dans mon évasion. Nos conseils, maître Benoît Ducos-Ader, maître Daniel Picotin et maître Nathalie Pignoux, nous ont accompagnés et soutenus, tout au long de l'instruction et durant les audiences, sans relâche, avec compétence et humanité. Comment ne pas se dire que ces valeurs-là sont de l'or pur ?

Par-dessus tout, nous avons retrouvé nos trois enfants qui assument avec courage ce que nous leur avons fait traverser. Je suis très fière d'eux.

Les petites failles qui existaient, comme dans toutes les tribus aux liens étroits, ont été exploitées, agrandies par Tilly pour son bénéfice, et nul n'a pu résister. Chacun de nous a été manipulé, mais les comportements, les traitements infligés ont été très différents. Et au sortir de cette épreuve, Charles-Henri et moi sommes les seuls à avoir tout perdu. Sa sœur et son frère peuvent reprendre le cours de leur existence dans leurs maisons, sauvées du désastre.

Aujourd'hui, nous devons tous réfléchir à ce qui nous a entraînés individuellement dans cette spirale. Analyser le plus objectivement possible l'implication de chacun afin de pouvoir se dire pardon.

Il reste notre cellule familiale, nous et nos trois enfants. Je crois que nous ne les avons jamais vraiment perdus, même aux pires moments où, sous la pression, le risque était grand de devenir des étrangers les uns pour les autres. Il me semble qu'il y a une raison à cela : au fond du cœur de chacun est restée enfouie la certitude que nous nous aimions. Et malgré les blessures, les souffrances, je crois que nous réussissons tous les cinq à demeurer une famille. Fragile, douloureuse, mais unie.

Je me suis fixé une tâche : aider mes enfants et mon mari à reprendre vie. L'entreprise n'est pas facile, elle nous amène à nous poser des questions que nous n'aurions sans doute pas désiré affronter, elle nous met en face de nos faiblesses et de nos contradictions, elle nous contraint à un étrange dialogue : non plus entre parents et enfants, mais entre adultes. Mes enfants sont passés de l'enfance à la maturité dans les circonstances les plus brutales, les plus pénibles que l'on puisse imaginer. Nous formons désormais une famille qui partage une expérience étrange et douloureuse.

Chacun d'entre nous, à un moment ou un autre, a utilisé la même expression : « Faire de cet échec une force. » Il n'est pas question de faire table rase du passé, mais de prendre un nouveau départ. Rien, dans nos familles, nos personnalités, ne nous a préparés à une telle aventure. On voudrait oublier, on ne le peut pas. On voudrait secouer le poids des souvenirs, s'en défaire, ils vous reviennent le jour ou la nuit à l'improviste, comme des blessures se remettent inopinément à saigner. Le bonheur de mes enfants sera mon seul remède. J'ai confiance en demain.

CINQUIÈME PARTIE
Ma famille

Se retrouver ensemble mon mari, mes enfants et moi, une fois sortis de ce cauchemar, c'est finalement la chance que nous avons eue. Mais chacun aura vécu son histoire personnelle. J'ai voulu que tous quatre puissent l'exprimer à leur manière, avec leurs mots, d'une part pour qu'ils jettent leur propre éclairage sur cette affaire, et d'autre part pour qu'ils puissent témoigner d'une épreuve que personne ne devrait traverser mais qui peut arriver à n'importe qui.

Guillaume

En août 2000, j'ai vingt-deux ans. Après Sup de Co Marseille, mon stage de fin d'études se termine. Je vais à Martel pour rédiger mon mémoire au calme. Ma rencontre avec Tilly ? Je me souviens encore très bien des circonstances dans lesquelles elle s'est déroulée. Comme à mon habitude lors de mes passages en Lot-et-Garonne, je m'arrête prendre un café à Bordeneuve afin de voir mes cousins, Guillemette et François. Je suis du même âge que Guillemette, et François n'a que dix-huit mois de moins que moi. Depuis l'enfance, j'ai gardé une relation privilégiée avec eux. Très complice de Guillemette, j'ai aussi toujours été proche de François avec lequel j'ai essayé d'être un cousin attentionné et protecteur, surtout quand il a rencontré de vraies difficultés et éprouvé un véritable mal-être à l'adolescence.

A mon arrivée à Bordeneuve, Jean m'ouvre la porte avec un grand sourire. François et Thierry Tilly se trouvent derrière lui. Thierry Tilly m'est présenté par François et Ghislaine comme un proche collaborateur de ma tante. Ils sont à l'évidence très complices. C'est également grâce à son aide que François avait eu son bac. Il interviendrait à l'école de la Femme Secrétaire sur toutes les questions juridiques. Ghislaine et François sont dithyrambiques, notamment quand ils m'expliquent que Thierry Tilly a défendu le dossier de Musique en Guyenne à la suite d'une menace de redressement de l'URSSAF portant sur 2 000 000 de francs de l'époque. Ghislaine lui en est extrêmement reconnaissante car son patrimoine et celui de Jean se seraient retrouvés très exposés à cette occasion… Jean est tout aussi élogieux. Bref, à peine suis-je arrivé, le ton est donné.

Quelques jours après cette rencontre, je dîne chez Ghislaine et Jean, avec François, Philippe, mon oncle, ses enfants Frédéric et Lucille et leurs fiancés. Tilly et Jessica, son épouse, se trouvent là également. Je découvre

Tilly. Il parle d'abondance. Dans tous les domaines, il donne l'impression de maîtriser son sujet. Chacun assis à un bout de la table, Tilly et Ghislaine président le dîner. Il a pris la place du maître de maison. Présenté par Jean et Ghislaine comme « quelqu'un de très haut niveau », il explique au fiancé de Lucille que son activité immobilière « serait » illégale ; avec mon cousin Frédéric, ingénieur dans un secteur très pointu chez Microsoft à Seattle, il discute logiciels de cryptage et l'impressionne par sa connaissance. A propos de Gemplus, l'entreprise leader mondial de cartes à puce où j'ai fait mon stage pendant un an, il utilise une terminologie qui témoigne d'une connaissance d'informations absolument inaccessibles au grand public. Surprenant ! Dans tous les domaines, il semble posséder des compétences exceptionnelles. Il ne se présente pas du tout comme un agent secret. A l'époque, Tilly ne s'est d'ailleurs jamais présenté à moi comme un « espion ». J'aurais trouvé cela grotesque. Il laisse seulement penser qu'il travaille quelque part dans le monde du renseignement.

A la question : « Mais que faites-vous réellement dans la vie ? », il répond assez sèchement et plein d'assurance : « Je fais un métier dont on ne parle pas dans la presse. » Il précise juste qu'il collabore avec des diplomates de l'Onu et de l'Otan.

Jean et Ghislaine ont toujours entretenu un réseau de gens de haut niveau, en France comme à l'étranger. Jean a été journaliste économique dans des organes de presse connus : *La Croix*, *Le MOCI* où il a été rédacteur en chef. Combien de fois Ghislaine nous a dit que Jean avait été le rédacteur en chef le plus jeune de France ! Compte tenu de sa position, non seulement il parcourait le monde mais fréquentait des personnalités politiques et économiques de premier rang. Le festival de Musique en Guyenne qu'il organisait depuis trente ans attirait des musiciens et chefs d'orchestre de renommée internationale. Le fait que Jean et Ghislaine aient validé le pedigree de Thierry Tilly m'a clairement mis en confiance. Tous deux me présentent ce type comme un expert hors normes. Il aurait déjà fait ses preuves auprès de Ghislaine. Jean a même bénéficié de ses conseils et de ceux de maître David dans un dossier professionnel. Je n'ai aucune raison de m'en méfier.

Avant d'aller plus loin, il faut parler de la paranoïa : c'est le fond de toute l'histoire et l'outil de Tilly. Le paranoïaque, disent les psychiatres, fonctionne normalement dans la vie mais à partir d'un postulat complètement faux qui devient une certitude. Dans notre cas, cette paranoïa

s’est installée en quatre temps : première phase, la séduction et la mise en confiance, deuxième phase, la mise en place du système paranoïaque, troisième phase, l’enfermement dans ce système, quatrième phase, le laminage et la destruction.

Tilly, ce personnage remarquable, « certifié » par ma tante et son mari, puis par ma grand-mère, mon oncle Philippe et enfin mes parents, a obtenu tout de suite un réel crédit auprès de moi. En 2001, juste avant mon départ aux Etats-Unis pour mon CSN chez Rhodia, je le rencontre à nouveau à Paris où, pendant quelques jours, je loge chez Ghislaine et Jean. Déjà, il me met en garde : « Attention à Jean Marchand. C’est un type tordu. » Cela fait écho aux propos de Ghislaine et ses enfants. D’après eux, Jean se comporte de manière très étrange depuis quelques années. Ils souhaiteraient même qu’il se fasse soigner. « C’est un homme de réseau ! Il te méprise et te considère comme une petite merde. Il va tout faire pour saboter ton projet chez Rhodia en utilisant ses connections. » Et il est vrai que Jean me pose beaucoup de questions très précises sur ma mission aux Etats-Unis. A l’époque, le P-DG de Rhodia est le frère d’un ami de Jean et Ghislaine. La paranoïa s’installe. J’imagine le pire. J’ignore évidemment que, depuis deux ans, Tilly s’affaire à détruire Jean Marchand dans l’esprit de Ghislaine pour en faire l’ennemi numéro un de la famille, notamment quelqu’un que nous pourrons identifier comme l’âme d’un complot dirigé contre nous. De l’avis de beaucoup, Jean est un personnage difficile à cerner, séducteur. Son comportement, ajouté aux propos de sa femme, de ses enfants et de Tilly, n’a fait que renforcer ma méfiance.

A mon arrivée chez Rhodia Inc, Phil M., mon « boss », est absent. Le poste de responsable de projet qu’on m’a fait miroiter n’est rien d’autre qu’un stage type « café-photocopie » et l’appartement de fonction promis, une colocation avec deux autres stagiaires. Réagissant en bon paranoïaque débutant, je pense : « Voilà, ça commence ! Cela fait dix ans que les CSN bénéficient d’un appartement de fonction. Comme par hasard, le changement de procédure débute à mon arrivée. » Je me rends bien compte que ma réaction peut s’apparenter à celle d’un enfant gâté, mais c’est bien le système paranoïaque qui est nourri ici. Plusieurs semaines passent. Je suis en contact téléphonique avec Tilly : « Sois patient, me dit-il, ça va s’arranger ! Mon patron et moi, nous nous en occupons. » Or Phil revient de voyage. Il organise une réunion avec tous les décideurs de l’équipe d’un projet e-business. Certains sont dépêchés du siège parisien. Au cours de

cette réunion, il déclare : « J'ai décidé que, pour la première fois, un CSN aurait une mission intéressante », et il me nomme coordonnateur d'un projet d'envergure. Instantanément, je crois que Tilly a agi. C'est d'autant plus crédible que je me souviens encore de la réaction très étonnée des autres membres de l'équipe. Cela renforce ma conviction qu'en effet la décision de mon boss est le résultat d'une « intervention ». En réalité, tout le monde à la tête de Rhodia désirait canaliser mon boss. Ce dernier, vice-président de Rhodia USA, en agaçait plus d'un. Avec le recul, j'interprète cette décision tout à fait différemment : conscient du « panier de crabes » dans lequel il évolue, il veut garder la maîtrise du projet. Habilement, il choisit dans son équipe un petit Frenchie qui n'est pas du sérail et en qui il a confiance. Cela lui permet de garder la main et de maîtriser la gestion de ce projet. Rien à voir avec Tilly ni avec son patron !

Au cours de l'année 2001, Tilly me convainc de déménager à Manhattan. Il a un appartement situé à Midtown Manhattan. Au bout de la rue, l'hôtel des Nations unies. Tilly y séjourne de manière très épisodique. Il m'explique qu'il y a des rendez-vous de travail où il rencontre des diplomates. L'emplacement de cet appartement renforce ses allégations. Il m'interdit de rentrer dans son bureau, ce qui entretient le mystère. Il a un équipement informatique impressionnant. Je me pose parfois des questions, mais je lui fais confiance. Et il en profite pour m'inciter à me livrer. Très gentil et à l'écoute, il apprend à me connaître : mes passions, mes envies, mes projets mais aussi mes frustrations. Il arrive petit à petit à devenir un confident.

Sa position d'homme hors normes va définitivement agir sur moi quelques mois plus tard. En effet, un jour il me présente à un certain Charles F. Ce dernier a un parcours assez extraordinaire. Sauvé des camps de concentration pendant la guerre par un couple de Français, il a fait fortune aux Etats-Unis. Propriétaire d'une vingtaine de tours à Manhattan, c'est l'un des promoteurs les plus influents de New York. Un jour, j'ai l'occasion de le rencontrer dans son bureau à Upper East Side. Très gentil, courtois et francophile, Il a un faux air de Sydney Pollack. Je vois bien qu'il s'agit d'un homme peu accessible. C'est assez hallucinant : dans son bureau très cossu trônent d'innombrables récompenses. On le voit notamment en photo avec le président Jimmy Carter. Thierry Tilly me l'a présenté comme un membre influent du Congrès juif mondial et un généreux donateur auprès de nombreuses fondations humanitaires. C'est pour cette raison que

Tilly le rencontre, afin de lui présenter les projets de la Blue Light Foundation (BLF). Charles F. semble très à l'écoute. Leurs discussions dureront plus d'un an. Charles F. rencontrera même Jacques Gonzalez à Londres.

Charles F. a eu, à son insu, un poids terrible dans mon histoire. Le crédit qu'il a donné à Tilly, le temps qu'il a passé avec lui, nous invitant même avec son épouse dans un des restaurants les plus huppés de Manhattan, m'ont non seulement définitivement rassuré quant au positionnement de Tilly, mais a en plus donné une vraie valeur à la BLF dont je venais juste d'apprendre l'existence. Et c'est bien là la force de Tilly. Charles F. est une personne hors normes. Par conséquent ceux qui traitent avec lui sont forcément issus de cercles « réservés ». Que Charles F. accorde sa confiance à Tilly, traite avec lui dans le cadre de la BLF, a balayé mes derniers doutes.

Par ailleurs, Tilly me montre le site Internet de la BLF où je trouve un article relatant un accord de plusieurs centaines de millions de dollars conclu entre la Fondation et un centre médical chinois. La BLF est représentée par le président de l'Association d'entente franco-chinoise. Poursuivant mes recherches, je découvre la confirmation de ce projet sur le site du Consulat général du Québec. La BLF étant immatriculée à Montréal, cela finit d'enfoncer définitivement le clou…

Tous ces éléments ont été versés au dossier de l'instruction et le juge a été lui-même bluffé en les découvrant. Terrible réalité ! Et puis, à l'époque, je suis très inquiet pour mon frère Amaury. Tilly me donne clairement l'impression de l'aider, ce qui contribue à renforcer la grande confiance que j'ai placée en lui.

Certes, Tilly n'arrive pas à séduire tout le monde. Mais force est de constater qu'il est parvenu à « enfumer » de nombreuses personnes de qualité : n'a-t-il pas placé sous son joug son propre avocat pendant des années ? Lui qui avait un cabinet situé avenue Montaigne à Paris a fini par déménager dans un local très simple, porte de Champerret, après que Tilly lui eut fait perdre beaucoup d'argent. Tilly n'a-t-il pas non plus réussi à extorquer plusieurs centaines de milliers d'euros à un héritier d'une grande maison de champagne ?

Tilly est un escroc. Mais c'est un escroc de haut vol qui joue très habilement sur les failles émotionnelles de ses proies. C'est un prédateur. Il identifie votre profil en quelques minutes avant de passer à l'attaque. Et s'il

arrive à avoir un ascendant sur vous, il va jusqu'au bout. On peut être tout à fait intelligent, éduqué et pour autant avoir des failles émotionnelles : un manque de confiance en soi, un besoin de reconnaissance, le sentiment de s'être fait dérober sa place dans sa famille ou le besoin de rendre à la vie ce qu'elle vous a apporté en aidant les gens dans le besoin comme le faisait Charles F. Pour moi Tilly est l'Hannibal Lecter de la manipulation, avec tout ce qu'il y a de machiavélique, de terrifiant et de pervers dans le personnage que joue Anthony Hopkins. Tilly est un escroc qui, en plus du reste, présente un profil psychologique terrifiant, un pervers narcissique. La manipulation à outrance devient son arme favorite. Il séduit, puis contrôle, étouffe afin d'obtenir ce qu'il veut (c'est-à-dire ce qui vous appartient). Enfin, il détruit.

Quand je reviens en 2002, je découvre toute la famille bouleversée. La diabolisation de Jean est orchestrée à outrance par Tilly, puis relayée par Ghislaine et ses enfants. Selon leurs propres mots, il veut les quitter. Puis, Ghislaine chasse Jean de chez eux, en présence de Philippe et de mon père, ce qui amène Jean à laisser des menaces contre la famille sur le répondeur de Martel : « Vous les Vé… les vermines… On va s'occuper de vous, nous aussi. » Elles laissent penser qu'il existe un complot contre nous. Un complot dont Jean serait à l'origine. Ces menaces font un terrible écho à ce que Tilly nous dit depuis des mois. Malheureusement, même si je comprends aujourd'hui le désarroi de Jean, ces menaces très violentes renforcent mon envie d'aider Ghislaine, mes cousins et ma famille que je crois en danger.

L'interdiction de déclarer ses impôts ordonnée par Tilly à ma grand-mère – les motifs étaient obscurs pour moi à l'époque – a provoqué une cascade de procédures à notre encontre. Nous nous retrouvons avec vingt dossiers de contentieux chez un avocat de Montauban. Ces procédures ne font qu'alimenter notre paranoïa. Pourquoi les impôts ont-ils saisi les meubles de Martel appartenant à mon père, son frère et sa sœur pour une dette de ma grand-mère ? Alors que la dette fiscale a été payée dans les temps, pourquoi ces meubles ont-ils tous été vendus par l'huissier du Trésor ? Aujourd'hui encore je n'ai pas de réponse à ces questions. Nous avons d'ailleurs lancé un recours administratif. Quand le chef de la gendarmerie de Monflanquin me dit à de nombreuses reprises qu'il se passe des choses pas très claires dans notre affaire, et qu'il gardera une copie de son dossier d'enquête afin de ne pas être mis en porte-à-faux plus tard, je

m'interroge. Les gendarmes ne sont pas tendres dès qu'il s'agit de Jean. Par contre, ils semblent très protecteurs avec nous. Nous sommes début 2003 et tout cela accrédite l'idée que des personnes nous en veulent. C'est ce qui me pousse à rester auprès des miens. Pour moi la menace est là, réelle, renforcée un peu plus chaque jour par des éléments concrets. Cette menace serait orchestrée par Jean. Comme Jean rencontre nos proches, nous finissons par nous méfier de tout le monde. Je finis même par me couper de mes amis. Ils avaient contacté Jean, l'avaient rencontré. Aujourd'hui encore, ils se demandent pourquoi Jean leur a conseillé à l'époque de ne pas entrer en contact avec moi.

Dans ce contexte procédurier, mes parents, ma grand-mère, mon oncle Philippe sont complètement dépassés. Ce sont des « terriens ». Ils ne sont pas habitués aux coups tordus. Ghislaine, quant à elle, toujours prompte à « aller au carton », gère les contentieux avec énergie, même si elle se plaint beaucoup. Tilly arrive à me convaincre qu'il est normal que j'aide ma famille, « qu'il n'y a pas de honte à cela ». Face à la détresse de mes proches, j'accepte cette mission, gardant l'espoir de pouvoir me consacrer à mes projets un peu plus tard. Je dois gérer quatorze de ces dossiers. Un vrai plein-temps ! Je dois mettre ma vie professionnelle entre parenthèses pour aider ma famille. Or je cache une faille qui va se révéler catastrophique dans cette affaire : un besoin de reconnaissance de la part des miens. J'ai toujours eu besoin qu'ils m'apprécient. Nous appartenons à une famille où l'on ne fait pas beaucoup de compliments. Quand tout va bien, c'est normal. Quand il y a une erreur de faite, les critiques et les jugements peuvent être assez sévères. Dans une famille où l'esprit de clan est assez fort j'avais besoin, à l'époque, de cette reconnaissance. Mais au lieu de cela, on était mis en compétition et j'en ai souffert.

Ghislaine n'arrêtait pas de dire que j'étais « un petit con », que, sans son intervention auprès de Tilly, je serais avec les « gens d'en face ». Cela a renforcé mon désir de trouver ma place dans cette famille.

Elevé avec le sens du devoir, j'abandonne donc tout sans hésiter pour me mettre au service de ma famille. Mais, dans mon CV, le temps qui s'écoule creuse un trou qui m'obsède. Je m'inscris alors en droit par correspondance à l'Université de Londres pour mettre à profit cette période.

Me voilà à vingt-cinq, vingt-six ans à trimbaler des dossiers invraisemblables, aller voir le trésorier payeur général du Lot-et-Garonne avec Ghislaine et notre avocat fiscaliste. La préparation de beaucoup de

dossiers de contentieux est à ma charge, charge totalement disproportionnée avec mon âge. Mes proches savent qu'ils peuvent me faire confiance et que je ne rechigne pas à l'ouvrage. Et puis, ma collaboration avec nos avocats est enrichissante sur le plan intellectuel. J'apprends des choses que je valide en étudiant le droit. Enfin, je finis par me convaincre que j'arriverai à rebondir professionnellement en mettant ces compétences en avant. De tempérament optimiste, j'en suis même persuadé.

Je me souviens une fois d'avoir travaillé près de trente heures d'affilée pour aider Ghislaine, Philippe et Brigitte à monter un dossier. A cette époque, Ghislaine avait décrété qu'elle ne s'occuperait plus que d'elle, de ses enfants et de Mamie. Et qu'il était hors de question qu'elle aide Philippe et Brigitte. Ayant une vraie affection pour mon oncle et sa compagne, et trouvant l'attitude de Ghislaine lamentable, je les ai naturellement aidés. Et j'ai bossé, bossé… Leur grande reconnaissance à mon égard n'a fait que renforcer le sentiment de légitimité de mon action. Tout comme ma grand-mère qui me déclarait : « Mon chéri, je suis contente que tu sois là. Tu vas pouvoir soulager Ghislaine car je suis très inquiète, elle n'est pas bien. Tu sais, elle me parle des heures tous les soirs. Quand tu es là, l'ambiance est beaucoup plus calme. »

Tilly étant parti à Londres, puis à Oxford, je fais des allers et retours entre l'Angleterre et le Lot-et-Garonne, soit quatorze heures de route pour parler avec lui des dossiers en cours. Plus les mois passent, plus ces allers et retours m'épuisent physiquement. Et cette charge de travail finit par me miner psychologiquement. D'autant que Ghislaine, toujours affairée, déploie l'activité d'un ventilateur dans une corbeille à papier, et n'a aucun scrupule à se décharger littéralement sur moi. Mais je sais que mon aide permet d'apaiser Ghislaine et d'adoucir l'ambiance familiale. Ma tante se plaignait moins, ce qui était plus reposant pour tout le monde et surtout pour ma grand-mère de quatre-vingt-treize ans.

Cela a duré de fin 2002 à octobre 2008. Six années. J'avais vingt-cinq ans quand on m'a confié cette charge délirante : aider mes parents et ma famille dans leurs démarches juridiques. Tous ces contentieux me confortaient dans l'idée que nous étions attaqués et je me sentais obligé de les soulager. Cela a littéralement laminé ce qui aurait dû être les douces années de mes vingt ans. Mon projet professionnel tout comme celui de fonder une famille ont été détruits. Mais une famille en détresse et mon sens du devoir ont pris le dessus. Et Tilly l'a remarquablement utilisé, me faisant

culpabiliser dès que je montrais un certain ras-le-bol. Et puis, de toute façon, je ne pouvais pas quitter mes parents, ma sœur de seize ans et mon frère alors que les difficultés surgissaient de toutes parts. C'était tout simplement impossible. En s'emparant collectivement de notre famille, Tilly nous a faits prisonniers individuellement en jouant sur les failles et les forces de chacun. Bravo, l'artiste !

Quand je ne suis pas sur la route, ni à Talade, j'habite chez Tilly, j'emmène ses enfants à l'école, je prépare mes cours de droit en anglais, et je gère les dossiers. Mais très vite, il évoque des problèmes d'argent : la sécurité pour nous protéger de Jean, de son réseau et de tous ceux qui nous menacent a un coût. Et il y a aussi les loyers à payer. Alors, il menace : « Guillaume, si tu ne trouves pas une solution pour gagner de l'argent, et que ma famille se retrouve à la rue, ça va très, très mal se passer ! » Peu de temps plus tard, en 2007 à Oxford, dans High Street, devant l'école Berlitz, il me suggère de poser ma candidature pour être enseignant. Je suis accepté ! Je donne des cours de français. Mes journées alors débutent à 7 heures. Avec les enfants à déposer à l'école, mes cours à Berlitz, puis mon job de barman dans un bar à cocktails branché de 19 heures à 4 heures du matin pour arrondir mes fins de mois, plus les dossiers familiaux, je dors trois/quatre heures par nuit. Et Tilly me prend presque tout mon argent. Mais j'ai réussi mes examens de droit au grand réconfort de mes parents… Dans sa stratégie, un élément est capital : la dissension entre tous les Védrines. Il ressasse depuis des mois que ma famille me prépare des coups tordus. Pourtant, mon implication auprès d'eux est énorme. Mais la reconnaissance assez faible. Finalement ce que je fais devient normal, surtout pour Ghislaine et ma grand-mère. Je le vis très mal. Et je n'en peux plus. Cet esprit de clan m'oppresse. Mais le refus d'abandonner les miens est plus fort que tout. Cela dit, je m'éloigne peu à peu de mes proches. Pour moi, la famille ce n'est pas cela. Un certain rejet s'installe.

Début janvier 2008, débute la sinistre période où Tilly exige que nous nous réunissions pour enfin mettre tout sur la table, « pour faire la paix des braves », comme il dit. Il nous demande de rester enfermés, sans dormir ni manger. Ma mère doit nous révéler un secret de famille. A cet instant, je me rebelle et rétorque vivement qu'il est hors de question que « je participe à ce cirque » : pourquoi ma mère cacherait-elle un tel secret ? Il me répond sèchement : « On en reparlera en fin d'année prochaine. »

C’est alors qu’il m’envoie à Martel avec François retrouver Mamie et Ghislaine qui vivent là-bas à l’année. Nous devons trouver de l’argent, obtenir un prêt hypothécaire sur Martel, avec une menace : « Si vous ne trouvez pas d’argent, il y aura des morts ! » A cette époque, François m’accompagne dans tous mes déplacements. Soi-disant pour des questions de sécurité. J’apprendrai à la lecture du dossier pénal qu’en fait, cela fait des mois que Tilly dit à Ghislaine et ses enfants que je suis un traître. Alors François me surveille !

Peu de temps après, il y a une réunion à Oxford. C’est à cette époque-là que Maman a été torturée pendant des jours. Je n’ai rien vu, seulement constaté qu’elle était dans un état épouvantable à mon retour. Je suis inquiet pour elle. Quand je la retrouve, elle est tellement fatiguée que j’ai l’impression que sa mâchoire est cassée. Ghislaine, en maîtresse de cérémonie, me dit : « Nous avons réfléchi, ce n’est pas ta mère, qui a la transmission, c’est toi. » Je suis alors pris d’une angoisse épouvantable. Assis au milieu du canapé, entouré par tous les membres de ma famille, totalement terrifié, je me dis : « Ils sont en train de me préparer un énorme coup tordu. » Je suis épuisé physiquement et psychologiquement par toutes ces années de travail. Cela ne finira jamais, jamais je n’aurai droit à mon espace pour construire mes projets de vie. Mon angoisse est d’autant plus profonde que j’ai rencontré une jeune femme peu de temps auparavant. Tous mes espoirs de liberté s’envolent en quelques secondes. Je ne comprends rien à cette histoire de transmission et, surtout, j’ai terriblement peur. Quelques minutes après cette sinistre réunion, Tilly me prend à part : « Tu vois, je te l’avais bien dit, seules deux personnes peuvent te protéger : mon patron et moi. Si tu veux que l’on puisse t’aider, que l’on te protège des menaces de Jean et de ta famille, tu dois absolument suivre les consignes à la lettre. » Et là, il reprend son emprise. Placé sous le joug de la terreur, à bout de forces, mon esprit critique ne fonctionne plus. Mon système de défense se met en veille. Je suis devenu une marionnette !

Un de mes élèves à Berlitz dirige une entreprise de conseil en développement touristique et commercial pour des sites archéologiques. Il est à la tête d’une entreprise de trois cents employés. L’université d’Oxford est partie prenante de cette société. Une belle boîte, leader européen dans son domaine. Nous sympathisons et, au bout de quelques mois, il m’offre de venir travailler comme business consultant. Je suis fou de joie : enfin un travail en phase avec mes aspirations ! Une occasion de combler ce retard

qui m'obsède, moi qui suis en dehors du circuit depuis six ans. Ça y est, je rebondis professionnellement ! Réaction de Tilly : « Tu te souviens quand je t'ai suggéré Berlitz ? Eh bien, voilà ! Mon patron et moi avions tout organisé. » C'est d'autant plus efficace que Tilly a encore terriblement renforcé son emprise. Il me répète à l'envi que mon implication auprès des miens m'a permis d'étoffer mes compétences professionnelles.

Le directeur financier de cette entreprise a besoin d'aide pour mettre en place et développer la filiale en France. Mon travail pendant toutes ces années m'a permis de jouer un vrai rôle auprès de lui, aussi bien pour la mise en place juridique de la filiale, la gestion des contrats de travail, des appels d'offre que pour la demande d'agrément auprès du ministère de la Culture.

Au bout de trois mois, on me propose un « permanent contract ». Mon job me passionne. La filiale se développe et finit par compter une centaine d'employés. Quel bonheur ! Entouré d'éminents chercheurs, valorisé et accompagné par un patron qui me fait confiance, je vis ce que beaucoup de Français connaissent dans le monde anglo-saxon. Un vrai épanouissement professionnel où la progression repose sur le travail, le mérite, et où il n'y a de limites que celles que l'on se fixe. Mon entente avec mon boss est totale. A mon contact de méridional, cet Anglais très flegmatique, à qui une barbe rigide donne un air assez sec, devient davantage latin chaque jour. Quant à moi, le pragmatisme anglais me séduit de plus en plus. Bref, cet environnement professionnel de grande qualité me ravit.

C'est en fait ma bouffée d'oxygène, mon « espace de vie », car le soir je dois continuer de gérer les « dossiers familiaux ». Et Tilly me ponctionne 90 % de mon salaire. Il me demande à plusieurs reprises de négocier des avances à mon patron qui me les accorde. Je lui explique que j'ai besoin d'argent pour payer les frais de ma grand-mère, ce qui est vrai. J'ai notamment acheté le fauteuil électrique dont elle avait tant besoin, elle qui passait ses journées assise. Et le matin, je dois être à la disposition de Tilly pour accompagner ses enfants pour qui j'ai une profonde affection. A cette époque, j'ai une petite amie. L'influence de Tilly est monstrueuse sur cette relation. Comme je dois gérer les dossiers familiaux, je n'ai le droit de la voir que le week-end. J'attends donc la fin de la semaine avec impatience, d'autant plus qu'avec elle, j'ai l'impression de retrouver un contexte de vie normal et apaisant. Mais souvent, à la dernière minute, Tilly me prévient que je dois aller à Paris pour remettre des documents à son patron. Je pars

alors en inventant une excuse bidon et je remets des documents « au grand », pour reprendre la terminologie consacrée. D'autres fois en début de semaine, Tilly m'annonce qu'il est fort probable que j'aille à Paris le week-end. Je suis dégoûté, frustré, triste. Mais au dernier moment, « le bon » Tilly m'annonce qu'il a fait le maximum pour m'éviter cet aller-retour afin que je puisse voir ma petite amie. Et je lui en suis reconnaissant ! Il m'utilise et joue sur mes envies et mes frustrations pour mieux me contrôler. Je garde en tête ce qu'il m'a dit quelques mois auparavant. Je dois suivre les consignes si je veux espérer être tranquille un jour, à l'abri des coups tordus de ma famille. Mon sens critique, mon système de défense sont de plus en plus altérés. Epuisé physiquement et psychologiquement, je ne peux pas résister. Alors je m'exécute. C'est cela, l'emprise. Typique de « la méthode tillyenne » qu'au procès le procureur a rebaptisée « méthode reptilienne » ! Ce qui est bien vu, car il s'adapte à toutes les situations, utilise le moindre élément pour garder son emprise sur l'autre et le posséder… comme un serpent, ses proies.

Et puis, en octobre 2008, Tilly me chasse de chez lui en me donnant quatre jours pour « rendre à ma famille tout ce que je lui ai soi-disant volé ». Peu de temps auparavant j'avais trouvé un logement, une chambre que je louais avec d'autres *lodgers* dans une très jolie maison en brique de style victorien. Le lendemain, je reçois des mises en demeure de toute la famille, me sommant de rendre le produit de toutes les ventes. Ghislaine m'adresse aussi une copie de la lettre qu'elle a envoyée à la police d'Oxford : je serais un escroc et il serait judicieux de m'arrêter. Une lettre est également envoyée à mon patron dans laquelle il est indiqué que j'aurais volé 2 000 000 d'euros à ma famille. Il est également expliqué que les avances sur salaires que j'ai demandées n'étaient qu'un prétexte pour masquer la réalité. Tout cela montre à quel point Tilly avait tout anticipé pour me faire exploser en vol. Ne m'avait-il pas prévenu qu'on en reparlerait « dans un an à la même époque » ?

Ma tante, à l'instigation de Tilly, a orchestré tout ça, avec une dureté inouïe. Les années 2008 et 2009 sont atroces. Après avoir passé tout ce temps à défendre ma famille, je me retrouve au tribunal, seul face à elle, à l'exception de Maman. Je passe mes soirées à éplucher les mille pages de conclusions que j'ai dû faire traduire en anglais : tout mon salaire est absorbé par les frais de procédure. Et je m'épuise à monter des dossiers… en anglais ! Quand je pars en week-end avec des amis et qu'une audience a

lieu dans la semaine, je me promène avec mes classeurs. J'épuise mes jours de congé pour assister aux audiences. Au total six procédures sont lancées contre moi ! Et pour couronner le tout, mon cousin François vient me harceler quasi quotidiennement, allant même jusqu'à me traiter de « bâtard » en me claquant la porte du tribunal à la figure. D'après lui, je ne serais pas le fils de mon père. Je n'y ai jamais cru, mais cette agression violente a été une blessure supplémentaire.

Quand mon boss a reçu cette *very disturbing letter* envoyée par Ghislaine qui m'accusait à tort, Simon m'a immédiatement convoqué dans son bureau pour avoir des explications. Terrifié à l'idée qu'il se sépare de moi, je lui ai expliqué que « ma famille racontait des mensonges » et je lui ai demandé de m'accorder « le bénéfice du doute ». Ce qu'il a fait, et cette marque de confiance a été pour moi un énorme réconfort. Mais tous les matins, je vais au bureau la boule au ventre. Mon premier réflexe en allant dire bonjour à mon boss consiste à jauger son attitude. A-t-il reçu d'autres lettres calomnieuses ?

Le soir aussi, je rentre chez moi la boule au ventre. Ma logeuse me dépose mon courrier sur mon bureau. J'ai peur d'ouvrir les lettres que je reçois. Une nouvelle procédure ? Une lettre de menace ? Un avis de passage d'huissier à la suite des plaintes de Ghislaine afin que je sois condamné à payer sa taxe d'habitation et ses factures d'électricité ? Un cauchemar. Pendant des mois, dès que je vois une voiture de police, je crois qu'elle est envoyée par ma famille à la suite de fausses allégations. Je suis persuadé qu'à force, ils vont parvenir à leurs fins. Au tribunal, très agressive, Ghislaine ne m'a-t-elle pas prévenu : « Tu sais, je connais très bien mes dossiers » ?

J'étais seul. Trois personnes m'ont soutenu : mon boss, ma petite amie et Lynn, ma logeuse. Elle a été très maternelle avec moi. Professeur à l'université d'Oxford, cette femme cultivée, bonne vivante, m'a offert un environnement enrichissant et apaisant.

Affronter l'agressivité de ma propre famille a été une épreuve horrible. Je sentais bien que le contexte pouvait influencer l'opinion du juge en ma défaveur. J'avais peur de me retrouver à nouveau seul dans mon « box ». Lynn m'a alors très gentiment accompagné. Sa présence a été un soutien énorme. Sans mon environnement professionnel et social, je n'aurais pas tenu. C'est certain ! Le but de Tilly était que je perde mon travail, et que je finisse sous les ponts. Maman l'avait bien compris. Cela a d'ailleurs été un

élément majeur qui lui a donné la force de partir. C'est là que la vie a repris le dessus. Les gens m'ont fait confiance et m'ont soutenu très généreusement. J'ai conservé mon emploi et mon logement. Je me suis défendu !

Mais pourquoi, à ce moment-là, n'ai-je pas ouvert les yeux sur le personnage de Tilly ?

D'autant plus qu'à cette époque, Tilly me jette comme un chien en me lançant : « Bon tu dégages, parce que maintenant, ça va ! » Pendant quelques jours, mon esprit vacille. Finalement, est-ce que l'on ne se serait pas fait avoir ? Et puis, je reçois les conclusions de Ghislaine détaillant ce que l'on me reproche. Je m'aperçois qu'elles sont remplies d'aberrations faciles à démonter. Ghislaine me réclame notamment le produit de la vente de ses maisons de Bordeneuve et de Fontenay qui n'ont jamais été vendues ! Cela me pousse encore à croire que Tilly m'aide, malgré tout !

Tilly n'a jamais rien laissé au hasard. La seule personne devant laquelle il lui est arrivé de céder c'est Ghislaine, une personne difficile. Il savait qu'elle irait « jusqu'au bout », comme il en a fait état à Jacques Gonzalez sur les écoutes téléphoniques. Je me disais : « Il la laisse agir pour lui donner l'impression qu'elle mène un nouveau combat. » Je croyais qu'il la canalisait tout en la laissant faire des erreurs car il savait qu'après toutes ces années je pouvais me défendre, même seul. En fait, je refusais d'accepter l'idée que Tilly me trompait depuis huit ans. Il était plus facile de penser qu'il faisait ce qu'il m'avait promis : me protéger des coups tordus de ma famille et surtout de Ghislaine. C'est dire à quel point l'emprise peut avoir des effets pervers. Vient le moment où l'on est seul, où l'on ne veut pas voir la réalité. Alors on se raccroche à ce qui quelque part est « rassurant », des certitudes que l'on n'a pas envie de remettre en question : « Je fais confiance à Tilly car c'est forcément quelqu'un de bien. » Même à distance, l'emprise demeure. Malgré ce contexte complètement délirant, je reprends une vie sociale. Je travaille. Je sors avec mes collègues et profite pleinement de ce qu'Oxford peut offrir de formidable. Mais je reste constamment sous pression. Je suis comme un animal traqué.

En octobre 2009, Maman vient me trouver. Elle m'explique que Tilly a déclaré au juge qu'il n'avait rien fait, que je serais en réalité à l'origine de tout. Je comprends immédiatement et en quelques secondes je démonte tout son schéma machiavélique. Cette fois-ci, c'est terminé, ou plutôt ça ne fait que commencer ! Il m'a volé près de dix ans de ma vie. J'ai bien failli

mourir. Mais je suis là plus vivant que jamais. Et tellement soulagé. Car je ne suis plus seul. La justice est en marche. Je dépose plainte et me prépare aussitôt à passer à l'action.

Tilly a fait du sur-mesure. Ce sinistre « tailleur de vie » m'a réservé un traitement particulièrement violent. Et sa manipulation perverse a eu des effets au-delà de notre famille, engendrant des réactions, des jugements et des rumeurs qui m'ont fait terriblement souffrir… Et qui, même aujourd'hui, me touchent encore. J'ai en effet beaucoup souffert de ce que pouvait dire la presse à tort sur moi, au début. J'ai été rapidement happé par la solidarité familiale car le contexte s'y prêtait. Puis je me suis investi, pensant aider les miens, sans m'apercevoir que mon implication donnait l'impression que je jouais un rôle qui n'a jamais été le mien. Dans une famille où le respect des aînés prime par-dessus tout, je n'ai fait que ce que l'on me demandait : travailler !

Heureusement, le juge d'instruction a très vite analysé la situation et nous avons pu avoir des échanges de grande qualité. Plus j'avançais dans mon récit, plus je voyais le juge complètement effaré par ce que je lui racontais. J'étais heureux de constater qu'il comprenait tout. Se souvenir du moindre détail, remettre chaque chose dans son contexte, utiliser des exemples concrets pour illustrer mon propos constituait un exercice très difficile. Car il y avait un enjeu majeur : décrire des faits et qu'ils soient ensuite qualifiés juridiquement. Il fallait alimenter le dossier de l'instruction pour se battre efficacement. Le sujet de la manipulation est mal connu. Mon but a été très simple : aider à éclaircir chaque zone d'ombre du dossier. A la demande de la police et du juge, j'ai pris le temps d'éplucher les archives de Tilly que j'ai découvertes à ce moment-là. Cela m'a permis de prendre la vraie dimension des dégâts. Ces centaines d'heures de travail, ces nuits blanches m'ont épuisé. J'avais l'impression de porter à nouveau une charge familiale complètement anormale. Et c'est là que mes quelques compétences juridiques m'ont beaucoup aidé. Je dis souvent que faire du droit m'a sauvé la vie. J'ai ainsi compris que Tilly avait rapatrié notre argent sur des comptes anglais, belge, luxembourgeois *via* des sociétés immatriculées en Angleterre, au Luxembourg et au Belize. Du délire ! J'ai également appris que le notaire ayant acté les ventes de Roquefère et de Monflanquin avait établi un chèque au nom d'une société luxembourgeoise qui n'avait pas encore d'existence juridique ! Quand la SRPJ est venue l'auditionner, il a invoqué le secret professionnel, ne tenant absolument pas

compte des intérêts de ses clients spoliés. J'étais abasourdi ! Quant au notaire ayant assuré la « vente » de Martel, il a été perquisitionné dans le cadre de l'enquête. Chose rarissime ! Il a été convoqué par la SRPJ de Toulouse dans le cadre d'une confrontation avec moi, mais il n'est jamais venu et n'a jamais été inquiété. Ahurissant !

J'ai été rapidement soulagé car le dossier prenait une très bonne direction. Nous avons eu la chance de tomber sur des enquêteurs remarquables, fins juristes et très pointilleux. Parallèlement, j'ai dû mettre en ordre ma situation en Angleterre, après l'action désastreuse de Tilly. Au terme de deux ans de combat devant les tribunaux anglais, la situation est désormais totalement assainie. Me replonger dans les dossiers, y consacrer tant de temps et d'énergie alors que je devais retrouver du travail a été extrêmement éprouvant. Le procès a été un moment difficile, avec une couverture médiatique hors normes. L'enjeu était de taille : démontrer l'emprise mentale et restaurer la dignité de notre famille. Nous n'avons jamais été embarqués dans une secte… Au bout de trois années de combat, le verdict nous a aidés à tourner la page.

Ma famille a des origines terriennes très ancrées. Pendant des générations, les uns et les autres ont vécu au rythme des saisons, à la campagne, véhiculant des valeurs simples et fondamentales de travail, d'honnêteté, de partage, d'ouverture à autrui. Ces valeurs terriennes simples et solides ne nous ont pas préparés à nous protéger contre la tromperie, la perversité, le mensonge. Nous avons certes été trop naïfs. Placés dans un contexte paranoïaque trop souvent alimenté par une réalité déroutante, nous nous sommes retrouvés prisonniers.

Aujourd'hui, j'ai parfois le sentiment de ne pas avoir droit au même regard que tout le monde : « Après avoir vécu cela, il doit avoir des séquelles ! » Sentir le jugement sans appel de certains fait très mal surtout quand, au même moment, on se bat pour la vérité et pour tout reconstruire… Des blessures, j'en ai, comme tout le monde. Cette histoire m'a également construit et rendu plus solide : l'adversité rend toujours plus fort. L'énergie de mes vingt ans est intacte, mais j'ai la maturité en plus ainsi qu'une force à déplacer des montagnes, avec tout simplement la volonté d'être heureux, sans aigreur, et une véritable confiance en l'avenir. Parfois, les blessures ressurgissent, mais comme tout le monde, on apprend à vivre avec et on avance en essayant simplement de profiter de ce que la vie nous offre.

J’ai retrouvé tous mes amis et certains de mes cousins. Notre complicité est revenue en cinq minutes et nos liens sont sortis renforcés de cette épreuve. J’ai été très touché de l’accueil qu’ils m’ont réservé, après cette longue parenthèse, même si j’ai parfois traversé des moments douloureux : découvrir mes amis mariés, entourés de leurs enfants m’a souvent rappelé une bien triste réalité. Tilly et Gonzalez m’ont bel et bien volé tous ces moments que l’on partage entre amis, en toute insouciance, diplôme et premier salaire en poche : ces mariages, ces naissances auxquels je n’ai pas pu assister, moi qui porte l’envie d’être père depuis l’adolescence mais n’ai rien pu construire de tout cela. Heureusement, mes proches sont là. Mon meilleur ami m’a choisi pour être le parrain de sa fille, comme pour me rappeler notre amitié et nos années si heureuses à Marseille. La vie a repris le dessus !

Et puis, je me dis que cette période aura été l’occasion de faire des rencontres de grande qualité. Je tiens d’ailleurs à remercier Edouard Braine, alors consul général à Londres, dont l’aide m’a été si précieuse…

Enfin, j’ai créé il y a un an un cabinet de conseil en protection sociale et patrimoniale. Très épanoui dans mon travail, j’ai la chance d’accompagner mes clients dans leurs projets passionnants. Ma priorité désormais : construire ma cellule familiale. J’ai des idées plein la tête…

Certains m’ont encouragé à écrire. J’espère que ce livre répondra aux questions qu’ils se posent peut-être encore. C’est ce que je souhaite de tout mon cœur.

Amaury

J'ai été une proie trop facile, je pense. Depuis l'âge de quinze ans je souffrais d'un vrai mal-être existentiel. Sans parvenir à l'exprimer. Je me souviens d'avoir écrit des poèmes à l'époque, un vrai cri de désespoir que personne n'entendait. Plus tard, dans les fêtes, quand je sortais avec des copains, je m'enfermais dans mon mutisme. J'étais bloqué. En famille, nous n'avions pas le temps de nous parler. Mon père n'était jamais là, personne ne s'est jamais arrêté un instant pour se poser des questions. Tout seul, sans contact avec mes parents, je faisais donc les questions et les réponses…

Revenons à mes vingt ans. Etudiant dans une école de commerce à Bordeaux, sans aucun intérêt pour moi à l'époque, je vis le même mal-être qu'à quinze ans et je fume du cannabis. On parle de paradis artificiel, artificiel est bien le mot. Mon frère aîné, mon garde-fou, est parti pour Toulouse afin de poursuivre ses études. Mes parents sont inquiets et ne savent pas quoi faire pour moi. Je représente un souci pour toute la famille. Arrive Tilly. Il se pose en thérapeute sur les conseils bienveillants de ma tante et marraine, Ghislaine. Il m'écoute, me répond avec mes mots. Il y a de la gentillesse, une forme de bonté gratuite et une absence de jugement dans son écoute. Il devient mon confident et m'aide à m'en sortir. Cela lui donne un gros crédit auprès de mes parents, mon frère et moi.

En réalité, il n'a sauvé personne ! Comme le dit le professeur Zagury, c'est « un thérapeute dévoyé », un délinquant relationnel. Il se sert du cannabis pour assurer son emprise sur moi. Il voit tout de suite que je suis fragile, mal dans ma tête et ma vie. Il adopte une posture qui m'inspire confiance et respect. A partir de là, il peut me raconter ce qu'il veut, je le crois. Et il ne s'en prive pas : « Ceux qui te vendent ton cannabis mettent des substances plus violentes dedans pour te détruire… », « Tu as été hypnotisé en 1998, par ton cousin à ton insu ». Je lui avais raconté sans

penser à mal cette anecdote : de retour des Etats-Unis, j'avais croisé un cousin et nous avions alors partagé un joint… Mettre en cause mon cousin que j'aimais beaucoup et prétendre que celui-ci avait mis de l'héroïne dans le joint qu'il m'avait offert, me chamboule et initie pour moi un changement de trajectoire : la croyance au complot. « Je ne suis donc pas responsable de mon mal-être. » Ses services en ont été informés, et il me prédit dix ans sans thérapie médicamenteuse pour m'en sortir à condition de suivre sa méthodologie !

Je voudrais détailler trois épisodes qui lui ont permis d'exercer une emprise mentale sur moi.

Je rappelle qu'au tout début de l'histoire j'avais vingt ans et que je n'avais pas encore construit mon identité. Sans repères, j'ai accueilli Tilly comme un sauveur en lui donnant ma confiance absolue et mon estime. J'ai toujours été attiré et fasciné par l'élite.

En 2000, il m'envoie à Oxford dans une école, l'OISE, pour apprendre l'anglais et me sortir de la « drogue ». Je revis, c'est une belle période. A l'époque, je n'avais pas vraiment conscience de cette idée de complot, je vivais avec insouciance et crédulité. Tilly m'avait conseillé de couper les ponts avec mes amis, ce que j'ai fait. Mais un jour, dans cette école anglaise, je croise avec stupeur une connaissance de Bordeaux pour laquelle je n'avais pas trop d'affection. Tilly m'expliquera que cette personne est venue me surveiller, qu'elle fait partie d'un réseau qui veut nous détruire. Il me dit que ce réseau est très puissant car, malgré le soin que ces services ont mis à me « cacher », les gens d'en face m'ont retrouvé. Sans vraiment comprendre, cet épisode a été ma première mise en garde face au monde extérieur. Je rappelle que son leitmotiv était : « Il n'y a pas de hasard. »

Deuxième épisode : nous avions pris l'habitude de nous entretenir dans des cafés. Un jour, en compagnie de mon cousin, nous entrons dans un café où je tombe nez à nez avec une fille de mon lycée à qui j'avais déclaré ma flamme et qui m'avait rejeté. Pétrifié, je m'assois et demande à Tilly s'il se rend compte de ce que ça représente pour moi. Très serein, il me répond qu'il comprend très bien et qu'il est temps de lever le camp. Deux rues plus loin, il se lance dans un véritable débriefing : « Amaury, ce n'est pas un hasard, je savais qu'elle serait là, mais comme je sens que tu n'as pas conscience des choses, j'ai voulu que tu les voies par toi-même. Cette fille fait partie du réseau, elle a été envoyée pour te séduire et mieux te détruire. Voilà maintenant, tu comprends mieux mon métier, j'ai mis deux mois à

organiser tout ça. » Je suis horrifié par les méthodes du camp adverse. Il semble être sans foi ni loi. Puis, le quotidien reprend le dessus.

Troisième épisode : je suis un éternel romantique et un jour, alors que j'étudie dans cette même école d'anglais, je rencontre une Française sur Internet. J'en parle évidemment à Tilly qui m'annonce que ce n'est pas elle qui correspond avec moi, mais « ma famille du réseau adverse », dans le but de me fourvoyer et de me détruire. J'écoute, mais je n'en fais qu'à ma tête. Poussé par le sentiment amoureux, j'obtiens le téléphone de cette fille et nous discutons des heures durant. Elle devient ma confidente, je lui parle de tout. Si bien que je veux bientôt aller la voir en France. Cette fois encore, j'en parle à Tilly afin d'obtenir son approbation. Il me dit que c'est un piège, qu'ils vont me kidnapper et m'injecter une substance. Je cesse donc tout contact avec elle. J'avais pour habitude d'aller voir Tilly à Londres afin qu'il me donne de l'argent, puis pour évoquer mon futur. J'adorais ces moments. Mais ce jour-là, il me « reçoit » dans un café et, à ma grande stupeur, il me tend des photos déchirées qu'il laisse retomber sur la table en m'engueulant très fort. Je suis complètement désarmé. Il me dit que ces photos sont celles de sa propre famille. La mère de la fille que j'ai rencontrée sur Internet serait une haut gradée de la police, elle ferait partie du réseau, elle aussi. Cette enveloppe et ces photos déchirées sont à prendre comme une menace lancée contre Tilly et ma famille. Et tout ça, c'est à cause de moi. Je ne comprends pas ce que j'ai fait de mal, mais il a réussi son coup, car la seule chose que je retiens, c'est que je ne peux plus faire ce que je veux, vivre dans l'insouciance : mes actes ont des conséquences sur la vie du groupe et à un très haut niveau également. Je suis ferré.

Je pense qu'à partir de ces trois événements ma perception du réel et ma lucidité se sont mises en jachère, car j'étais censé détenir toutes les preuves du bien-fondé de ce prétendu complot.

A Londres, en 2004 ou 2005, je partage un appartement avec mon cousin François. Tilly nous donne des consignes de sécurité très strictes que j'observe plus ou moins. Je découvrirai pratiquement à l'instruction que François avait reçu l'ordre de me surveiller ! Les cours d'anglais, la vie à Londres, l'appartement bien situé, tout est agréable. Puis tout d'un coup viennent s'installer dans notre trente mètres carrés Ghislaine et sa fille Guillemette. Immédiatement, elles se montrent très autoritaires. Tout ça sur instructions de Tilly, même si elles mettent du cœur à l'ouvrage ! Elles m'empêchent littéralement d'exister. J'en arrive à penser au suicide.

Je supplie Tilly de me sortir de là. J'ai raconté à l'instruction et au procès comment je suis arrivé dans ce bureau de la Blue Light Foundation et mes quatorze mois d'enfermement. Pendant cette période, j'écris beaucoup. J'ai tout conservé. Tilly vient me voir, prend mes textes « pour les lire et m'en parler ». Il me les rend, ne m'en parle jamais, sinon pour dire que c'est insuffisant, que je dois réfléchir beaucoup plus… Au début, il m'a présenté ça comme une thérapie. Aux autres, il a raconté qu'il s'agissait d'une punition : je dois voir ce que ça représente d'être tout seul ! En fait, je crève de faim et de solitude, même si je ne regrette pas d'être privé de mes cousins ! Je dors par terre, dans un sac de couchage. Je suis contraint de me laver à l'eau froide dans les toilettes de l'immeuble. Mes journées sont rythmées par mon unique repas que je fractionne pour surmonter ma faim et mon angoisse.

Pendant cette période, il a essayé de me rendre fou pour me casser définitivement (j'en suis venu à remettre en cause chacune de mes pensées) et il a bien failli réussir. Lors d'une rencontre avec l'équipe d'*exit counseling*, l'une des expertes me fera comprendre que ce que j'ai subi constitue un véritable acte de torture. Cette technique s'apparente aux méthodes qu'emploie la CIA à Guantánamo contre les terroristes. C'est ce qu'on appelle la privation sensorielle. Son emprise était très forte. Par exemple, un jour qu'il parlait de ses services, il me glissa : « Ils ont un an d'avance sur la société civile. » Je lui demandai alors si ceux-ci avaient un rapport avec Dieu ! Il répondit gravement : « Amaury, tu as compris beaucoup de choses. Je t'expliquerai dans dix ans ! » J'étais ferré pour « toujours » ! Tilly occupait une place tutélaire, il avait pris le rôle d'un père, de Dieu même.

A Oxford, ensuite, je travaille : des petits boulots peu intéressants, manutentionnaire, jardinier ! Comme les autres, je reverse mon salaire à Tilly qui me laisse de « l'argent de poche ». Toutes les dépenses « hédonistes », les barres chocolatées par exemple, sont interdites. Quand je m'en achète, j'ai l'impression de commettre une transgression ! Un jour que je fais observer à mon cousin que Tilly ne voit pas tout, qu'il ne sait pas que je m'offre de temps à autre une gourmandise, celui-ci me rétorque que je me trompe : Tilly le sait mais ne il dit rien pour l'instant (ce qui illustre bien la puissance de persuasion liée à l'emprise mentale). Cette réponse me stresse évidemment. Mes cousins Marchand et leur mère ont toujours été bien intégrés au dispositif mis en place par Tilly, ils ont bénéficié d'un

traitement moins « dur » et il leur a donné un certain pouvoir. A mon sens, ma tante et mes cousins ont été les relais de Tilly vis-à-vis de moi et de ma petite sœur. Comme il a été dit au procès, le comportement de ma tante s'apparentait à celui d'un « kapo ».

Dans cette histoire, le plus incroyable c'est que nous doutions tout le temps de ce que disait et faisait Tilly. Mais le conditionnement était tel, que n'importe quoi tenait lieu de preuve, que nous cherchions à corroborer chacune de ses affirmations. Par exemple, à Oxford comme à Londres, il y avait des caméras dans les rues. Ses services s'en servaient soi-disant pour notre sécurité et pour nous surveiller, afin de prévenir tous les risques ! Inconsciemment, nous savions que nous étions installés dans l'irréalité et, en même temps, nous n'en étions pas certains et cette idée nous taraudait. Elle générait la peur et l'angoisse. Elle nous fragilisait, renforçant puissamment l'emprise psychologique de Tilly. Franchement, sans le combat et l'amour de notre mère, j'y serais encore !

Il faut le dire, ce qui nous a sauvés, c'est l'Amour ! L'amour de notre mère qui nous a sortis de ce piège. C'est la seule force contre laquelle Tilly n'a rien pu faire. Pourtant, il a joué avec : il a d'abord cloisonné la famille en coupant autant que possible les communications entre nos parents et nous. Il a ensuite cassé nos liens affectifs avec les souvenirs induits : nos parents ne nous aimaient pas, ils étaient même susceptibles de nous empoisonner. Quant aux parents, il leur a fait croire que leurs enfants allaient appartenir à l'élite internationale : Guillaume travaillerait à l'Onu, Diane suivrait des études à Edimbourg… Des parents aimants sont prêts à tous les sacrifices pour offrir ce genre de rêve à leurs enfants ! Mais il n'a pas mesuré les capacités et l'énergie que son amour pour nous a données à notre mère. Et il a aussi négligé l'amour que nous avions les uns pour les autres, ce lien fusionnel et puissant que nous cachions à l'intérieur de nous.

De retour à la réalité, j'ai eu cette chance de me retrouver moi-même comme avant, quand j'avais vingt ans. Nous sommes tous restés fidèles à nos valeurs familiales et chrétiennes d'honnêteté, de courage, de pureté de cœur, d'humilité, de sacrifice et de dépassement de soi. C'est notre force de frappe ! Je pourrais même parler de l'idéal de la chevalerie, si ce n'était pas aussi désuet ! Quant à la religion, je suis dans une quête. Je n'en pratique aucune, les dogmes, les institutions me dérangent aujourd'hui, car Tilly, qui se disait catholique très pratiquant, les a instrumentalisés dans une volonté de pouvoir et de domination. En revanche, je réfléchis beaucoup aux liens

universels entre toutes les religions. Je suis attiré par la philosophie et le syncrétisme. En somme, j'ai profondément le sens du sacré. Tout ce temps-là, je ne l'ai jamais perdu, cela m'a même aidé à me dépasser et à résister, j'ai développé un instinct de survie grâce à ma démarche de foi.

Pour autant, reprendre pied dans la réalité, une fois revenu à Bordeaux, n'a pas été facile. J'ai vécu chez mes parents dans l'appartement que des amis leur avaient prêté. Ma perception du réel a été altérée, le sentiment le plus bizarre est de constater que, pendant ces neuf ans, j'ai été persuadé d'être de plain-pied dans le réel. Nous regardions la télé, lisions les journaux, nous nous promenions en ville. Quand j'ai réalisé que j'avais vécu neuf ans dans le mensonge, que tout n'était qu'illusion, cette découverte a provoqué chez moi des crises d'angoisse, avec un besoin intense d'être sécurisé, de retrouver des repères, un environnement affectif, et d'enfin vivre à mon rythme pour laisser décanter ce que j'avais vécu. Après, il a fallu repartir de zéro, avec mon seul bac en poche ! Grâce à mon psychiatre, j'ai commencé par retrouver une situation sociale et administrative pour me réinsérer dans la société. Je me suis inscrit au RSA, j'ai fait un bilan de compétences au sein de l'association d'accompagnement à la recherche d'emploi (ACTE) de Bordeaux. Je me suis reconstruit lentement, en vivant psychologiquement un peu au jour le jour.

Aujourd'hui, je fais une licence de logistique en alternance en entreprise. Je travaille dans un vignoble, un grand cru classé. Professionnellement, je pense que je vais m'en sortir, mais psychologiquement et affectivement, les choses sont plus compliquées. Il faut du courage et de la volonté, la leçon la plus difficile pour moi, c'est celle de l'école de la Patience. Ma plus grande fierté est d'avoir retrouvé un réseau d'amis d'une très grande qualité et profondeur humaine, une famille que j'aime plus que tout au monde. Bref, d'être entouré d'affection et de considération. Je commence à redevenir heureux, c'est un privilège à mes yeux.

Je veux regarder vers l'avenir et vivre dans le présent. Il est impossible d'oublier, mais je dois me construire avec ce que j'ai vécu. J'ai un devoir de mémoire à transcender, mon objectif est de transformer le plomb en or. On se construit dans l'échec. Cette expérience m'a permis d'être sensible à la souffrance de l'autre, de décupler mon amour pour la vie et les gens. Merci !

Diane

Au début de cette histoire, j'ai quinze ans, je rentre au lycée. Je suis une jeune fille tout ce qu'il y a de plus normale et banale : malgré un léger manque de confiance en moi dû à mon âge, je suis une adolescente joyeuse, pleine d'envies, qui multiplie les activités, à la recherche de ce que je veux faire plus tard. Jusqu'à ma majorité, je n'ai que quelques contacts directs avec Tilly, comme un stage de tennis en Angleterre où je vais avec sa fille Natacha, de quatre ans plus jeune que moi. Jusqu'à cette date je connais surtout Thierry Tilly par ce que les autres m'en racontent. Ils sont presque tous sous le charme.

Même si je ne communique pas directement avec lui, cela ne veut pas pour autant dire que Thierry Tilly ne « s'occupe » pas de moi. Comme une araignée, il tisse la toile dont on sera les prisonniers pendant des années.

J'ai toujours été très proche de mes parents et de mes frères. La famille compte beaucoup pour moi et, en tant que petite dernière, j'ai toujours été admirative de Guillaume et Amaury. C'étaient mes modèles.

Quand s'ouvre la période où Maman va à Martel et me laisse à Bordeaux avec Papa, je suis partagée entre plusieurs sentiments. Pour la première fois de ma vie, je vais avoir mon père pour moi toute seule. Quelle chance ! Mais en même temps, je n'aurai plus Maman pour lui raconter mes journées. Le positif prenant le dessus, je noue une relation privilégiée avec mon père : rien de plus important pour une fille que l'entente avec son père. Evidemment, je pense que c'est grâce à Tilly et que tout cela est fait dans le respect de tous et pour le bien-être de chacun.

Ensuite, les choses vont se gâter. Sa proposition de me mettre dans un pensionnat de filles en terminale ne me plaît pas du tout : je n'ai jamais quitté la maison. Tilly est très fort : je finis par me laisser convaincre. Sa fille y est allée et s'en est trouvée ravie. Le pire est qu'à la fin je suis même

persuadée que l'idée vient de moi. Chaque week-end, à Martel, je retrouve toute la famille que je quitte le dimanche soir en larmes. Lorsque Maman me demande si ma valise est prête, je lui en veux, j'ai l'impression qu'elle me chasse. La toile commence à se refermer. Ma résistance se manifeste à travers mes larmes. Pain bénit pour Thierry Tilly, sur lequel il rebondira à maintes reprises en disant que je ne suis qu'une gamine, que c'est mal de pleurer, que les angoisses que je peux avoir sont dues à ma mère, et j'en passe. Le pire est que ces propos sont défendus par des personnes en qui j'ai une réelle confiance : ma tante et mes cousins.

Il faut bien préciser que s'il y a des choses que l'on a crues, même énormes, c'est parce qu'elles étaient relayées par des gens de confiance. Un exemple tout simple : lorsque Jean est diabolisé, ce n'est pas Thierry Tilly que je crois mais ce que me rapportent ma tante et mes cousins qui ont vécu avec lui et me font part de comportements passés qu'aurait eus mon oncle. Tout allait dans le sens qu'avançait Thierry Tilly, si bien qu'on ne remettait pas ses propos en question.

Un jour de vacances scolaires, j'entends dire par ma tante que Thierry Tilly est très inquiet à mon sujet. Je suis une personne « borderline » et il ne sait pas ce qu'il va bien pouvoir faire de moi. Je prends peur, je ne veux pas être mise à l'écart. Je souhaite leur démontrer que c'est faux. Je fais tout pour être parfaite, quitte à aller contre ma nature.

Une fois mes dix-huit ans révolus et mon bac en poche, je pars pour Londres dans une école qui prépare à l'entrée à l'université. C'est un établissement où étudie également Natacha, la fille de Tilly. Dans ces conditions, comment penser à mal ? Quels parents ne seraient pas contents de voir leur fille admise dans une prépa anglaise de haut niveau pour accéder à l'université ? Moi, j'ai le sentiment d'être très privilégiée. Personne ne peut imaginer que le seul objectif de Tilly est de me séparer encore un peu plus de mes parents et de mes frères. Très vite, François et Amaury puis Guillemette me rejoignent et nous habitons ensemble : le loyer de mon appartement n'est pas payé ! Je l'ignore évidemment et mes parents envoient de l'argent à Tilly, croyant qu'il gère tout.

En fait Tilly, qui est censé nous redistribuer les allocations des parents, garde la majorité pour lui et nous donne le minimum au prétexte que le loyer et les frais de sécurité absorbent l'essentiel. C'est l'époque où Amaury est envoyé dans le bureau où il vit quasiment prisonnier, François et moi lui apportant son repas tous les jours. D'un côté, je vois mon frère

aller très mal et ça m'inquiète terriblement, au point que lorsque je frappe à sa porte et qu'il met du temps à ouvrir, je redoute qu'il n'ait essayé de se suicider. Je me surprends même parfois à regarder le trottoir qui passe sous sa fenêtre… De l'autre côté, dans l'appartement, l'ambiance n'est pas mauvaise. Nous nous sommes habitués à la pauvreté. Nous tissons des liens forts et une réelle complicité nous unit, Guillemette, François et moi. Le dimanche, nous allons dans les supermarchés où les produits ayant passé la date de péremption sont très bon marché. En fin de journée, ils sont bradés. Nous en rions et je me dis que ça nous fera de bons souvenirs. Je vais en cours tous les jours et, au fond, ma vie a une apparence de normalité. A la fin de l'année, je suis admise à l'université d'Edimbourg ! Je suis très fière et impatiente de commencer.

Puis en juillet, nous devons rentrer en France : on nous a expulsés de l'appartement, faute d'avoir réglé le loyer. Nous arrivons à Talade pensant que nous repartirons en septembre après un mois de vacances. Nous ne savions jamais quand nous partions ni pour combien de temps, mais cette fois-ci, nous étions sûrs d'y rester pour un mois seulement, rentrée scolaire oblige. Ce mois va s'étirer et devenir trois ans. Au début, je pose des questions sur mon départ pour Edimbourg, on évoque des problèmes d'inscription, une rentrée tardive… Au bout d'un moment, je cesse d'interroger Thierry Tilly par l'intermédiaire de Ghislaine (c'est comme ça que ça se passe). J'ai compris que je n'irai jamais à Edimbourg, qu'on m'a raconté des histoires. Je m'en fais une raison.

Dans la vie, je suis une personne positive : j'essaie de tirer le meilleur parti de tout. A Talade, je noue de bonnes relations avec ma grand-mère. Je m'en occupe et prends la relève de ma tante qui le faisait jusque-là, du moins pendant la journée. J'ai toujours été très proche de Mamie. J'accepte cette mission de bon cœur, et profite de ma grand-mère. Nous renforçons des liens déjà très forts. Elle m'apprend à gérer une maison, une relation de confiance déjà existante s'affirme.

Seul hic : je passe le plus clair de mon temps avec ma tante et mes cousins et j'évite bientôt les contacts avec mes parents. J'essaye parfois de faire tampon entre « le clan Marchand dont je fais partie » et « les autres ». Je me trouve réellement sous l'influence de Ghislaine qui relaie celle de Tilly. D'une manière très insidieuse, tout est dit pour m'éloigner psychologiquement de mes parents et de mes frères : « Tes parents ne t'aiment pas, tes frères auraient voulu une sœur différente, tu as été gâtée au

détriment de Guillemette qui a huit ans de plus que toi ! Ta mère est jalouse de toi. Tu étais mal fagotée enfant… » De manière subtile, il s'agit de semer une graine et de la laisser germer, je suppose. Ça a très bien marché.

Tilly a agi de façon différente avec chacun d'entre nous. Dans mon cas, je me suis sentie comme un enfant kidnappé qui garde l'espoir que ses parents vont venir le chercher. Mais les jours passent et personne ne vient. Pendant ce temps le kidnappeur répète à l'enfant : « Ils ne viendront pas, ils ne t'aiment pas. » C'est le principe de la goutte d'eau, un petit peu chaque jour. A la fin, le vase déborde et l'enfant croit à ce qu'on lui raconte. C'est ce qui m'est arrivé.

Si au début on n'est pas d'accord et on se rebelle, après des mois, voire des années, on courbe le dos et on acquiesce à ce qu'on nous dit. Mais surtout, on se crée une armure : « S'ils ne veulent pas de moi, tant pis pour eux. Ce sera eux les perdants dans l'histoire », et on entrevoit sa vie sans parents, sans frères à ses côtés.

De plus s'est installée l'idée que si on n'est pas avec les Védrines, c'est-à-dire essentiellement Ghislaine et ses enfants, on est contre. Ma tante avait dit à Amaury et moi : « Je me bats pour moi et mes enfants, qui m'aime, me suive. » Se détourner, c'était être un traître. A vingt et un ans, on ne veut pas être un traître, aux yeux de qui que ce soit ! De plus, les Védrines étaient pratiquement ma seule famille : je n'ai plus de grands-parents maternels et la sœur de Maman vit à Paris. D'ailleurs à ce moment-là, les liens sont rompus avec elle. Vu sous cet angle, on peut dire que Maman et moi avons accompli les mêmes efforts pour être acceptées par la famille, tandis que tout a été fait pour nous éloigner l'une de l'autre.

A Oxford, je suis bien sous emprise ! Tilly m'oblige à trouver deux jobs. Je travaille 90 heures par semaine et dors 3 heures par nuit, sur un pauvre matelas. Toujours pour financer le loyer et la sécurité, auxquels s'ajoutent les économies à faire pour ma future année à Edimbourg, il garde tout. Il me fait tenir en me disant que son patron et lui sont très fiers de moi mais surtout qu'en agissant ainsi j'aide mes parents. Alors je continue. A l'époque, j'habite seule avec Natacha. Lorsqu'un de mes employeurs me propose de monter en grade, de devenir manager et donc de travailler sans compter mes heures, j'accepte, même si je commence à être épuisée. Il est décidé que j'irai vivre avec Ghislaine, mon cousin, Amaury et ma grand-mère. Je ne dois voir mes parents sous aucun prétexte. La seule fois où j'ai

d'ailleurs dérogé à la règle, cela m'a valu le bonheur immense de voir mes parents mais aussi un savon mémorable de la part de Thierry Tilly.

Dès mon arrivée dans cette maison, tout le monde adopte un comportement négatif, parfois méchant avec moi. J'essuie de nombreux reproches : j'ai mis de l'argent de côté, je suis donc une traîtresse, une malhonnête qui ne pense qu'à elle. Viennent se greffer les racontars de Tilly dans mon dos, me démolissant à leurs yeux, alors qu'avec moi, il n'est qu'encouragements ! Amaury tente d'arrondir les angles, me voyant très peinée mais surtout dans l'incompréhension totale de ce qui se trame.

Ma cousine contribue à cette entreprise. Elle compare nos deux existences, met en valeur le fait qu'elle est beaucoup sortie, a eu des bandes d'amis. Je n'ai rien connu de tout ça : lorsqu'elle avait mon âge, j'avais treize ans ! Et dans le contexte d'Oxford, il n'est question ni de sorties, ni de bandes de copains, et encore moins d'amour. Je commence à penser que si je ne suis pas anormale, je suis sûrement bonne à rien. Peu à peu, je perds toute estime de moi.

Ajoutons à cela que mes cousins ont un traitement différent du mien. Un détail, par exemple : les journées de François s'achèvent vers 17 h 30. S'il arrive à la maison à 18 heures, 18 h 30, on ne dit rien. Les miennes se terminent à 16 h 30. Mais je dois être de retour pratiquement à cette heure-là. J'ai failli avoir un accident de vélo un nombre inimaginable de fois, tant j'étais pressée de rentrer de peur que l'on ne m'accuse de quoi que ce soit ! De plus Thierry Tilly faisait exprès de donner des rendez-vous à ma tante à une heure où Mamie se retrouvait seule, ce que je trouvais inacceptable. La seule solution pour moi était de rentrer rapidement. Cela a créé de nombreuses frictions.

Lorsque Mamie est arrivée à Oxford, je ne m'en suis pas occupée tout de suite mais petit à petit, en commençant par me lever la nuit pour l'aider. Ma chambre était à l'étage tandis que la sienne et celle de ma tante qui était mitoyenne se trouvaient au rez-de-chaussée. Je descendais donc les escaliers plusieurs fois par nuit en courant. Il m'avait été expliqué qu'il s'agissait de ma punition car « je les avais trahis ». Comme Amaury que Tilly avait isolé à Regent Street pour lui serrer la vis, j'avais droit également à un traitement spécial.

Puis petit à petit je me suis occupée de tout le quotidien de ma grand-mère, que je devais organiser en fonction de mon travail. Je préparais les

repas à l'avance pour que ma tante n'ait qu'à les réchauffer, je m'occupais du linge…

Prendre soin de ma grand-mère a eu des côtés très positifs mais aussi très durs. J'allais me coucher avec la peur de ne pas l'entendre m'appeler, mais souvent, à peine m'étais-je endormie que ma grand-mère me réveillait, et ce plusieurs fois par nuit. Je me souviens d'une nuit où elle a eu besoin de moi. Je me sentais si exténuée que j'étais persuadée de ne pas avoir la force de sortir de mon lit. Seulement, lorsqu'on sait que la personne dont on a la garde ne peut se lever sans votre aide, on est prêt à déplacer des montagnes. On retrouve des forces cachées et on se lève !

En outre, lorsqu'il est arrivé que Mamie dorme quelques minutes de plus le matin, j'avais peur de devoir annoncer à toute la maisonnée que Mamie s'était « endormie pour toujours ». Je ne regrette nullement de m'être occupée d'elle, même si parfois je me dis que ce n'était pas mon rôle sachant que sa fille était présente. Pourtant une chose est sûre : ma grand-mère a été contente que je sois là. Et plus tard, alors que nous étions sortis de ce cauchemar et rentrés en France, je me souviens de son regard qui s'est illuminé un jour où je lui rendais visite. Elle m'appelait sa « petite infirmière ». Et ça, personne ne pourra me l'enlever.

Une chose me frappe alors que j'écris ces lignes : lorsqu'on lui a annoncé que Thierry Tilly était en prison, elle ne m'a pas réveillée de la nuit.

Pour autant, j'ai quand même eu des doutes, un désir de me rebeller. Le jour où Ghislaine a décrété que je détenais la fameuse transmission, j'ai protesté : au début, ça devait être Maman, puis un garçon. En plus j'étais la plus jeune de la famille. François a opposé un autre argument : ce devait être une femme. Je lui ai répondu que c'était sûrement sa mère, dans ce cas-là et qu'on cesse de m'embêter avec ça. Et quand ils ont assuré que Guillaume était un bâtard, j'ai protesté : les photos de Papa et de Guillaume, enfants, prouvent la fausseté de cette accusation. On ne peut les distinguer tant ils se ressemblent. Mais ils s'entêtaient. C'était sûrement une idée de Tilly qu'ils avaient adoptée.

Dans un tel panier de crabes, on finit par admettre n'importe quoi pour qu'on vous laisse en paix… C'est comme ça qu'est venue l'idée de me faire porter plainte contre Maman. Un jour, je raconte que lorsque j'ai acheté mon premier soutien-gorge, elle m'accompagnait. Ghislaine bondit : « C'est n'importe quoi, c'est scandaleux… » Je finirai par dire ce truc énorme que

je sais être faux : des attouchements ! Cela me vaudra d'être laissée en paix en ce qui concerne l'histoire de la transmission ; on sera même gentils avec moi. Aujourd'hui, je pense que Thierry Tilly a su utiliser les membres de ma famille comme les pions d'un échiquier. Il a réussi à me faire porter plainte contre Maman, à entraîner toute la famille à attaquer Guillaume en justice. Tilly est venu me faire signer des papiers, au restaurant à midi alors que j'étais complètement débordée. C'était sa grande spécialité… J'ai signé sans savoir, pressée de me débarrasser de lui. Avec de telles méthodes, on finit par faire n'importe quoi ! Pour la vente de Martel, j'ai appris, lors de notre exfiltration, que la propriété n'était plus à nous, alors dans ma tête on avait juste signé un genre d'hypothèque. Le réveil a été très douloureux et l'est encore.

Au terme de toutes ces années, je me rends bien compte que rien ne va plus. Je dois soit me sauver, avec dans la tête ce que l'on me serine depuis toutes ces années : je suis une moins-que-rien, criblée de dettes, et si je pars je n'aurais plus aucune aide, j'abandonnerais ma famille, je trahirais. Autant dire une option nulle. Soit je reste avec mon père et mon frère, dans une situation misérable sous l'autorité de ma tante, avec la seule personne qui soit gentille avec moi et dont je m'occupe toutes les nuits, ma grand-mère. Et comme je ne veux ni ne peux la laisser, je ne pars pas !

Quand elle apprend l'incarcération de Tilly dans les journaux, Ghislaine assure qu'il n'est pas coupable et qu'il accepte ça pour de bonnes raisons. Elle m'annonce même que « Thierry lui avait dit que ça arriverait. On ne devait pas s'inquiéter et faire comme avant. Son patron Jacques prendrait le relais ». Même face à Natacha, sa propre fille qui confirme ce que dit la presse, elle reste campée sur sa position. Et moi je recommence à douter de tout.

Quand Maman vient me chercher avec mon parrain et sa femme, je me dis : « Ça y est, enfin c'est fini. » Puis lorsque nous nous retrouvons tous ensemble, je me recroqueville dans mon coin sur un canapé. Je pense : « OK, c'est terminé. Mais j'ai besoin de prendre un peu de recul avant de croire encore ce qu'on me dit ! » Je ne me fie plus à personne. Il me faut retrouver confiance en moi et dans les autres. C'est un moment difficile.

La force que nous avons, et que Thierry Tilly a sous-estimée, est l'amour qui existe entre nous. La preuve en est que lorsqu'il a demandé à Papa de divorcer, après le départ de Maman, Papa n'a jamais voulu faire les

papiers. C'est Amaury et moi qui nous y sommes collés. Aller chercher des papiers pour le divorce de ses parents est quelque chose de très dur à faire.

A l'époque, ce qui m'a marquée, c'est que Papa n'avait pas enlevé son alliance. Moi, en fille blessée, abandonnée par ma mère, je ne comprenais pas. Quand je lui ai demandé pourquoi il la gardait, il m'a tout simplement répondu : « Nous l'avons mise le même jour, si ta mère veut divorcer, on l'enlèvera ensemble. » J'ai compris que l'amour réel et véritable existait malgré tout ce que l'on m'avait rabâché pendant près d'une décennie.

Finalement, je rentre en France. Je veux surtout me prouver que Tilly ne m'a pas cassée, et prendre ma revanche sur la vie. Aujourd'hui, je poursuis des études de chimie. A première vue, tout va bien, mais on ne sort pas indemne d'une telle histoire. Pendant ces années, on ne devait surtout pas montrer nos faiblesses et nous plaindre ; encore aujourd'hui j'ai du mal à avouer quand quelque chose ne va pas. Et puis, même si la vie a repris ses droits, j'ai encore des appréhensions quant à mon avenir. Lorsqu'on a été manipulé et que l'on vous a induit des « faux souvenirs », il est difficile de casser ce système de pensée. Lorsque je suis sortie, j'ai repris contact avec mes cousins qui n'avaient pas été entraînés dans cette l'histoire. En particulier ma marraine. J'ai beaucoup parlé avec elle, lui ai posé un nombre incalculable de questions, parfois sous différentes formes pour vérifier que ses réponses étaient similaires. Elle m'a énormément aidée à démailler les nœuds de mes souvenirs. Je lui en suis très reconnaissante. Aujourd'hui, nous avons une relation très forte, pleine de sincérité. A vingt-sept ans, j'ai le sentiment qu'on m'a volé dix ans de vie essentiels pour asseoir les fondations des années à venir. Je me sens parfois désarmée. Les expériences que j'aurais dû faire plus jeune me manquent. Par crainte d'être manipulée à nouveau, j'ai besoin de tester les gens. Et par-dessus tout, j'ai peur de l'abandon. Dans cette épreuve, j'ai été séparée de mes parents sans qu'ils le veuillent. Et je me suis sentie abandonnée. J'ai beau savoir que c'était à leur corps défendant, ce sentiment est devenu ma hantise.

Comme beaucoup d'enfants, c'est auprès de mes parents que je cherche les explications aux questions que je me pose. Or, pendant dix ans, je n'avais que ce que me disaient Thierry Tilly, ma tante et mes cousins. Personne pour corroborer ou démentir des propos qui ont ouvert grande la porte aux faux souvenirs qui m'ont été induits. Je suis encore en train de démêler certains.

J’en veux terriblement à Thierry Tilly. Il a fait de nous des bourreaux et des victimes. Il m’a fait croire des choses fausses qui m’ont atteinte profondément. Il faudra du temps pour que je me reconstruise entièrement, mais j’y arriverai. J’ai découvert ma force de caractère et mon instinct de survie et je ne les perdrai jamais. Il a joué sur tous les terrains. Il n’a pas simplement ruiné financièrement mes parents, il a pris un malin plaisir à vouloir anéantir notre famille. A cause de lui, j’ai appris des choses de la vie, *the hard way*, mais surtout j’ai été confrontée à des situations hors normes.

Comme par exemple, lors de cette nuit que j’ai passée en garde à vue, dans une cellule. Pour une personne comme moi légèrement claustrophobe, ce n’est pas simple, la fouille au corps, la prise d’empreintes, l’interrogatoire, le bruit des clés… A l’époque je me suis dit : C’est un test, tu dois te montrer forte. Et puis, sur le mur de ma cellule, il était écrit en gros : « Dites la vérité ça diminuera votre peine. » Mais quelle vérité ? Je ne comprenais rien à ce qui m’arrivait, seulement que j’étais accusée de blanchiment d’argent alors que j’étais simplement venue retirer une grosse somme en liquide pour la donner à Tilly ! Dans le même temps, je me disais que je ne devais surtout pas le trahir, lui qui, ayant été arrêté avec moi, avait trouvé l’aplomb de me glisser : « Ne t’inquiète pas, j’ai fait exprès de me faire prendre avec toi. »

C’est une épreuve dont on met du temps à se remettre. Je me souviens que je ne pouvais pas passer devant le restaurant où avait eu lieu l’arrestation, ou croiser des voitures de police, qui sont nombreuses à Oxford, sans ressentir un sentiment de peur. Puis la force de caractère, la volonté aidant, on surmonte.

Les deux phrases magiques de Tilly étaient : « Plus c’est gros plus ça passe » et « Il n’y a pas de hasard ». Il rebondissait et savait retomber sur ses pattes chaque fois, je ne l’ai jamais vu hésiter un instant. Peu de temps avant que je sois arrêtée avec lui, Maman était passée devant le restaurant où on se trouvait. Il m’a ensuite soufflé qu’elle cherchait à voir sa fille menottée, qu’elle était sadique. Or Maman rentrait de son travail par le chemin habituel, son appartement étant à quelques pâtés de maisons de là. Et même si parfois on n’écoute que d’une oreille distraite, le ver est dans la pomme, et on commence à croire n’importe quoi !

Je me souviens aussi du moment où je me suis retrouvée face à mon frère aîné au tribunal. Monter des dossiers contre lui a été extrêmement

difficile, horrible même. Lorsqu'on protestait qu'on n'était pas d'accord ou qu'on ne voulait pas constituer de dossiers ou travailler dessus, on se faisait réprimander, voire traiter d'égoïstes. Alors pour éviter tout cela, on courbait l'échine et on faisait ce qu'on nous ordonnait, le cœur blessé. Surtout à cette époque où je devais me montrer docile pour prouver que je n'étais pas « une traîtresse ».

Je me souviens d'un jour d'audience au cours de laquelle je me suis mise à rire sans raison. C'était nerveux : soit je rigolais, soit je fondais en larmes. Un peu comme ça arrive parfois lors d'un enterrement. Que faisions-nous là ?

Thierry Tilly savait parfaitement que, pour nous avoir, il devait nous séparer de nos parents.

La richesse mais aussi la faiblesse de cette famille, c'est le décalage de générations qui existe en son sein. Je suis la plus jeune des petits-enfants et mon cousin le plus proche a six ans de plus que moi.

Nous sommes une famille où certains ont une opinion sur tout et tout le monde, où les comparaisons se font facilement entre personnes du même âge ou du même sexe. J'étais donc facilement assimilée à Guillemette de huit ans mon aînée. J'ai sûrement toujours voulu grandir trop vite, mais quand on vit entourée de « grands », sans personne de son âge, cela se fait naturellement. La différence d'âge est complètement oubliée. Or comme une jeune fille de quinze ans n'aura jamais connu les mêmes expériences qu'une jeune femme de vingt-trois ans, c'est le début de la baisse de confiance en soi.

Notre force et notre faiblesse ont été d'être onze à nous trouver pris dans l'engrenage. On a tous eu des doutes, des moments d'impatience. Quand l'un d'entre nous flanchait, il y en avait toujours un pour le remettre en selle. Je me souviens d'une fois où j'essayais de remonter le moral de Guillemette qui en avait assez de cette situation. Quand ce n'était pas dans ce sens-là, c'était dans l'autre.

Dans cette histoire, nous sommes malgré tout très chanceux. Oui, mes parents n'ont plus rien. Oui, Tilly nous a volé dix ans de vie de famille mais nous avons la chance d'avoir une famille aimante et qui a su pardonner ; des amis extra et plein de belles années à vivre ensemble et unis. Je sais que mes parents s'inquiètent pour leur avenir et le nôtre, même si je suis persuadée que le pire est derrière nous.

Heureusement, j'ai retrouvé mes parents, mes frères et leur affection intacte. Nous nous parlons plus librement. C'est peut-être la chose la plus importante que ces épreuves nous ont apportée : il n'y a plus de sujets tabous entre nous.

A nous cinq, on déplacera des montagnes et comme on a pu compter sur nos parents pour s'occuper de nous jusqu'à ce qu'on leur enlève ce droit, nous, leurs enfants, nous serons là pour leur donner tout ce qu'ils méritent et dont ils auront besoin. Ce qui me fait mal dans cette histoire, c'est de voir que, pendant ces années, j'ai créé des liens que je considérais forts avec mes cousins et ma tante, alors que, depuis notre exfiltration, ils ne semblent pas souhaiter garder de contact, ce qui m'attriste beaucoup.

Charles-Henri

Comme cela se fait souvent dans les familles protestantes, les anciens transmettent de génération en génération des testaments spirituels à travers des versets de la Bible. Mon père avait choisi le chapitre 6 verset 3 du Livre des Juges : « Va avec la force que tu as. » Ces quelques mots m'ont porté durant ces années noires. Ils m'ont aidé à supporter le quotidien mais aussi peut-être à accepter la réalité avec un certain fatalisme. Aujourd'hui, ils m'aident à me reconstruire.

Malgré l'image que je peux offrir, je suis naïf, timide, un peu primaire sans doute. C'est ma faille. Bien que prudent et pragmatique, lorsque j'accorde ma confiance à quelqu'un, je ne la remets pas en question. Si c'est un nuisible, je suis en danger. Donner sa confiance, c'est donner du pouvoir à l'autre ! Ce qui m'est arrivé avec Tilly était totalement neuf pour moi : je n'avais jamais eu à combattre le mensonge, la mauvaise foi à un tel niveau, ni à affronter la plus petite escroquerie. Ce fut la mauvaise rencontre de ma vie.

Difficile de raconter ce que j'ai vécu et fait vivre aux miens. C'est moi qui ai introduit Tilly dans ma propre cellule familiale par la confiance que je portais à ma sœur. La durée, la complexité et l'imbrication des situations ne permettent pas d'analyser et d'expliquer simplement notre parcours au cours de cette catastrophe personnelle et familiale. Mon souhait n'est pas de me dérober mais de comprendre et faire comprendre aussi aux autres ce qui s'est passé afin qu'ils ne tombent pas dans un tel piège.

La perception du fonctionnement familial est très différente suivant son rang dans la fratrie. Je suis le petit dernier, gâté sans aucun doute, mais conscient de ma place. Mon objectif est de n'être qu'un maillon d'une longue chaîne comme l'ont été mes parents et grands-parents. Cela, Tilly l'a

tout de suite compris et a tout programmé pour que je devienne le maillon faible.

Est-ce à dire que je ne suis responsable de rien ? Certainement pas, mais j'ai du mal à percevoir à quel moment j'ai manqué de clairvoyance et peut-être de courage.

Avant de me rencontrer, Tilly a eu tout loisir de comprendre comment fonctionnait notre famille, pendant trois longues années, auprès de ma sœur Ghislaine et des siens. Comme en témoigne un courrier que Jean a adressé à Philippe et dans lequel, encore en janvier 2001, il écrit : « Ghislaine s'est mise en quatre pour toi, ces derniers mois, pour te sortir (comme Mamie et Charles-Henri) d'un très mauvais pas en mobilisant sans hésiter le réseau et les appuis efficaces mais amicaux qu'elle a su tisser à force d'énergie et de compétence à la Femme Sec. » Christine l'a déjà expliqué, mais je voudrais insister sur le rôle prépondérant qu'a joué, dans ma captation, la caution apportée par maître Vincent David, cet ami qui a présenté Tilly à la famille de ma sœur. Il a été mis en avant pour gérer le dossier de Lacaze, l'audit du cabinet médical et les litiges qui ont suivi, le divorce de Philippe, que sais-je encore ? Autant d'événements importants qui ont jalonné ces années. Sans lui, Christine et moi n'aurions, sûrement, jamais adhéré au discours de Tilly.

Après la mort de mon père, ma préoccupation principale était de maintenir Martel à flot avec l'aide précieuse de Christine et de transmettre à nos enfants tout ce que ce lieu m'avait donné.

Tout se présentait bien. Ma cousine germaine, Antoinette, était d'accord et contente de me vendre les terres qu'elle avait héritées de son père. Ainsi on pouvait espérer que le domaine serait économiquement plus rentable, de plus cela reconstituait la propriété que cultivait notre grand-père. Après m'avoir fait croire qu'il allait m'aider à finaliser cette transaction, Tilly a tout fait pour la faire capoter. Ainsi une partie de ces terres ont été vendues à un tiers. Notre rêve était brisé pour toujours. Cela est, pour moi, une plaie qui ne se refermera jamais, d'autant plus que le démantèlement de Martel ne s'est pas arrêté là.

Parallèlement à cela, le travail de sape de Tilly va s'exercer au sein de mon activité professionnelle, deuxième de mes préoccupations.

A cette époque, je suis installé depuis plusieurs années, mon activité est satisfaisante mais il est légitime de ne pas s'endormir sur ses lauriers et de prendre le temps de faire le point. Tilly me propose de faire un audit du

cabinet médical, je prends cela comme une opportunité à ne pas laisser passer. Par ailleurs c'est maître Vincent David qui va se charger de l'opération pour le compte de la société Presswell. Pour moi c'est du sérieux et cela va nous être utile.

Pour des raisons purement historiques, c'est moi qui m'occupais de la gestion du cabinet, j'ai alors présenté le projet à mon associé qui me fait confiance et signe le travail de maître David. Mais ensuite Tilly nous rend un document ridicule, me disant que le reste viendrait plus tard. Par contre la note est salée, ce qui va mettre la puce à l'oreille de mon associé qui, à juste titre, se rétracte, refusant de payer. Le manque de communications, mon attitude déjà modifiée par l'influence de Tilly ont déclenché un dialogue de sourd et une cascade de procédures juridiques de tous ordres. Quinze procédures en moins de dix-huit mois dont plusieurs référés. Ainsi une ambiance délétère, savamment entretenue par Tilly, s'installe dans le cabinet. Il invente des choses très négatives sur mon associé dont certaines auraient dû me faire douter, mais comme chaque fois les petits éléments de vérité font avaler les vrais mensonges. Là encore tout est anticipé par Tilly, renforçant ainsi ma crédulité.

A cette époque, grâce au contact Internet journalier, je dois faire des envois d'argent sous différents prétextes : quotidien des enfants, sécurité, avenir professionnel. Ma banque m'a soutenu plusieurs années pour m'abandonner brutalement. Il va s'ensuivre une procédure impitoyable à laquelle il m'a été impossible de faire face, m'obligeant à abandonner le combat. Aujourd'hui encore, j'en garde un goût amer. Quoi qu'il en soit, ce fut une chose de plus à gérer, très difficile à vivre, venant se rajouter à la pression quotidienne de plus en plus prégnante.

Ainsi au fil des mois, Tilly arrive à m'épuiser. Il n'aura aucun mal à me faire dévisser ma plaque et à me faire disparaître comme un pestiféré, laissant derrière moi un grand désarroi. Abandonner le personnel du cabinet et mes patientes de cette façon violente a longtemps hanté mes nuits, même si j'avais le sentiment que je n'avais pas eu le choix.

Aujourd'hui, j'ai le plaisir de rencontrer d'anciennes patientes et cela me réconforte de voir l'accueil chaleureux qu'elles me réservent. Certaines sont même venues me soutenir en avril dernier, lors du procès d'appel !

J'ai toujours affronté les difficultés de front, je me suis battu pour mes idées. Devant un escroc manipulateur comme Tilly, je ne sais pas lutter.

En 2003, je rejoins Martel. Certains bons amis arrivent encore à garder contact avec moi mais je reste discret et silencieux dès qu'ils veulent en savoir plus.

Comme cela a déjà été dit, Jean était diabolisé par sa femme et ses enfants. Econduit, certainement malheureux, son attitude a cependant été troublante pour nous à plusieurs reprises. Il a laissé différents messages sur le répondeur de Martel dont le contenu venait crédibiliser le discours paranoïaque de Tilly : « Vous les Vé… les vermines »… « On va s'occuper de vous, nous aussi »… « Vous êtes seuls, vous êtes isolés et vous êtes battus d'avance »… « Il y aura des huissiers, ce sera fini pour vous ». Autant de menaces qui ont eu un effet délétère sur Ghislaine et ses enfants et par ricochet sur nous. Ce « on » renforce la théorie du complot insidieusement instillée depuis des mois. Plus tard, la campagne de presse, dont il n'est pas question de remettre en cause le rôle joué dans notre histoire, est venue renforcer la théorie de l'encerclement développée par Tilly.

J'ai du mal à décrire ce que j'ai ressenti, lorsque l'huissier du Trésor est venu vider Martel de tout son mobilier sans se préoccuper de savoir à qui appartenaient les différents meubles et objets. Il m'a donné l'impression d'agir comme un bulldozer, méprisant, brisant les souvenirs de plusieurs générations sans aucune émotion. J'ai eu le sentiment de vivre un vol légal sans pouvoir rien faire. Certes, il accomplissait la mission qui lui était confiée, mais cela n'exclut pas le savoir-vivre le plus élémentaire. Ce fut un moment d'une grande violence. Plus difficile fut de voir cet événement à la télévision au journal de 20 heures, renforçant encore une fois dans nos esprits la théorie du complot. Comment un film tourné dans un lieu privé sous la protection de la force publique a-t-il pu atterrir sur le petit écran ?

Christine a décrit la vie à Talade, nous y étions tous les deux, ce qui a adouci notre quotidien, mais nous a aussi peut-être empêchés de réagir.

Le souvenir douloureux, c'est que tout a été fait pour que Christine et moi nous nous éloignions de ma mère avec laquelle nous avions une grande complicité. Si cela n'a pas réussi avec moi, ce ne fut pas la même chose pour Christine…

En arpentant la cour de Talade, j'ai souvent pensé à mon père tournant en rond dans son camp de prisonniers en Poméranie. Finalement ma situation était beaucoup plus confortable et me faisait accepter ma condition.

Le moment fort que je garde de cette période, c'est la complicité avec Amaury dans l'atelier. J'ai revu mon père m'apprenant à me servir des outils. J'ai vu naître un talent. La chaîne ne s'est peut-être pas complètement rompue…

Puis ce fut l'exil forcé à Oxford. Trois jours qui ont duré trois ans ! Le temps nécessaire pour finir de nous plumer en nous éloignant de Monflanquin, seul moyen pour nous obliger à nous séparer de nos racines.

Le début est plutôt agréable mais très vite l'assignation à résidence de Christine va venir ternir notre quotidien. Tilly maintient une pression permanente tant auprès de sa famille qu'auprès de nous. Jessica est obligée, je pense, sans trop d'explications, de nous supporter et de nous entretenir tous les jours. Elle nous accepte gentiment, mais Tilly lui fait une vie infernale, réduisant constamment son budget de nourriture. Pour m'occuper, Tilly, de concert avec le propriétaire, me fait faire des travaux dans notre taudis. (Plus tard, le propriétaire me poursuivra au tribunal en m'accusant d'avoir démoli sa maison !)

J'abandonne ainsi Christine à son triste sort dans la journée pour ne la retrouver que le soir après avoir été obligé de prendre mon repas avec la famille Tilly – et elle seule dans sa chambre.

Pourquoi et comment ai-je pu accepter cela ? Sans chercher d'excuses, il faut dire que cela fait six ans que Tilly contrôle tous nos faits et gestes tout en nous laissant espérer que demain sera meilleur, sans compter que nous n'avons pas un centime en poche. Il est vrai que je suis optimiste de nature et dans l'action je ne pense pas à l'échec, faiblesse supplémentaire que Tilly a su utiliser.

Les jours s'écoulent, nous ne pouvons pas profiter de Guillaume qui habite en face. Tilly l'oblige à rester près de lui, il ne doit pas s'éloigner à plus de trois mètres… Nous ne savons pas vraiment où sont Amaury et Diane. A Oxford, Tilly nous a habilement séparés de nos enfants et du reste de la famille. Parfois, nous restons des semaines sans le voir. Il travaille soi-disant la nuit, ou part « en mission ». Nous ne pouvons prendre de décision sans son aval. Il rythme ainsi toute notre vie.

Arrivent les moments les plus horribles et hallucinants que Tilly nous a fait vivre au 35 Church Hill Road à Oxford. Christine l'a bien sûr déjà raconté mais ce fut différent pour chacun d'entre nous.

Enfermés à clef, pendant quinze jours, dans une maison, nous allons vivre un cauchemar dont la dureté et les conséquences ne seront pas les

mêmes pour tout le monde. Tilly a tout prévu, la maison est impersonnelle, sans décorations, de la cuisine on aperçoit la croix celtique du cimetière voisin. Le cadre est planté, et la privation de sommeil et de nourriture va rapidement me réduire à l'état de zombie.

Même si je peux paraître peut-être un peu lâche, durant ces quinze jours et quinze nuits, c'est autre chose qui me fait agir. D'emblée Tilly m'a anesthésié en me faisant croire qu'il n'était pas possible que je ne sache rien sur la transmission. De plus, il me dit que Christine a subi des séances d'hypnose à Bordeaux, il faut l'empêcher de dormir pour éviter qu'elle ne décompense. Si elle dort, elle peut devenir un « légume ». Comme d'habitude Tilly me confie la besogne afin de m'impliquer et de faire de moi un complice. Je ne connais rien au phénomène d'hypnose, je prends peur pour Christine et je vais tout faire pour qu'elle ne dorme pas, persuadé de le faire pour son bien ! Au bout de plusieurs jours, je finis par m'endormir. Après un temps que je ne mesure pas, je me réveille terrifié par le danger que j'ai fait courir à ma femme.

Si au début on a conscience de vivre une histoire de fou, très vite on perd tout repère de temps, la réalité est suspendue, tout flotte dans cet univers clos. On sent la présence haletante de Tilly qui fait le guet dans la pièce à côté vingt-quatre heures sur vingt-quatre. De temps à autre il revient pour faire le point, nous transmettre les menaces de Jacques Gonzalez et dire à Christine qu'il faut qu'elle arrête de se moquer de nous, ou lui promettre le pire traitement si elle persiste. Les jours s'écoulent, Christine et moi sommes contraints d'évoquer, devant mon frère et ma sœur, notre vie passée afin que la mémoire lui revienne. Christine doit rester assise face au mur, ses forces s'épuisent, on ne s'en rend pas vraiment compte, puis elle n'a plus le droit d'aller aux toilettes. Arrive une scène odieuse, humiliante devant laquelle les adultes présents, à commencer par moi, ne bougent pas. On ne sait pas où on va, alors vient la menace de la vente de Martel, conversation téléphonique directe, à l'appui, avec Jacques qui semble suivre l'opération de près. S'ensuit une autre scène étrange qui fige tout le monde : Tilly, hystérique, hurle des propos plus ou moins compréhensibles à l'oreille de Christine et lui assène de grands coups dans le dos avec le poing.

Heureusement, nos enfants n'ont pas vécu ces séances.

Puis la tension tombe, et Amaury m'aide pour accompagner sa mère prendre une douche à l'étage. Elle est épuisée, nous sommes aussi un peu

hagards mais j'aperçois avec stupeur qu'elle est couverte d'œdèmes au niveau des membres inférieurs. Elle ne pourra plus marcher pendant plusieurs jours. Mon récit n'a pas suffi à convaincre les experts médicaux qui n'ont retenu aucun lien de cause à effet entre ce qu'a subi Christine et l'état actuel de ses hanches (double prothèse). Nous aurions dû procéder à une radio des hanches dès le lendemain de la séquestration, mais il nous était impossible de consulter par manque d'argent et parce que Tilly nous soutenait que les médecins d'Oxford n'étaient pas fiables.

Tilly m'amène à Londres avec les enfants pour signer un prêt hypothécaire sur Martel, seule possibilité de sauver la maison aux dires de Tilly et de Jacques Gonzalez.

Christine est gardée en otage à Oxford. Tilly me dit que si je fais ce qu'il m'indique, ma femme et mon fils Guillaume n'auront plus de problèmes. Les quelques doutes que mon frère a éveillés en moi s'évaporent aussitôt, tant je suis épuisé par ces quinze jours de galère. Nous sommes en janvier 2008 et je suis définitivement sous emprise jusqu'au jour de mon décilage.

Nous n'en avons pas conscience à cet instant, mais cette macabre mascarade n'avait qu'un seul but : nous anéantir pour mettre en route les montages aussi acrobatiques que sordides qui permettront la vente de Martel à mon insu. Cette vente n'a pu se faire qu'avec la complicité de notaires et hommes d'affaires peu rigoureux parfaitement au courant de notre état de faiblesse par des courriers et par les médias. J'espère que la justice permettra de réparer ce désastre qui, au-delà de moi, touche toute la famille.

Christine va travailler avec Bobby dont on ne dira jamais assez le rôle déterminant joué auprès d'elle pour nous sauver. Moi, je vais à contrecœur travailler à Oxford Garden Company avec Wayne. Au début, lui comme moi sommes sceptiques sur la durée de notre collaboration. Malgré la barrière de la langue et nos différences culturelles, nous avons créé une vraie complicité, doublée d'un respect mutuel. Je garde le souvenir de mes journées au monastère de Woodstock Road, où sœur Marie me gâtait avec un bon thé chaud accompagné de pâtisseries anglaises qui avaient une odeur et un goût de luxe. Des chantiers chez le docteur vétérinaire Hutchings dont la femme nous considérait presque comme des amis. Elle m'a beaucoup écouté et soutenu psychologiquement quand Christine est partie.

Jessica avait obtenu de Tilly l'autorisation de louer un *allotment*, équivalent de nos jardins ouvriers. Ce fut pour elle et pour nous un havre de paix parce que Tilly n'y venait jamais. Nous sommes partis d'une friche pour arriver à un jardin bien tenu agrémenté d'une *summer-house*, de serres, le tout fabriqué avec des palettes et des matériaux de récupération trouvés dans les bennes de chantier. Jessica sortait mobilier de jardin et parasol et organisait des barbecues pour les enfants. L'humour anglais toujours présent, nos voisins surnomment notre lot « Paris plage » ! Nous y avons passé des moments paisibles, nous faisant oublier le quotidien. C'est dans ce lieu que j'ai reçu le coup de téléphone de Christine m'annonçant qu'elle était partie.

Sa voix était calme mais déterminée, cela a duré trente secondes, le temps de dire : « J'ai besoin de prendre du recul, je ne rentre pas ce soir, je t'aime. »

Je suis surpris, je n'intègre pas la réalité de la situation et mon premier réflexe est d'écrire un texto à Tilly pour le prévenir ! Je me demande où Christine a pu aller. J'ai peur qu'elle ne se soit mise en danger. Je suis persuadé qu'elle ne peut sortir d'Angleterre parce que les services de Gonzalez et de Tilly seront prévenus par la douane à la frontière !!

Tilly mettra trois jours à répondre à mon texto et, quand je le verrai, il sera incapable de me dire où est Christine, ce qui n'ébranlera même pas ma crédulité ! Finalement, c'est moi qui lui apprendrai qu'elle est rentrée en France ! Une indiscrétion d'un employé de la cuisine m'avait donné l'information.

Au fil des jours, je prends conscience de ma solitude et de ce que je vais vivre comme un abandon. Amaury vient gentiment coucher dans mon appartement pour me tenir compagnie. Christine est vite diabolisée, accusée d'être responsable de la perquisition réalisée par la police anglaise au domicile de Tilly la veille de son départ. Je pleure beaucoup, je suis étonné et choqué par les propos négatifs de Diane et Amaury sur leur mère. Je leur en fais la réflexion parce que ça me fait mal, cependant cela ne m'empêche pas d'accompagner Diane, sans rien dire, lorsqu'elle porte plainte contre sa mère !! Je suis complètement paumé. Je suis aréactif et pourtant une demande de divorce est lancée ainsi que des procédures stupides mais graves contre Guillaume déjà calomnié. Toute personne quittant le « navire » est aussitôt diabolisée.

Se trouver face à son fils au tribunal est une chose étrange, violente et odieuse. D'autant plus qu'au fond de moi je sais que les griefs reprochés sont faux et que, même s'ils étaient vrais, ce n'est pas l'endroit pour les résoudre. Je suis écarté depuis longtemps des dossiers, je suis mis au courant la veille ou le jour même alors que dans la journée je travaille dans les jardins. Je vais parfois au tribunal sans savoir ce que je dois y faire ! Tilly mène le jeu, harcelant quotidiennement Ghislaine et les enfants pour constituer les dossiers, alors que Guillaume se bat tout seul, avec courage et compétence. Heureusement les juges d'Oxford ont su prendre un recul nécessaire et le combat de Christine a donné une fin heureuse à cette épreuve. Il n'empêche que cela a duré trop longtemps et fut très destructeur, particulièrement pour Guillaume mais aussi pour nous tous. Des choses violentes et fausses ont été dites. Même dites sous emprise, il faudra du temps pour les oublier. Après le départ de Christine, je reprends mon travail de jardinier et me rends régulièrement à l'*allotment* avec Jessica et ses enfants. Malgré l'absence de Tilly, à aucun moment ni elle ni moi n'abordons le départ de Christine ni les procédures en cours contre Guillaume. Aujourd'hui, je mesure le poids de la manipulation à laquelle nous étions soumis l'un et l'autre.

Ma libération psychique s'est faite en douceur, résultat de la détermination de Christine mais aussi de l'entêtement de Marie-Hélène, du professionnalisme de Daniel Picotin et de son équipe d'*exit counseling*.

Christine et moi sommes heureux de nous retrouver comme si nous nous étions quittés la veille. Je prends conscience de son acte de courage qui nous a tous sauvés. Christine est la seule personne de la famille à avoir pris conscience par elle-même du rôle de Tilly et Gonzalez. Son évasion volontaire et sa plainte ont été décisives dans leur arrestation. Grâce à elle, la vraie dimension de notre histoire a pu enfin être prise en compte par la justice. Ce jour-là, je retrouve avec joie ma femme et mes trois enfants à nouveau réunis. J'apprends avec effroi tout ce qu'elle a vécu ces derniers mois. Il faudra plusieurs mois pour que nous puissions recouvrer notre sérénité.

Je réalise l'ampleur du désastre économique et humain de cette rencontre diabolique. Pendant dix-huit mois j'ai été incapable de reprendre la moindre activité professionnelle. Notre sortie a été adoucie par l'aide exceptionnelle que nous avons reçue de toutes parts. Christine en a déjà parlé mais je voudrais remercier plus particulièrement ceux qui sont restés

anonymes, la famille et les neveux qui ont soutenu financièrement Amaury et Diane pour qu'ils puissent reprendre leurs études. Je n'oublie pas non plus l'ANF (Association d'entraide de la noblesse française) pour les bourses d'études accordées à nos enfants, ni certains de ses membres qui nous ont spontanément aidés et accompagnés. Merci à notre entourage familial et amical qui a organisé des chaînes de prières pour nous sortir de ce mauvais pas. Cela m'interpelle et me touche beaucoup.

Dans le domaine professionnel, ma reconstruction a largement bénéficié du soutien du Conseil de l'ordre des médecins mais aussi du service de PMI du conseil général de la Gironde. Je n'oublierai jamais les conditions formidables, tant au plan humain que médical, qui m'ont été offertes au sein du conseil général. Mon âge m'a obligé à quitter à regret cette structure, aujourd'hui je reprends contact avec le monde libéral. Vais-je me réinstaller ? Pourquoi pas, dans la mesure où mes conditions économiques ne me donnent pas le choix. Contrairement à Tilly qui pourra vivre en toute impunité avec l'argent qu'il nous a volé, je suis contraint de travailler jusqu'au dernier jour.

Je ne reproche rien à personne, ne sachant pas qu'elle aurait été ma réaction si j'avais eu à vivre cette histoire de l'extérieur. Les regrets ne servent à rien mais nous avons besoin de comprendre… Pourquoi les nombreuses interventions de nos familles, certaines à très haut niveau, n'ont-elles pu empêcher ce désastre ? Sans l'intermédiaire de ma famille, aurions-nous donné prise aux sévices de Tilly ? Autant de questions qu'on peut se poser… Mais maintenant, c'est vers aujourd'hui et demain qu'il faut regarder.

Je sors de là avec la culpabilité de ne pas avoir eu la clairvoyance nécessaire pour éviter le piège. Je n'ai pas non plus été à la hauteur de la confiance que m'ont faite mes parents et mes beaux-parents en assurant la pérennité de ce qu'ils m'ont confié. Pendant ces dix ans, j'ai cru me battre pour protéger ma famille alors que je l'ai amenée dans le mur ! Aujourd'hui, je suis un peu cassé mais pas détruit, le ressort est distendu, cependant la résilience est en route.

Je suis heureux d'être là, au milieu des miens, et de pouvoir écrire ces quelques lignes. Et puis, ma mère sera rentrée en France avec nous et aura pu vivre à nouveau à Monflanquin, retrouver son fils aîné, ses petits-enfants et arrière-petits-enfants… Aujourd'hui, être cinq à lutter ensemble et à croire en demain alimente ma force.